

DE
L'ORIGINE
DES LOIX,
DES ARTS ET DES SCIENCES,
ET
DE LEURS PROGRÈS
CHEZ LES ANCIENS PEUPLES.

TOME SIXIEME.

DISSERTATIONS.





A PARIS,
Chez KNAPEN, Libraire-Imprimeur, en face du Pont Saint Michel.

M. DCC. LXXVIII.
Avec Approbation & Privilège du Roi.

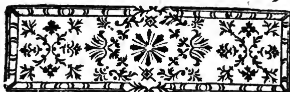
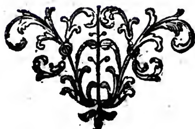


TABLE
DES DISSERTATIONS
Contenues dans ce Volume.



Fin de la Table des Dissertations.



DISSERTATIONS



DISSERTATIONS SUR L'ORIGINE DES LOIX, DES ARTS ET DES SCIENCES.

I. DISSERTATION.

Sur le Sanchoniaton.



EUSEBE a inséré dans sa Préparation Evangélique un long extrait d'un ancien historien de Phénicie, nommé Sanchoniaton [a]. Il dit que cet Auteur écrivoit avant la

a L. I. c. 9. p. 30. D.



guerre de Troye, & qu'il passoit pour avoir été très-exact dans ses recherches [a]. Sanchoniaton avoit écrit dans sa langue naturelle, c'est-à-dire, en Phénicien; mais son Ouvrage avoit été traduit en Grec par Philon de Byblos, qu'on ne doit pas confondre avec Philon le Juif dont les écrits sont venus jusqu'à nous [b]. Philon avoit distribué en neuf livres la traduction qu'il avoit faite de Sanchoniaton. Il y avoit ajouté quelques préfaces dont Eusebe donne même des extraits [c]. Philon y disoit entre autres choses; » que Sanchoniaton, homme » fort sçavant & de grande expé» rience, souhaitant extrême» ment de connoître les histoi» res de tous les Peuples, avoit » fait une perquisition exacte

a L. 1. c. 9. p. 30. D.
b Ibid.
c Ibid. p. 31. D.

» des écrits de Thaaut, persuadé » que comme inventeur des » Lettres & de l'Ecriture, » Thaaut étoit le premier des » Historiens [a]. »

Sanchoniaton avoit donc, suivant le témoignage de son Traducteur, posé les fondemens de son histoire sur les écrits de ce Chef des Sçavans, appellé par les Egyptiens Thoüth, nom que les Grecs ont rendu par celui d'Hermès, & les Latins par celui de Mercure [b].

Philon ne se contentoit pas, à ce que dit encore Eusebe, de louer Sanchoniaton. Il s'autorisoit des faits dont cet Auteur avoit conservé la tradition pour convaincre les Grecs d'ignorance, sur l'objet le plus essentiel & le plus intéressant à l'homme : il les accusoit d'avoir tour-

a *Euseb.* L. 1. c. 9. p. 31. D.
b Ibid. p. 31. 32.

né en froides allégories l'hiſtoire des anciennes Divinités qu'on adoroit dans leur pays, & les reprenoit d'avoir voulu expliquer par les phénomènes de la nature, des faits très-réels & des événemens très-véritables [a].

L'Auteur que Philon venoit de traduire n'en avoit pas uſé de la même maniere. Après de grandes recherches & de longues études, il avoit compoſé une hiſtoire dans laquelle on voyoit que les anciens Dieux avoient été originairement des hommes célèbres, déïfiés enſuite par la ſuperſtition. Ce qu'il racontoit de leurs actions & des principaux événemens de leurs vies, il l'avoit tiré en partie des monumens qui exiſtoient dans pluſieurs Villes, & en partie, des mémoires dépoſés & conſervés avec ſoin dans les plus anciens Temples [b].

a *Euſeb*, ibid. p. 32. = b Ibid.

On sçait quelle est ordinairement la prévention des Traducteurs. Ces éloges de Philon pourroient donc paroître suspects, s'ils n'étoient confirmés par le témoignage de quelque Auteur impartial & absolument désintéressé. C'est vraisemblablement par cette raison qu'Eusebe a eu soin de nous apprendre, que la façon de penser de Porphyre sur l'histoire de Sanchoniaton n'étoit pas moins avantageuse à cet Auteur que celle de Philon [a]. C'en est assez pour que ce monument mérite une attention particuliere.

Il y en a peu dans l'antiquité qui ayent autant exercé les critiques. L'importance de la matiere les y a sans doute engagés. Si l'authenticité du Sanchoniaton est constante, & si ce n'est point une piece fabriquée après coup, nous avons une histoire

[a] *Eusеb*, L. 1. c. 9 p. 31. & 40.

du genre humain la plus ancienne que nous connoiſſions, après celle de Moïſe. Il s'agit donc d'examiner l'authenticité de ce fragment, & de voir s'il doit occuper la premiere place entre tous les monumens de l'antiquité profane, échappés à l'injure des temps. Car perſonne n'ignore que les fragmens que nous avons aujourd'hui ſous les noms d'Hermès, de Zoroaſtre, de Thaaut & d'Orphée, ſont des ouvrages ſuppoſés par des Auteurs fort modernes, eû égard à ceux dont ils portent le nom.

Juſques vers la fin du ſiecle paſſé, les recherches des Sçavans ſur le Sanchoniaton n'avoient eu pour objet que de l'expliquer & de l'éclaircir. Perſonne, que je ſçache, ne l'avoit ſoupçonné d'être une piece ſuppoſée. J. H. Urſinus eſt, je crois, le premier qui ait élevé des doutes ſur l'authenticité du

Sanchoniaton [a]. Ce sentiment a été adopté par quelques Ecrivains, & entre autres par R. Simon. Mais la maniere dont il s'explique, fait assez connoître le peu de succès des atteintes qu'on avoit voulu donner à ce fragment (1). Aussi voyons-nous

a J. H. *Ursini*, de Zoroastre, Hermete, Sanchoniatone, Exercit. fam. *Norimberg. in*-12. 1661.

(1) Voici ses termes : « Il semble, » dit-il, qu'on ne » puisse avoir pour » suspect, sans une » espece de témérité, » le fameux ouvrage » de Sanchoniaton, » qui contenoit l'ancienne Théologie » des Phéniciens. » Tout ce que nous » avons eu d'habiles » Critiques l'ont cité » avec éloge d'après » Eusebe ». *Biblioth. critiq.* autrement Recueil de diverses Pieces critiques publiées par M. de Saint Jorre, à Basle, 1709. tom. I. c. 10. p. 131.

Faisons deux réflexions très-courtes sur ces paroles de M. Simon. 1°. Il avoue que de très-habiles Critiques ont reconnu l'authenticité du Sanchoniaton. 2°. Il semble supposer qu'Eusebe est le seul Auteur de l'antiquité qui dépose en faveur de cet ancien Ecrivain. M. Simon fait plus, car il ajoute qu'Eusebe n'a parlé de Sanchoniaton que d'après Porphyre. Nous voyons cependant que Théodoret s'étoit servi des écrits de Sanchoniaton, pour prouver que les

que plusieurs Critiques, & des plus éclairés, n'en ont pas porté le même jugement. Ils ont regardé cet extrait d'Eusebe comme un reste précieux des anciennes traditions de l'Orient (1).

Dieux adorés par les Payens avoient été originairement des hommes. Eusebe n'est donc pas le seul parmi les anciens, qui ait cité Sanchoniaton. Le contraire sera prouvé dans un moment. D'ailleurs, il n'est pas vrai qu'Eusebe n'ait parlé de Sanchoniaton, que d'après Porphyre; c'est encore, comme on va le voir, une erreur grossiere de M. Simon.

(1) Bochard, Vossius, Marsham, Huet, Cumberland, la Croze, & en dernier lieu M. Fourmont dans ses Réflexions critiques sur l'histoire des anciens Peuples.

Le P. Kircher avance qu'il y a dans la Bibliotheque du Grand Duc quelques fragmens du Sanchoniaton. Il ajoute que lui-même avoit entre les mains, au moment qu'il écrivoit, un autre fragment du Sanchoniaton composé de feuilles écrites en langue Araméene, c'est-à-dire, Phénicienne, presque la même que la Chaldaïque & la Syriaque. Le P. Kircher croit que ce fragment avoit été traduit en langue Araménne sur l'original de Philon. Ce Manuscrit traite, à ce qu'il dit, des Mœurs & des Coutumes des Egyptiens, & principalement des mystères de Mercure, ne contenant cependant rien qui ne se trouve

Mon intention n'est pas d'entrer dans tous les détails que demanderoit la discussion de ces deux opinions. Néanmoins comme j'ai fait un très-grand usage du fragment dont il s'agit, je ne crois pas pouvoir me dispenser d'exposer en peu de mots les motifs qui me le font regarder comme un monument autentique, heureusement échappé à l'injure des temps.

L'opinion de ceux qui regar-

dans d'autres Auteurs.

M. de Peiresc avoit reçu de l'Orient le fragment en question. On l'avoit tiré de la Bibliotheque de Damas. M. de Peiresc en avoit envoyé une copie à Rome au P. Kircher en 1637, pour qu'il l'interprétât. C'étoit, comme on voit, une très-mince découverte.

Le P. Kircher avoue tenir de Leo Allatius, que la traduction de Sanchoniaton faite par Philon avoit été trouvée depuis peu dans la Bibliotheque d'un Monastere voisin de Rome; mais que ce Manuscrit avoit été volé presque aussi-tôt, sur la réputation qu'il avoit d'être rare & précieux, & qu'il n'avoit jamais été possible de le recouvrer. Obélisc. Pamphil. p. 110. *Sit penès auctorem fides.*

dent le Sanchoniaton comme une piece ſuppoſée, ne peut ſe ſoutenir qu'en prêtant quelques vues, quelques motifs à l'Auteur d'une pareille ſuppoſition. Il faut donc examiner quelles auroient pu être ces vues; mais il eſt préalablement néceſſaire de chercher ſur qui pourroit tomber le ſoupçon de cette ſuppoſition prétendue. Nous allons diſcuter ces deux objets le plus ſommairement qu'il nous ſera poſſible; & cette diſcuſſion fera, je crois, connoître évidemment le peu de ſolidité des motifs allégués pour révoquer en doute l'autenticité de ce fragment. Nous établirons enſuite les raiſons qui nous portent à rejetter toute idée de ſuppoſition.

Philon de Byblos eſt inconteſtablement le ſeul ſur qui pourroit tomber le ſoupçon d'avoir compoſé le Sanchoniaton. C'eſt

ſe tromper groſſièrement que d'attribuer cet ouvrage à Porphyre ; Athénée, plus de quarante ans avant Porphyre, a cité Sanchoniaton [a], & il n'eſt pas le ſeul Ecrivain antérieur à Porphyre qui en ait fait mention. Clément Alexandrin, au rapport de Saint Cyrille, parloit de Sanchoniaton comme d'un hiſtorien de Phénicie qui avoit écrit en ſa langue maternelle, & dont l'ouvrage avoit été traduit en Grec [b]. Il eſt vrai qu'on ne trouve point aujourd'hui dans les Œuvres de ce Pere le paſſage que Saint Cyrille avoit en vue, lorſqu'il écrivoit ce que je viens de rapporter ; mais il n'y a pas lieu d'en être ſurpris. Nous n'avons pas tous les écrits de Clément Alexandrin : le

a L. 3. p. 126. A.

b *Adverſ. Julian.* l. 6. p. 205. C'eſt par inadvertance que Saint Cyrille dans ce paſſage a nommé Joſephe au lieu de Philon pour le traducteur de Sanchoniaton.

commencement du premier livre des Stromates est entièrement perdu, & il y a plusieurs lacunes dans les autres. Sanchoniaton a donc été cité comme un Auteur de l'antiquité par Athénée, Clément Alexandrin, Porphyre[a] & Saint Cyrille, sans parler d'Eusebe, de Théodoret[b] & de Suidas. Observons même, au sujet de ce dernier Ecrivain, qu'il parle de Sanchoniaton d'une maniere à faire connoître qu'il ne s'en étoit pas rapporté au témoignage d'Eusebe[c].

Enfin, Eusebe ne cite pas Sanchoniaton comme un extrait tiré de Porphyre; c'étoit dans la traduction même de Philon qu'il avoit copié le fragment qu'il a inséré dans sa Préparation Evangélique. Dans l'hypothèse que le Sanchoniaton seroit

a *De abstinent.* l. 2. p. 224.
b *De curand. Graec. affect.* lib. 3. p. 34.
c Voce Σαγχωνιατων t. 3. p. 274.

un Historien supposé, il ne pourroit donc l'avoir été que par Philon.

Mais pour qu'un Auteur se détermine à supposer un ouvrage tel que celui de Sanchoniaton, il faut, comme nous le disions, il n'y a qu'un moment, lui prêter quelques vues, quelques motifs qui ayent pu l'engager à une pareille infidélité. Quelles vues prêtera-t-on au prétendu fabricateur de Sanchoniaton ? Jusqu'à présent on n'en a pu supposer que deux ; l'une d'opposer cet ouvrage aux écrits de Moïse ; l'autre d'empêcher le progrès du Christianisme & de réhabiliter l'ancienne Religion, en la dégageant des superstitions qui lui faisoient tort [a]. Ces deux motifs sont également imaginaires & chimériques : Philon écrivoit sous Adrien [b],

[a] Voyez l'Hist. Crit. de la Républiq. des Lettres, t. 6. p. 57. & 58.

[b] Suidas γεγε Φίλων Βυβλιος t. 3. p. 613.

l'an 125 environ de l'Ere Chrétienne. Il suffit de jetter un coup d'œil sur l'état des Juifs & des Chrétiens dans ces siecles-là, pour faire sentir le peu de justesse de tous les raisonnemens que je viens de rapporter.

Les Juifs ne cherchoient point à répandre leur Religion, & on ne voit pas que les Nations infidelles qui les environnoient s'occupassent à faire la controverse avec eux. Aussi ne paroît-il point que dans aucun tems leur Religion ait beaucoup attiré l'attention des autres Peuples. Les Juifs d'ailleurs n'ont jamais fait une grande figure dans le monde lettré : on peut dire que depuis la ruine de Jérusalem, particuliérement, ils ne méritoient aucune considération. Vaincus par les Romains, fugitifs à l'aspect de leur patrie dévastée, frappés de la malédiction divine, l'histoire nous

les montre errans de contrées en contrées. Proscrits dans toute la terre, en horreur à tous les Peuples, uniquement occupés de leurs malheurs & d'une attente chimérique, on ne parloit d'eux que pour s'en mocquer. Adrien sous lequel écrivoit Philon de Byblos, acheva, pour ainsi dire, d'anéantir les Juifs lorsqu'il bâtit Ælia sur les ruines de Jérusalem.

A l'égard des Chrétiens, j'avoue que du temps de Philon, l'Evangile avoit déjà fait de très-grands progrès; je ne crois pas néanmoins qu'on connût encore assez bien les Disciples de Jesus-Christ pour que l'excellence de la Religion qu'ils annonçoient, dût extrêmement alarmer les défenseurs du Paganisme; on confondoit alors presque toujours les Chrétiens avec les Juifs. D'ailleurs, je ne pense pas que sous Adrien il y eût encore beaucoup de per-

ſonnes de conſidération, ſoit du côté de la Philoſophie & des Lettres, ſoit du côté de la naiſſance & des dignités, qui euſſent embraſſé l'Evangile. Ainſi par le peu de progrès que le Chriſtianiſme avoit fait dans le grand monde, il ne pouvoit avoir excité une jalouſie aſſez grande pour obliger Philon à entreprendre un ouvrage auſſi conſidérable que le Sanchoniaton; ouvrage qui ne pouvoit que lui coûter des peines & des recherches infinies. Car quels ſoins n'eſt pas obligé de prendre un Ecrivain qui veut ſuppoſer une hiſtoire à un Auteur de l'antiquité (1)!

(1) Quelques Critiques ont voulu dire que Philon n'avoit fait que s'approprier les Livres de Moïſe en les ajuſtant à ſes vues particulieres : mais en vérité, il faut être étrangement prévenu pour ne pas ſentir la différence monſtrueuſe qu'il y a entre Moïſe & le fragment de Sanchoniaton. J'en parlerai dans un moment plus en détail : en attendant nous dirons qu'il eſt impoſſible de juſtifier le moindre rapport entre le récit de Moïſe & celui de Sancho-

D'ailleurs, il faut convenir que si Philon n'a composé le Sanchoniaton que dans la vue d'opposer, comme on le dit, l'ancienne Religion au Christianisme, en la dégageant des absurdités qui en décéloient la foiblesse ; on ne pouvoit s'y prendre plus mal-adroitement qu'il l'a fait. Philon avance, il est vrai, que l'histoire de Sanchoniaton est purgée de ces fables ridicules, dont sont remplis les ouvreges des Grecs. Mais celles qu'on y trouve, quoique d'une espece différente, valent bien les contes d'Homère & d'Hésiode. Tels sont les Bœtilles animés, l'Etoile trouvée par Astarte, & consacrée dans la Ville de Tyr, la castration de Cælus par Saturne, & celle de Saturne faite par

niaton sur les objets les plus intéressans : la chûte de l'homme & sa dégradation, l'adoration d'un seul Dieu, & la proscription des Idoles, &c.

lui-même, exemple qu'il força tous ses compagnons d'imiter : sans parler du tonnerre qui donne le mouvement aux animaux, déjà créés par l'esprit supérieur, comme s'il les réveilloit d'un profond assoupissement, &c. Voilà des fables Orientales pour le moins aussi absurdes que celles des Grecs. Cessons donc de prêter à Philon un dessein que la simple lecture du Sanchoniaton ne permet pas qu'on puisse en aucune maniere lui supposer.

Il est bien plus naturel de penser que Philon aura voulu rabaisser la vanité des Grecs, en faisant voir que sa patrie avoit produit des Ecrivains de mérite bien antérieurement à la Grece. Dans cette vue, il aura cherché à faire revivre l'histoire de Sanchoniaton. Cette préférence me porteroit à croire que de tous les Ecrivains qu'a produit

la Phénicie, Sanchoniaton devoit être un des plus anciens & des plus estimés ; car Philon auroit pu en traduire d'autres. L'Orient a produit des fruits dans un temps où les premieres semences germoient à peine dans l'Occident. La Phénicie en particulier a été dès les siecles les plus reculés le berceau de plusieurs Sçavans. Strabon parle d'un Ecrivain de cette Nation, nommé Moschus, antérieur à la guerre de Troye [a]. Ce Moschus avoit écrit sur différentes parties de la Philosophie, sur les atômes, sur la formation du monde [b], &c. Philon aura donc choisi Sanchoniaton, comme un Auteur capable de montrer que la Phénicie avoit produit des Ecrivains célébres dans un temps où les Grecs ne connoissoient pas même l'écriture.

a L. 16. p. 1098.
b *Strab.*, loco cit.

Je ſoupçonnerois encore que Philon pourroit avoir eu un autre motif en traduiſant Sanchoniaton. Quand les Philoſophes eurent fait ſentir aux Grecs combien étoient abſurdes les traditions qu'on débitoit ſur le compte de leurs Dieux, les eſprits ſe partagerent en deux ſectes. Les uns prirent le parti d'allégoriſer toutes ces prétendues Divinités, & dirent que la Mythologie n'étoit qu'une eſpece de Phyſique énigmatique, dans laquelle les différentes opérations de la nature étoient cachées ſous l'emblême des différentes Divinités, qui faiſoient l'objet du culte religieux. Les Stoïciens donnerent beaucoup de cours à cette opinion. Les autres plus ſenſés avouerent de bonne foi que les Dieux qu'on adoroit avoient été originairement des hommes; mais ils prétendoient que ces hommes

avoient juſtement mérité d'être apothéoſés, pour les connoiſſances ſublimes dont ils avoient fait part au Genre humain. Evhémère, le Meſſénien, fut celui qui autoriſa le plus ce ſyſtême. Il compoſa une hiſtoire des Dieux (1), qu'il prétendoit avoir recueillie dans le cours de ſes voyages, & tirée des plus anciens monumens qui ſubſiſtoient encore dans les Temples qu'il avoit viſités [a]. Quelle qu'ait été l'intention d'Evhémère, il fut traité d'Athée par le plus grand nombre, & ſa mémoire eſt demeurée chargée de cet opprobre. Mais il eut des Sectateurs qui ſoutinrent ſon ſyſtême & ſes explications. Ils ramenoient à l'hiſtoire tout ce qu'ils trouvoient dans les fables, qui pou-

(1) Elle étoit intitulée Ἱερὰ Ἀναγραφή.

a Voyez la Diſſertation de M. Fourmont dans les Mémoires de l'Académie des Inſcriptions. Tome 15. pag. 265.

voit avoir rapport à des événemens arrivés dans les anciens tems.

Il se forma donc dans le sein du Paganisme deux Sectes, les *Allégoristes* & les *Evhéméristes*. On ne peut méconnoître dans Philon de Byblos, Traducteur, ou plutôt Paraphraste de Sanchoniaton, un des plus ardens & des plus zélés partisans d'Evhémère. Il trouvoit dans Sanchoniaton uu Ecrivain qui par bien des raisons étoit des plus propres à favoriser la Secte qu'il avoit embrassée. Il traduisit donc cet ancien Historien; mais il ne se contenta pas d'une simple traduction littérale : on voit qu'il a inséré sans ménagement, dans le texte de son Auteur, toutes les additions & les explications propres à favoriser ses idées particulieres, & capables de faire retrouver dans les traditions Phéniciennes le fon-

dement de la Théologie des Evhémériſtes. De-là ce mélange d'opinions Grecques & Phéniciennes, qui a révolté tant de Sçavans.

Je ſuis, en effet, très-porté à croire que c'eſt ce mélange de faits & d'opinions, en apparence contradictoires, le défaut d'uniformité dans le ſtyle, & le manque de continuité dans la narration, qui a le plus contribué à faire regarder comme ſuppoſé le fragment de Sanchoniaton. Mais pour peu qu'on recherche la cauſe de ces ſingularités, elle n'eſt pas difficile à démêler. On reconnoît aiſément à une ſeconde, ou tout au plus à une troiſiéme lecture, qu'Euſebe ne rapporte pas le texte de Sanchoniaton, (ou, pour parler plus exactement, de ſon Traducteur) de ſuite, & tel qu'on le liſoit dans les exemplaires de cet Auteur.

On voit d'abord qu'il y entremêle assez souvent ses propres réflexions ; on reconnoît ensuite qu'il a coupé souvent la narration & rapproché des faits qui n'étoient sûrement pas de suite dans l'Historien Phénicien. Il y a aussi plusieurs endroits où une critique, tant soit peu éclairée, démêle facilement des interprétations tirées de ces especes de Préfaces dont nous avons dit au commencement de cette Dissertation, que Philon avoit accompagné sa traduction. Eusebe en a inséré des fragmens dans tous les endroits où il les a crus propres à jetter quelques lumieres. Ces interpolations, qu'il est au surplus très-aisé de reconnoître, nous ont fait dire, que, suivant toutes les apparences, le Sanchoniaton Grec étoit plutôt une paraphrase, qu'une version fidelle du Sanchoniaton Phénicien. Ainsi

Ainsi il ne faut pas croire que l'extrait d'Eusebe représente exactement le texte de Sanchoniaton : il est constant au contraire, que ce fragment, tel que nous l'avons aujourd'hui, est ce qu'on appelle interpolé, c'est-à-dire, qu'Eusebe rapporte quelquefois les paroles de Sanchoniaton ; ou, pour parler plus juste, la traduction de Philon de Byblos ; quelquefois les commentaires & les additions du Traducteur, & qu'il y ajoute & insere souvent aussi ses propres réflexions.

Mais quand par une application sérieuse, & une analyse exacte des différentes parties de ce fragment, on est parvenu à écarter celles qui sont étrangeres à l'Auteur dont il porte le nom ; il faut s'aveugler en quelque sorte, pour méconnoître dans ce qui reste, tous les traits qui caractérisent un Auteur ori-

ginal, & qui dénotent l'âge & la patrie de Sanchoniaton. Tels ſont les anciens noms des Dieux de la Grece ; noms purement Orientaux : la Coſmogonie des Phéniciens bien différente de celle des Grecs, pluſieurs faits qui ont un rapport direct & marqué avec l'ancienne Religion de la Phénicie, dont un des principaux articles étoit l'obligation de ſacrifier ſes enfans dans les temps de calamités, ſans parler de pluſieurs autres traits également caractériſés, qu'on rencontre dans ce fragment. Si l'on veut donc avoir égard à ce que je viens de dire, ſçavoir à la paraphraſe que Philon a faite de ſon Original, par des vues particulieres, aux additions qu'il y a inſérées, & aux explications qu'Euſebe même y ajoute de temps en temps ; il ne ſera pas, je crois, difficile de répondre à toutes les critiques qu'on a éle-

vées contre le fragment en question. Ce n'eſt point une piece ſuppoſée, c'eſt une partie de la traduction que Philon avoit faite de tout l'ouvrage de Sanchoniaton.

Le ſuffrage d'Euſebe, indépendamment de ce que nous venons de dire, ſeroit ſeul capable de parer à toutes les objections qu'on pourroit former. En effet, ſi le Sanchoniaton n'eût été qu'une mauvaiſe copie des Livres Saints, un ouvrage fait après coup, & attribué fauſſement à un Auteur de la plus haute antiquité par Philon & par Porphire, eſt-il à préſumer qu'un Ecrivain tel qu'Euſebe ſe fût laiſſé ſurprendre à une impoſture ſi groſſiere? Nous auroit-il donné comme un monument des ſiecles les plus reculés, un ouvrage dont la date eût été auſſi récente? Il ſuffit

de comparer les temps ; Philon de Byblos écrivoit ſous Adrien ; Euſebe ne l'ignoroit pas. La traduction de Philon a donc pu paroître environ l'an 125 de l'Ère Chrétienne ; Euſebe étoit dans toute ſa force & ſon brillant en 325, au Concile de Nicée. Un intervalle de deux ſiecles étoit-il ſuffiſant pour accréditer l'impoſture de Philon au point qu'Euſebe eût pu s'y méprendre ? A l'égard de Porphyre, le fait eſt encore moins ſoutenable. On n'ignore pas que Porphyre étoit preſque contemporain d'Euſebe.

Enfin le ſilence de l'Empereur Julien, qui n'étoit poſtérieur à Euſebe que de trente ans, me paroît déciſif en faveur du Sanchoniaton. Si cet Auteur eût été ſuppoſé, & ſi Euſebe n'eût cité qu'une piece fauſſe & fabriquée peu avant ſon temps,

Julien auroit-il manqué de relever une pareille bévue ?

Mais, dira-t-on, le fond de l'ouvrage de Sanchoniaton ne renferme-t-il pas une quantité de fables absurdes indépendamment des additions de Philon ? De quel usage sera donc ce fragment & de quelle autorité peut-il être ? Je réponds qu'à la vérité on rencontre plusieurs traits absurdes & incroyables dans l'extrait d'Eusebe. Mais autre chose est de dire que le nom & les ouvrages de Sanchoniaton sont des chimères & des suppositions, (à peu près comme un Sçavant bien connu avançoit que toute l'antiquité Grecque & Romaine avoit été fabriquée par des Bénédictins & des Dominicains du XIII[e] siecle), ou d'avancer seulement que Sanchoniaton a mêlé beaucoup de fables & de traditions absurdes dans les écrits où il avoit

réellement consigné les opinions de son pays, les mœurs de sa Nation, sa Religion, &c. Ces deux propositions sont bien différentes. Voici en peu de mots ce que je pense sur Sanchoniaton.

On rencontre certainement bien des traditions fabuleuses dans cet Historien. Il s'est trouvé à cet égard dans le cas où se sont vus tous les Auteurs du Paganisme, qui ont voulu écrire sur l'origine du Monde, & sur l'histoire primitive du genre humain. Leurs ouvrages ont dû nécessairement être mêlés de beaucoup de fables, tant par l'obscurité toujours attachée aux événemens reculés, que par le faux merveilleux des traditions vulgaires, dont le propre est d'altérer les faits, & d'y joindre des circonstances extraordinaires. La Critique doit démêler ce qu'il y a de faux de ce

qu'il peut y avoir de vrai dans le fragment de Sanchoniaton. Son Histoire de la Création n'est autre chose que la tradition primordiale du genre humain, mais altérée & défigurée par un Ecrivain qui ne s'entendoit pas lui-même, & qui de plus affectoit de parler énigmatiquement, selon l'usage de tous les Sçavans de l'antiquité.

Quant à ce que Sanchoniaton dit du premier état des hommes & des actions de ceux qu'il regarde comme les tiges du genre humain, la critique relegue au rang des fables tout ce qu'elle trouve dans cet Ecrivain de contraire à l'Histoire Sainte, & aux lumieres de la raison. Mais ce qu'il dit sur l'origine des Arts, ce qu'il rapporte des actions d'Acmon, d'Urane, de Saturne & de Jupiter, se trouvant assez conforme avec tout ce que nous sçavons sur l'état du genre hu-

main, dans les premiers siecles après le déluge, peut & doit être regardé comme véritable, en dépouillant néanmoins son récit de ce merveilleux qui accompagne toujours les événemens de la haute antiquité.

Avant que de finir, je crois devoir dire ce que je pense d'un systême, qui n'a été que trop généralement adopté par ceux des Sçavans qui ont regardé le fragment de Sanchoniaton comme une piece originale & autentique. Il n'en est aucun qui n'ait prétendu que cet Auteur avoit eu connoissance des Livres Saints. Ils croient appercevoir quelque conformité entre Moïse & Sanchoniaton sur la Création, sur les premiers événemens arrivés dans le monde, & principalement sur le nombre des générations marquées dans les écrits de l'un & de l'autre Historien. Sur ce fon-

dement, ils se sont efforcés de retrouver dans les Personnages de Sanchoniaton les noms & les actions des anciens Patriarches : mais ce systême souffre des difficultés auxquelles il sera, je crois, toujours très-difficile de satisfaire.

Quand on supposeroit, ce que je n'ai garde d'accorder, qu'il y a quelque espece de conformité entre Moïse & Sanchoniaton sur la Création du monde, ce ne seroit pas une preuve que l'Historien Phénicien auroit eu la connoissance des Livres Saints. La tradition sur la Création du monde a régné dans toute l'Antiquité [a]. Il n'est nullement nécessaire d'imaginer qu'on n'ait pû puiser que dans les écrits de Moïse quelque connoissance de ce grand Ou-

a Voyez Bannier, explicat. des Fables, tom. I. p. 140, 141, 174, 178, 192, 193, 207, 218, 240.

vrage ; les hiſtoires de toutes les Nations nous ramenent à un commencement : c'eſt une vérité atteſtée par les Ecrivains de tous les pays, & dont l'autorité a toujours fort embarraſſé ceux des anciens Philoſophes qui ont voulu eſſayer de la rendre problématique. C'eſt donc dans cette ſource, (c'eſt-à-dire, dans la tradition générale ſur l'Hiſtoire du Monde), que les anciens Auteurs avoient puiſé l'idée d'un Être tout-puiſſant qui avoit formé & arrangé l'Univers ; avec cette différence, qu'ils ont altéré, défiguré, obſcurci cette précieuſe vérité, & que Moïſe l'a conſervée pure, & telle qu'elle étoit émanée des Patriarches [a].

Indépendamment de cette réflexion, tout nous prouve que Sanchoniaton n'a pû rien emprunter des Livres Saints, en

[a] *Bannier*, loco cit. p. 209.

égard aux ſiecles dans leſquels il a vécu ; ſiecles qui remontent au temps des JUGES. Les Juifs étoient alors ſous la domination de leurs voiſins : ils étoient, dans ces temps, & plus ignorans & plus avilis qu'ils ne l'ont été par la ſuite. Ce fut préciſément dans cet intervalle qu'ils eſſuyerent pluſieurs captivités : les Juifs alors, pour la plûpart, liſoient très-peu leurs Livres ; à peine ſuivoient-ils leur Religion. Cette Nation d'ailleurs a toujours été extrêmement mépriſée, & même peu connue des autres Peuples.

A cette raiſon, fondée ſur la poſition & l'état des Juifs au temps de Sanchoniaton, ajoutons le ſecret qu'ils ont toujours gardé ſur leurs Livres & ſur leurs Myſtères, joint au peu de communication qu'ils ont eue avec les étrangers ; autant par le mépris qu'on avoit pour eux,

que par la crainte qu'ils avoient eux-mêmes de se profaner [a]. Ces considérations suffisent pour empêcher de croire que les Auteurs profanes ayent emprunté quelque chose des Livres Saints.

On s'est imaginé néanmoins que Sanchoniaton devoit avoir eu quelque communication avec les Juifs. Porphyre dit que cet Historien avoit appris plusieurs des circonstances dont il parle, de Jérombaal, *Prêtre* du Dieu *Jevo* [b]. Sur cela Bochard soutient que *Gédéon* est le *Jérombaal* désigné par Porphyre. Mais premierement Philon mieux instruit des écrits de Sanchoniaton que Porphyre, ne dit pas un mot de ce *Jérombaal*. Il assure au contraire que c'étoit dans les écrits de *Thaaut*, que l'Hif-

a Voyez *Le Clerc* Bibl. anc. & mod. tom. 25. p. 335. 336.

b *Apud Euseb. Præp. Evang.* l. 1. cap. 9. p. 31. & 32.

torien de Phénicie avoit puisé le fond de son histoire. De plus, la qualité de *Prêtre* attribuée par Porphyre à *Jérombaal*, ne peut convenir à *Gédéon* qui n'étoit ni de la race de Lévi, ni de la famille d'Aaron. Outre qu'il paroît que Gédéon fut lui-même idolâtre une partie de sa vie [a].

Je ne prétends point tirer en faveur de l'opinion que je soutiens un argument du silence qu'a gardé Sanchoniaton sur le Déluge, le plus grand événement de l'Antiquité, & le plus mémorable qui soit jamais arrivé : événement dont presque tous les autres Historiens ont parlé, dont la tradition s'est perpétuée chez tous les peuples, & que Moïse a rapporté avec une vérité & une exactitude admirables. Il est certain

[a] C'est ce qui paroît marqué assez positivement dans l'écriture. *Judic.* c. 8. ℣. 27.

néanmoins que Sanchoniaton n'en parle point. Je ne veux pas cependant tirer avantage de ſon ſilence. Il faut d'abord obſerver que l'original de Sanchoniaton eſt perdu depuis bien du temps : nous n'en avons qu'un extrait très-informe, & fait encore d'après une traduction fort infidelle [a]. D'ailleurs, pluſieurs Critiques ont très-bien prouvé que Sanchoniaton, quoique bien inſtruit du Déluge, pouvoit l'avoir diſſimulé par des motifs fort aiſés à pénétrer [b]. Mais pourquoi tant d'autres omiſſions auſſi intéreſſantes ; telles, par exemple, que la chûte du premier homme, la confuſion des Langues, & la diſperſion des Peuples? Je laiſſe encore à l'écart les réflexions qui naiſſent naturellement de

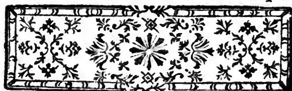
a Voyez *suprà*, p. 23 & 24.

b Voyez Explication des Fables, par M. l'Abbé Bannier, t. 1. p. 160 & 173.

ce que les premiers hommes dont parle Sanchoniaton n'ont pas le moindre trait de ressemblance avec les tiges du genre humain, Adam, Eve, Noé, Sem, Cham & Japhet.

Ainsi qu'on cherche tant qu'on voudra des analogies dans les Langues Grecque & Phénicienne, je regarderai toujours comme un travail fort inutile les peines & les soins que plusieurs Sçavans se sont donnés pour faire quadrer ce que l'Historien de Phénicie raconte de ses personnages, avec ce que l'Ecriture nous apprend de l'Histoire des Patriarches. Quelques traits, dont l'application ne peut même se faire que très-difficilement, à quelques circonstances, à quelques événemens de la vie des Patriarches, ne suffisent pas pour déterminer un pareil rapport. Aussi voyons-nous qu'il n'y a aucune conformité,

pour l'application de ces faits ; entre les Auteurs dont je combats le sentiment. Je le répete ; avec un peu d'équité, & en écartant tout esprit de prévention, on ne peut en aucune maniere soupçonner que Sanchoniaton ait eu connoissance des écrits de Moïse. La vérité parle & se fait sentir à chaque moment dans les Livres de Moïse : la fable & les contes les plus absurdes dominent perpétuellement dans l'ouvrage de Sanchoniaton. On entrevoit, il est vrai, dans le récit de cet Auteur quelques vestiges de la tradition primordiale sur l'état originaire du genre humain ; mais cette tradition ne s'y montre qu'entierement défigurée, quant aux vérités les plus essentielles, & sensiblement altérée, même dans les principales circonstances des événemens historiques qu'il rapporte.



II. DISSERTATION.

Sur l'autenticité & l'antiquité du Livre de Job.

LE FRÉQUENT usage que j'ai fait du Livre de Job pour prouver que certains Arts & certaines pratiques avoient lieu dès les siecles les plus reculés, m'engage à quelques recherches sur l'autenticité & l'antiquité de cet Ouvrage. De tous les livres de l'Ecriture Sainte, il n'y en a point sur lequel on ait élevé plus de difficultés, & formé plus de conjectures. Les uns prétendent que Job n'est qu'un personnage imaginaire, & ne regardent son histoire que comme un Apologue. Les autres, en admettant la réalité de son exis-

tence, ne s'accordent ni sur sa famille, ni sur son pays, ni sur le siecle où il a vécu. Les Critiques ne sont pas moins partagés sur l'Auteur qui nous a transmis cet Ouvrage. Je ne m'engagerai point dans toutes les recherches qu'exigeroit une discussion rigoureuse des différens sentimens proposés par les Commentateurs. Il suffira, je crois, d'en toucher succinctement les principaux objets, & d'exposer mes idées sur des questions tant de fois rebattues.

C'est sans aucun fondement que certains Critiques ont avancé que Job étoit un personnage supposé : son Livre n'est point un Apologue, & moins encore une Tragi-comédie. Le Prophete Ezéchiel parle de Job, comme de quelqu'un qui a réellement existé [a]. L'Auteur sacré qui a

[a] C. 14. ℣. 14.

écrit l'hiſtoire des deux Tobies ſur les mémoires du pere & du fils, prouve bien, par l'éloge qu'il fait de Job, que dans l'antiquité on l'a toujours regardé comme un perſonnage réel, & ſon hiſtoire comme une hiſtoire véritable [a]; Saint Jacques dans ſon Epître en parle ſur le même ton [b].

D'ailleurs, l'hiſtoire préliminaire qu'on lit à la tête du Livre de Job, entre dans des détails que celui à qui nous devons cet ouvrage n'auroit pas manqué de s'épargner, s'il n'eût eu en vue que de compoſer un Apologue. L'Auteur y ſpécifie avec cette préciſion qui caractériſe les narrations vraiment hiſtoriques, le nombre des enfans de Job, la quantité & la nature de ſes biens, les noms & la patrie de ſes amis; & quoique la plûpart de ces

a *Tobie*, c. 2. ℣. 12.
b Chap. 5. ℣. 11.

noms puissent avoir des significations mystiques, cela n'empêche pas que ce ne soient des noms réels & véritables, puisqu'il en est de même de tous les noms Hébreux & Chaldéens. Il n'y a rien enfin dans le narré du Livre de Job dont on puisse s'autoriser pour contester la réalité de son histoire; je ne vois point de raisons particulieres pour la nier, & on ne le pourroit sans démentir Ezéchiel, Tobie & Saint Jacques, qui, suivant qu'on l'a déjà vû, parlent de Job comme d'un être réel & nullement imaginaire. Après ces réflexions il ne s'agit plus que d'examiner où & dans quel temps Job peut avoir vécu, & de quelle maniere son Ouvrage nous a été transmis.

Job étoit de la terre d'Hutz ou Hus, [a], c'est-à-dire, de l'Idumée, pays dans lequel Esaü,

[a] C. 1. ỷ. 1.

nommé autrement *Edom*, fixa ſa demeure après la mort d'Iſaac. L'Idumée avoit été originairement habitée par les Horites, peuple qui tiroit ſon nom d'un certain Hor, ou Hori, dont l'Ecriture fait mention [a]. Cette contrée étoit nommée alors la terre de Séhir [b]. Hutz, pays de Job, faiſoit partie de l'Idumée, comme Jérémie le dit expreſſément [c]. Ce canton, ou pour mieux dire, cette eſpece de province, étoit ſitué vers les confins de l'Arabie déſerte. C'eſt-là que Job, après être heureuſement ſorti de toutes ſes épreuves, compoſa en vers une narration de ce mémorable événement. Il eſt même probable qu'il la coucha par écrit : car on voit par la maniere dont il s'exprime, que de ſon temps l'art d'écrire

[a] *Gen.* c. 36. ℣. 22 & 30.
[b] Ibid.
[c] *Lament.* c. 4. ℣. 21.

étoit connu [a]. Job orna son récit de toutes les richesses de la Poësie ; & , suivant le style des Orientaux, il y fit entrer plusieurs métaphores & autres expressions hyperboliques.

A l'égard du temps où il a vécu , plusieurs Commentateurs pensent que Job est le même que celui dont il est parlé dans la Génèse sous le nom Jobab [b], qui avoit pour mere Bozra , & pour pere Zara, fils de Rahuel , & petit - fils d'Esaü [c]. On dit qu'il vint au monde la même année que Jacob descendit en Egypte [d]. Cette opinion est fondée sur une addition qui se lit

a C. 19. ℣. 24. c. 31. ℣. 35. 36. c. 13. ℣. 26.

b C. 36. ℣. 13 & 34.

c C'est le sentiment de la plupart des Auteurs Hébreux. Les Grecs ont suivi cette opinion, & après eux plusieurs Auteurs modernes.

d Voyez le Talmud, David Kimki, Comment. sur Job, & les Auteurs cités ci-dessus. Rabbi Levi & d'autres encore font vivre Job quelque tems auparavant.

à la fin de la version des Septante & de l'ancienne Vulgate. Tout le monde convient que cette addition est très-ancienne : Théodotion l'a gardée dans sa traduction ; Aristée, Philon & plusieurs autres la reconnoissoient & en faisoient mention [a] ; Eusebe paroît aussi l'avoir adoptée [b].

D'autres font descendre Job de Nachor, frere d'Abraham [c] ; quelques-uns le prétendent fils d'Esaü [d] ; plusieurs disent même qu'il épousa Dina, fille de Jacob [e]. Sans nous arrêter à discuter ces différentes opinions, qui sont sujettes à de grandes difficultés, nous croyons avoir

a *Origen. contra Cels.* lib. 6. p. 305. *Cantabrig. in* - 4°. 1667.

b. *Præparat. Evang.* lib. 7. cap. 8. p. 310. 311.

c S. Jerôme, Rupert. Liranus, Bellarmin. &c.

d *Aristeas apud Euseb. Præparat. Evang.* l. 9. c. 25.

e *Chald. Interpret.* = *Rupert. in Genes.* l. 8. c. 10. = *Tostat. Genebrard.* &c.

dans l'ouvrage même de Job des témoignages plus positifs & plus satisfaisans sur le temps auquel il a vécu.

Il est dit dans le Livre de Job qu'il survécut 140 ans à ses épreuves [a]. Les meilleurs Critiques pensent que Dieu ne commença à l'exercer que vers l âge de 50 ans, & qu'il en vécut par conséquent 190 [b]. En effet, il ne pouvoit pas avoir beaucoup moins de 50 ans au moment de ses épreuves; puisqu'il étoit déjà pere de dix enfans, tous sortis d'une même femme, tous déjà grands & même adultes. D'ailleurs, ce que Job dit de lui-même marque un homme puissant, accrédité, & d'une prudence connue & éprouvée [c]. Job doit donc avoir vécu près de deux cens ans;

a C. 42. ℣. 16.
b Voyez le P. Calmet, *in Job*, p. 454.
c *Calmet, ubi suprà.*

âge

âge qui nous rapproche du temps des anciens Patriarches. Les autres preuves que ſon Livre nous fournira ne ſont pas moins concluantes.

On ſçait que l'idolatrie a commencé par le culte des Aſtres [a]; on voit par la maniere dont Job s'exprime, que c'étoit la ſeule eſpèce d'idolatrie connue de ſon temps dans les pays où il demeuroit [b]: car il eſt à préſumer que s'il y en avoit eû d'autre, il en auroit également parlé. Le livre de Job doit donc avoir été composé avant le temps où s'eſt introduit le culte des Idoles, ou tout au moins avant que cet uſage eût percé dans l'Idumée. Cependant l'adoration des Idoles remonte à une très-haute antiquité, puiſque dès le temps de Jacob, elle avoit

a Voyez l'explic. des fab. de l'Abbé Bannier, t. 1.
b C. 31. ℣. 26. 27.

déja lieu dans la Mésopotamie [a] & vraisemblablement en bien d'autres pays.

Un autre usage qui caractérise encore les premiers temps, c'est l'exercice des fonctions sacerdotales par les chefs de famille. On voit par le Livre de Job, que ce saint homme étoit le Sacrificateur de sa famille; que c'étoit lui qui, suivant le droit universel des premiers Peuples, purifioit ses enfans & les expioit des péchés qu'ils pouvoient avoir commis [b]. L'espéce même de sacrifice, dont il est parlé dans son Livre, est à remarquer; nous n'y voyons que des holocaustes, & les meilleurs Commentateurs ne pensent pas qu'avant la Loi, il y eût d'autres sacrifices en usage. Les sacrifices pacifiques & ceux pour les péchés, de la maniere

[a] *Gen.* c. 35. ℣. 4.
[b] C. 1. ℣. 5.

dont Moïse les ordonne, n'ont été connus, suivant eux, que depuis la Loi [a].

Il est aussi fait mention très-souvent dans le Livre de Job des apparitions de Dieu ; Elihu parle de visions nocturnes, & de révélations, comme d'une chose assez ordinaire. On n'ignore pas que les apparitions n'ont jamais été plus fréquentes que du temps des Patriarches : Dieu se communiquoit alors assez communément aux hommes.

Ajoutons que les richesses de Job ne consistoient qu'en troupeaux : il faut même observer que dans le détail que son Livre nous en donne, il n'est parlé ni de mulets, ni de chevaux, marque d'une antiquité très-reculée (1). Enfin, on ne voit point

[a] *Calmet*, in Job. p. 445.

(1) On ne voit point de mulets chez les Hébreux avant le temps de David, ni de chevaux avant le regne de Salomon.

qu'il ſoit jamais queſtion dans ſes ouvrages des prodiges opérés par Moïſe en Egypte & dans le Déſert, quoique Job fût aſſez voiſin de ces cantons [a]. Il ne fait même alluſion à aucun des autres événemens marqués dans l'Ecriture Sainte, ſi ce n'eſt au Déluge [b] & à la ruine de Sodome [c]. Tous ces faits réunis portent l'empreinte & le caractere de la plus haute antiquité. De pareils témoignages ſont poſitifs, & d'autant plus poſitifs qu'ils ſont tirés du Livre même que nous avons encore ſous les yeux : eſſayons maintenant de déterminer à peu près le temps où Job a pu compoſer ſon ouvrage.

Une circonſtance marquée, à la fin de ſon Livre, me porte à croire qu'il devoit être con-

a Voyez *suprà* p. 45.
b C. 22. ỳ. 15 & ſuiv.
c C. 21. ỳ. 21. c. 28. ỳ. 5.

temporain de Jacob; on y lit que ses amis lui firent présent de bagues d'or & de *Késitaths* [a]. On porroit des bagues dès le temps d'Abraham [b], & elles faisoient partie de l'ornement des femmes dans le siecle de Jacob [c]. A l'égard des *Késitaths*, cette espéce de monnoye (1) ne paroît avoir été en usage qu'après Abraham. Quand ce Patriarche achete le champ d'Ephrom, il est dit qu'il en donna quatre cens piéces d'argent, & on voit que la valeur de ces piéces ne se déterminoit alors que par le poids [d]; mais lorsque Jacob achete une portion de champ des fils d'Hémor, il est dit qu'il en donna cent *Késitaths* [e]. L'Ecriture n'a-

[a] *Job*. c. 42. ℣. 11.
[b] Chap. 24. ℣. 22.
[c] Ibid. c. 35. ℣. 4.
(1) Voyez dans l'art. du Commerce ce que j'ai dit sur les Késitaths, Tom. II. p. 203 & 204.
[d] *Gen*. c. 23. ℣. 16.
[e] Ibid. c. 33. ℣. 19.

joute point qu'il fût alors question du poids de cette somme. Il semble donc que les Késitaths donnés à Job par ses amis, ne furent en usage que postérieurement à Abraham, & par conséquent Job ne peut avoir vécu que depuis ce Patriarche. Nous avons montré précédemment que dans ses écrits tout respiroit une très-haute antiquité, & qu'excepté le Déluge & la ruine de Sodome, Job ne paroissoit pas avoir eû connoissance des autres événemens mémorables rapportés par Moïse. Nous croyons donc qu'il doit avoir vécu vers le temps de Jacob, 1730 ans environ avant Jesus-Christ.

La maniere, il est vrai, dont Job s'exprime au sujet des Pléïades pourroit donner à croire qu'il auroit vécu plutôt que nous ne pensons; on voit qu'au temps où il écrivoit, les Pléïades

annonçoient le retour du Printems [a], & nous sçavons que les Anciens déterminoient les saisons par le lever & le coucher héliaque de certaines Constellations. Le mouvement propre des étoiles fixes est d'un dégré de signe en 72 ans; en supposant, par exemple, que l'étoile nommée Taigette, la plus septentrionale des six qui composent les Pléïades, fût alors précisément dans le colure des Equinoxes; le calcul astronomique fixeroit l'époque de Job à l'an 2136 avant l'Ere Chrétienne : époque antérieure de 406 ans à celle que j'ai cru devoir lui assigner.

Mais il ne me paroît pas que cette observation doive, en aucune maniere, déranger l'époque pour laquelle je me suis dé-

[a] Voyez ci-après la troisieme Dissertation sur les Constellations dont il est parlé dans le Livre de Job, pag. 67.

terminé. En effet, l'étoile dont nous parlons, ne s'étant écartée que d'environ six à sept degrés du colure pendant les 406 ans qui font la différence du calcul astronomique à l'époque que j'ai fixé; son lever, durant cet intervalle, n'a été retardé que d'environ six jours. Les Pléïades, dont cette étoile fait partie, pouvoient donc très-bien encore annoncer le retour du Printems, 1730 ans avant Jesus-Christ, qui est le temps à peu près où j'ai cru devoir placer Job.

Job, sans doute, en composant son ouvrage n'a pas cherché à nous instruire de l'état du Ciel, & il ne s'est pas attaché à la précision qu'exige un ouvrage didactique. Ainsi je ne pense pas qu'on doive tenir compte d'une légere différence de quelques jours. Enfin, tout ce que le calcul astronomique, que je

viens d'expliquer, pourroit faire conclure de plus défavorable à mon opinion, c'est que Job seroit plus ancien que je ne le prétends. Mais les raisons sur lesquelles je me suis appuyé pour le faire contemporain de Jacob, me paroissent devoir l'emporter sur toutes les autres considérations : examinons maintenant de quelle maniere son ouvrage a pu nous être transmis.

Les opinions sont partagées sur l'Auteur du Livre de Job : les uns l'attribuent à Salomon, d'autres à Isaïe ; il y a enfin des Ecrivains modernes qui pensent que nous en sommes redevables au Prophête Ezéchiel. Tous ces différens sentimens n'étant appuyés que sur les conjectures les plus légeres & les plus frivoles, il est inutile de s'arrêter à les réfuter.

Le Livre de Job, tel que nous

l'avons aujourd'hui, me paroît être en partie un ouvrage original & en partie une traduction. Il faut en effet distinguer dans cet écrit le narré historique d'avec les paroles de Job ; c'est-à-dire, ses discours, ses entretiens, soit avec Dieu, soit avec sa femme & ses amis. La partie historique renferme des circonstances que Job n'a certainement pas pu marquer ; elle a donc été suppléée par une autre main. A l'égard des entretiens, c'est une traduction faite en Hébreu du Syro-Chaldéen qui étoit probablement la Langue dont Job s'étoit servi [a].

La conformité de style qu'on remarque entre le narré historique de Job & celui du Pentateuque me porte à croire que Moïse est l'auteur de l'ouvrage tel que nous l'avons aujourd'hui. On sçait que ce Législa-

[a] Voyez *suprà*, p. 45.

teur des Hébreux fut contraint de sortir d'Egypte, pour avoir tué un habitant qui maltraitoit un Israëlite [a]. Il s'enfuit dans le pays de Madian [b], où il demeura quelques années, & où même il se maria : Moïse par conséquent eut occasion d'apprendre la langue qu'on parloit dans ce canton, le même, ou du moins fort voisin de celui où Job avoit vécu [c] : Moïse fut ainsi à portée de connoître l'ouvrage que Job avoit composé & même laissé par écrit [d]. Il est très-probable qu'ayant jugé à propos de le traduire pour des raisons qui nous sont aujourd'hui inconnues, il aura voulu en faire connoître l'Auteur ; il en a donc fait l'histoire dans laquelle il a eu soin de marquer la patrie de Job, le nombre de ses enfans,

a *Exod.* c. 2.
b Ibid.
c Voyez *suprà*, p. 45.
d Ibid.

la quantité de ses biens, sa constance dans ses malheurs, sa confiance en Dieu, la maniere heureuse dont il sortit de tous ses combats, la récompense qu'il en reçut, & enfin le nombre des années qu'a vécu ce saint homme.

Nous avons pour garants de notre opinion, plusieurs Auteurs de l'Antiquité & des plus éclairés ; les Interprétes Chaldéens, Rupert, Tostat, Genebrard, &c. font vivre Job du temps des Patriarches & avant Moïse. Origène assure que ce Livre est plus ancien que le Législateur des Hébreux [a] : les Syriens paroissent aussi être de ce sentiment, puisqu'ils le mettent à la tête de tous les Livres canoniques. L'Auteur d'un Commentaire, imprimé sous le nom d'Origène, croit que Job ayant d'abord écrit son ouvrage en

a *Contrà Cels.* l. 6. p. 305.

Syriaque, Moïse le traduisit en hébreu [a]. Un autre Commentaire du même Livre, cité aussi sous le nom d'Origène, dit encore plus expressément que Moïse en est l'Auteur [b]; cette opinion a été & est encore aujourd'hui la plus suivie [c].

Je sçais bien que quelques Modernes se sont efforcés de faire trouver dans le Livre de Job des endroits qui, selon eux, font allusion au passage de la Mer rouge & à la Loi de Moïse; mais leurs conjectures sont si forcées & si détournées, que cette opinion tombe d'elle-même. La plus légere connoissance de la langue hébraïque suffit pour en faire sentir la foiblesse, & pour faire voir combien ces

a *Origen.* in Job. p. 277.

b *Comment. in Job. à Perionio latinè edit. in Prolog.*

c *Calm.* Pref. in Job. p. 5. = Acad. des Inscriptions. t. 4. = Journal. des Sçav. Novemb. 1754. p. 730.

Auteurs se sont éloignés du sens des textes dont ils veulent se servir pour appuyer leur sentiment.

J'avoue qu'on trouve dans le Livre de Job quelques termes & quelques expressions qui sont à peu près semblables à celles de quelques Ecrivains sacrés ; mais cela ne prouve en aucune façon que Job ait emprunté ces expressions de leurs écrits, & que ce Livre ait été composé après ceux de ces Auteurs. On pourroit même conclure tout au contraire de cette conformité, que ces Ecrivains ont emprunté les expressions en question du Livre de Job : cette conséquence est du moins aussi naturelle que l'autre.

Mais ni l'une ni l'autre n'est nécessaire : les hommes ont souvent les mêmes pensées, & souvent ils les expriment de la même maniere, sans qu'ils se les

ſoient communiquées. On trouve tous les jours des expreſſions preſque ſemblables & des penſées rendues avec les mêmes tours dans des Auteurs qui n'ont jamais eu aucune relation enſemble, ni aucune communication réciproque de leurs Ouvrages. David peut avoir eu ſur certains objets les mêmes idées que Job, & il ſera tout naturellement arrivé que l'un & l'autre s'étant exprimés en vers, ils ſe ſeront ſervis de tours à peu près ſemblables; ainſi on ne doit pas en conclure que Job a tiré ſes expreſſions de David, ni que David ſe ſoit propoſé d'imiter Job.

Mais, dira-t-on, ne ſe rencontrera-t-il pas dans le Livre de Job plus de cent mots qui ne ſont pas hébreux, & qu'on reconnoît être pris du Syriaque & du Chaldéen; mêlange qui rend le ſtyle du Livre de Job,

bien différent du ſtyle des Livres de Moïſe.

A cela je réponds, que quant au narré de Job, c'eſt-à-dire, à la partie hiſtorique que j'attribue à Moïſe, on n'y trouve aucun mot qui ne ſoit purement hébreu. Le ſtyle en eſt entierement ſemblable à celui du Pentateuque, & on ne ſçauroit ſoutenir le contraire ſans ſe faire taxer de mauvaiſe foi, ou d'ignorance dans la langue hébraïque.

Quant au reſte du Livre de Job, tel que nous l'avons, Moïſe n'en étant que le Traducteur, il n'eſt pas extraordinaire qu'on y rencontre quelques mots tirés du Syriaque & du Chaldéen; la raiſon en eſt ſimple. Le ſtyle du Livre de Job eſt figuré, poëtique, obſcur, plein de ſentences. Il eſt arrivé à Moïſe ce qui arrive journellement à tous ceux qui traduiſent

des ouvrages dont le ſtyle eſt ſerré, obſcur, & dont les expreſſions hardies & ſouvent énigmatiques, ſont remplies de métaphores. Ne trouvant point dans la Langue en laquelle ils traduiſent ces ouvrages, des termes qui puiſſent rendre les expreſſions originales avec la même force & la même énergie, ils ſont contraints bien ſouvent de conſerver quelques mots, ou d'en compoſer, & même d'en emprunter des autres langues pour ſuppléer à la diſette de celle dans laquelle ils ſont parler leurs Auteurs : par ce moyen, ils évitent de recourir à des périphraſes qui ſont toujours languir le diſcours, & affoibliſſent néceſſairement la diction. Moïſe, en traduiſant l'ouvrage de Job, ſe ſera trouvé dans le même cas, eu égard à la diſette de la langue Hébraïque. Il aura mieux aimé

conſerver les termes originaux ; que de les remplacer par des expreſſions qui en auroient affoibli le ſens & l'énergie. D'ailleurs, le rapport & la conformité de la langue Hébraïque avec la Chaldéenne, fait qu'on ſe ſert ſouvent & indifféremment des mots de l'une & de l'autre langue.

Je crois avoir expoſé les principales objections qu'on a formées contre l'antiquité & l'autenticité du Livre de Job. On voit qu'il n'eſt pas difficile d'y répondre ; mais il n'eſt pas, à ce que je penſe, auſſi facile de détruire les caracteres de la plus haute antiquité que cet ouvrage annonce de toutes parts.



III. DISSERTATION.

Sur les Conſtellations dont il eſt parlé dans le Livre de Job.

ON TROUVE dans le Livre de Job pluſieurs paſſages où tous les Sçavans conviennent qu'il s'agit de Conſtellations ; mais ils ſont d'ailleurs fort partagés ſur la ſignification préciſe des termes employés dans le texte original de ces paſſages. Il faut même avouer que pour déterminer préciſément de quel aſſemblage d'étoiles on doit entendre les mots dont Job s'eſt ſervi, nous n'avons, à proprement parler, que des conjectures. Ces conjectures néanmoins acquierent un dégré de vraiſemblance fort approchant de la certitude, quand on examine

attentivement la racine, la force & l'analogie des termes que Job a employés, & ſur-tout quand on compare ſes expreſſions avec celles dont Homère, Héſiode & les plus anciens Auteurs profanes ſe ſont ſervis en parlant des Conſtellations.

Le premier Aſtre nommé dans Job eſt עש *Aſch*, ou עיש *Aiſch* [a]. Je crois que par ce mot Job déſigne la conſtellation que nous appellons aujourd'hui *la grande Ourſe*. La racine d'*Aiſch* eſt עוש *Ouſch*, qui en hébreu veut dire *s'attrouper, s'aſſembler* : cette racine en Arabe ſignifie outre cela *faire un circuit, tourner en rond, décrire un cercle*. Ces deux ſignifications peuvent très-bien s'appliquer à la grande Ourſe.

La grande Ourſe en effet, eſt une Conſtellation compoſée de ſept étoiles de grandeur à

a Cap. 9. ✝. 9. & Cap. 38. ✝. 32.

peu-près égale. Ce groupe fait à l'entour du Pôle un circuit très - sensible & très - remarquable. Soit donc qu'on dérive le terme *Aisch* de la racine hébraïque *Ousch*, *s'attrouper*, soit qu'on le tire de la racine Arabe *Aouas*, *faire un circuit*; l'une & l'autre signification conviennent parfaitement à cette constellation. Mais nous avons des raisons encore plus fortes pour établir cette interprétation.

De toutes les constellations qui paroissent ne se point coucher, la grande Ourse est sans contredit la plus remarquable. C'est la premiere à laquelle vraisemblablement on aura fait attention, & la premiere aussi à laquelle on aura par conséquent donné un nom particulier. Je prouverai ailleurs que de toute antiquité & chez presque tous les Peuples, cet amas d'étoiles a été désigné par le nom d'un

animal[a]. *Aiſch* dans Job eſt auſſi un animal. » Eſt-ce vous, dit » Dieu à Job, qui ferez paître » Aiſch avec ſes petits[b]? ». Cette expreſſion nous repréſente les étoiles qui compoſent la grande Ourſe, raſſemblées dans le Ciel comme un troupeau qui paît dans une prairie. Virgile dit dans le même ſens: *Polus dum ſidera paſcet*[c]. On ſçait qu'à l'exception de la partie hiſtorique, le Livre de Job eſt écrit d'un ſtyle entierement poëtique. Cette façon de parler ne doit donc pas nous ſurprendre. Remarquons encore qu'Aiſch dans Job eſt féminin. Αρκτος eſt de même au féminin dans Homère. *Aiſch* enfin eſt le premier Aſtre nommé dans Job. Dans la deſcription du bouclier d'Achille

a Voyez ci-après la quatrieme Diſſertation ſur les noms & les figures des Conſtellations.

b Cap. 38. ℣. 32.

c *Æneid.* l. 1. v. 611.

la grande Ourse eſt auſſi la premiere Conſtellation dont Homère parle.

Cette interprétation eſt, au reſte, celle des Commentateurs les plus eſtimés. L'Auteur de la Concordance hébraïque entend par *Aiſch* la grande Ourſe. » C'eſt auſſi, ajoute t-il, le nom » d'un certain animal ſauvage ». Ce mot en langue Éthiopique ſignifie encore certain poiſſon que l'on nomme *Ours marin*[a]. Aben Ezra dans ſon commentaire ſur Job, dit auſſi » que *Aſch* » ou *Aiſch* eſt une Conſtellation » ſeptentrionale, compoſée de » ſept étoiles ». Et dans un autre endroit il s'exprime de cette maniere : » Les Conſtellations » ſeptentrionales ſont au nom» bre de vingt & une. L'une eſt » Aiſch, & ſes étoiles qui ſont » au nombre de ſept, & la ſe-

a Voyez la Concord. Hébraïque par Buxtorf, imprimée à Bâle.

» conde, &c. [a] »; & quelques pages après dans le même ouvrage il dit » Que les étoiles de » la grande Ourſe ſont Aiſch & » ſes enfans ». Schindeler, & après lui le Chevalier Leigh dans leurs Dictionnaires; ont interprété Aiſch de la même » maniere. *Aiſch* ou *Aſch*, diſent » ces Auteurs, ſignifie *aſſembla-* » *ge des étoiles.* Ce mot déſigne » la Conſtellation du Septen- » trion, nommée la grande Our- » ſe, compoſée de ſept étoiles. » C'eſt, ajoutent-ils, le ſenti- » ment de preſque tous les Com- » mentateurs [b] ».

L'Auteur de la verſion Grecque du Livre de Job a traduit le mot *Aſch* dans le premier endroit du texte où il le trouve, par *les Pleïades* πλείαδα, & dans le ſecond par Εσπερον, l'*Etoile du ſoir*. Cette variation ſuffiroit ſeu-

a *Liber Aſtrolog. nom. Rachit. Hochma.*
b *Lexicon Pentaglotton*, ſur ce mot, *Aiſch.*

le

le pour démontrer combien le sentiment de cet Interprête est peu capable de balancer celui des Auteurs que je viens de citer. On sçait d'ailleurs qu'il ne faut pas faire grand fond sur la version Grecque du Livre de Job. Elle n'est point des Septante, qui n'ont traduit que le Pentateuque, comme il est aisé de le prouver par l'autorité de Josephe, de Philon, & par plusieurs raisons tirées du parallele des versions Grecques des différens Livres de l'Ancien Testament.

L'Auteur de la Vulgate n'est pas plus constant dans sa version que celui de la traduction Grecque. Dans le premier endroit de Job il traduit *Asch* par *Arcturum*, l'*Etoile au Bouvier*, & dans le second il le rend par *Vesperum*, l'*Etoile du soir*.

Vient ensuite le mot כימה *K'-mah*. On voit clairement que

dans les différents passages [a] où ce terme est employé, il ne peut être entendu que d'une Constellation remarquable par son analogie avec une saison agréable. Dieu dit à Job : « Pourrez-vous » lier les délices, ou les voluptés de *Kimah* » ? C'est-à-dire, » pourrez-vous, lorsque *Kimah* » paroît, lier, arrêter la fécondité de la terre, empêcher » qu'elle ne produise alors des » fleurs & des fruits ? » Il paroît, d'après ce texte, que par *Kimah* Job entend la Constellation qui de son temps annonçoit le retour du Printems.

Les différentes significations que la racine de ce mot a dans l'Hébreu & dans l'Arabe, concourent d'ailleurs à indiquer le même objet. *Kimah* vient de כמה, *Kamah*, qui en Hébreu signifie *désirer, se réjouir*. De toutes les saisons, le Printems est

a Cap. 9. ℣. 9. c, 38. ℣. 31.

ſans contredit celle qu'on déſire le plus, & c'eſt auſſi celle qui procure le plus de plaiſir & d'agrémens. Si l'on dérive le mot *Kimah* de la racine Arabe *Kaouam* ou *Kam*, le Printems s'y voit caractériſé d'une maniere pour le moins auſſi marquée. *Kam* en Arabe ſignifie *ſubigere mulierem*, & *s'échauffer*. On n'ignore pas que la terre aux approches du Printems commence à s'échauffer & à ouvrir ſon ſein. C'eſt auſſi le temps où les femelles de la plupart des animaux deviennent fécondes. Reſte à ſçavoir quelle étoit la Conſtellation qui du temps de Job annonçoit le Printems. Tout nous porte à croire que c'étoient alors les Pléïades.

Outre les deux ſignifications de la racine Arabe *Kam* qu'on vient de voir, elle ſert encore à déſigner *une troupe, une quantité, une multitude*. Cette ſigni-

fication convient parfaitement bien aux Pléïades, eû égard à la quantité d'étoiles que cet aſtériſme renferme. Auſſi eſt-ce le nom par lequel cet amas d'étoiles a été déſigné chez pluſieurs Peuples. Πλειάδες en Grec ſignifie *multitude*, comme *Kimah* en Hébreu, & *Kaouam* en Arabe.

Nous voyons enfin que les meilleures Verſions de l'Ecriture ſainte ont entendu par *Kimac* les *Pléïades*. C'eſt ainſi que l'ont traduit Symmaque & Théodotion. Les Thalmudiſtes diſent auſſi que *Kimah* ſignifie *multitude*, *quantité d'Etoiles*. On demande dans le Thalmud qu'eſt-ce que כימה *Kimah* ? Rabbi Samuel répond « : ce mot ſi» gnifie *comme cent Etoiles* », c'eſt-à-dire, que *Kimah* eſt une Conſtellation qui renferme une quantité d'Etoiles. Rabbi Jonas dit auſſi que *Kimah* eſt la même

Conſtellation que les Arabes appellent *Al-Thuraïya*. On ſçait qu'*Al-Thuraïya* eſt le nom que ces Peuples ont donné aux *Pléïades* [a]. Il eſt vrai qu'Aben-Ezra entend par *Kimah* les *Hyades* ; mais cette différence eſt peu conſidérable, puiſque les *Pléïades* & les *Hyades* ſont également renfermées dans la Conſtellation du Taureau, & ſe touchent de bien près.

L'Aſtronomie même favoriſe le ſentiment que nous propoſons. Le calcul nous apprend que le lever coſmique des *Pléïades* annonçoit, il y a environ 3500 ans, le retour du Printems. J'ai fait voir dans mes Recherches ſur l'antiquité de Job, que cette époque s'accordoit parfaitement bien avec le tems où les circonſtances marquées dans ſon Ouvrage nous indiquent qu'il a vécu.

a Voyez *Hyde*, Not. in Tabul. Ulugh-Begh, p. 31 & 32.

L'Auteur de la Verſion Grecque a traduit *Kimah* dans le premier endroit par *Arcture* [a]. Dans le ſecond il l'a entendu des *Pléïades* [b] ; mais dans Amos où ce mot ſe trouve auſſi [c], l'Interprête Grec a obmis, ſoit à deſſein ou autrement, de traduire cette partie du texte Hébreu.

L'Auteur de la Vulgate a traduit *Kimah* en trois manieres différentes dans les trois endroits de l'Ecriture où il ſe trouve. Dans le premier [d] il le rend par les *Hyades* : dans le ſecond [e] par les *Pléïades*, & dans le troiſieme par *Arcture* [f]. On voit cependant que malgré leur incertitude l'Auteur de la Verſion Grecque & l'Auteur de la Vulgate ont reconnu que le mot Hébreu *Kimah* pouvoit ſignifier les Pléïades.

a Chap. 9. ℣. 9.
b Chap. 38. ℣. 31.
c Chap. 5. ℣. 8.

d *Job.* c. 9. ℣. 9.
e Ibid. c. 38. ℣ 31.
f *Amos* c. 5. ℣. 8.

La troisieme Constellation nommée dans Job est כסיל, *Kesil*[a]. La racine de ce mot est *Kasal* כסל, qui en Hébreu signifie être *inconstant*, *changeant*. En Arabe être *engourdi*, être *oisif*, être *froid*.

Il a lieu de croire que par *Kesil* Job entend le Scorpion. Il suffit pour s'en convaincre d'examiner la maniere dont il s'exprime. Dieu dit à Job: «Pouvez-vous ouvrir les cordes de *Kesil*»? C'est-à-dire, pouvez-» vous délier & ouvrir la terre » qui se resserre & se refroidit » quand *Kesil* paroît? Ferez-» vous alors sortir de son sein les » fleurs & les fruits»? Joignons à cela ce que Dieu dit de *Kimah*, & on verra par les caracteres qui désignent ces deux Astres, que ce sont deux Constellations du Zodiaque, mais deux Constellations qui marquent

a Cap. 9. ỳ. 9. c. 38. ỳ. 32.

des saisons très - opposées.

En effet, Dieu dit à Job ; » Pourrez vous lier les délices, » les voluptés de *Kimah* [a]? C'est- » à-dire, pourrez-vous lier, ar- » rêter la fécondité de la terre » au lever de *Kimah*? Empêcher » qu'elle en produise alors des » fleurs & des fruits »? Et en parlant de *Kesil*, Dieu dit au contraire : » Pourrez-vous ouvrir les » liens, les cordes de *Kesil* [b]? » c'est-à-dire, délier & ouvrir » le sein de la terre, qui com- » mence à s'engourdir quand » *Kesil* paroît » ? Il est très-clair que dans ce passage Job désigne une Constellation opposée à *Kimah*. Nous venons de faire voir que par *Kimah* Job entendoit les Pléïades. Il n'y a donc pas de doute que par *Kesil* il ne veuille désigner le Scorpion, constellation opposée aux *Pléïa-*

a Cap. 38. ℣. 31.
b Ibid.

des de près de la moitié du Ciel, & qui alors annonçoit les approches de l'hiver.

On voit qu'Aben-Ezra a entendu par *Kesil* cette Etoile de la premiere grandeur connue sous le nom *de cœur du Scorpion*, ou d'*Antarès*. Voici comment il s'en explique dans son Commentaire sur Job [a], *Les délices de Kimah*, &c. « *Kimah*, ce sont, » dit-il, les Etoiles Septentrio- » nales, & *Kesil* est une Etoile » Méridionale. *Kimah* fait pous- » ser les fruits qui sont les déli- » ces, & *Kesil* fait le contraire. » *Kimah* est une grande Etoile » qu'on nomme l'*œil du Taureau*, » (c'est-à-dire, les Hyades) & » *Kesil* est une grande Etoile » qu'on nomme *le cœur du Scor-* » *pion*, (c'est-à-dire, *Antarès*..)» L'interprétation d'Aben-Ezra qui est celle que nous proposons, s'accorde aussi fort bien

a Cap. 38. ℣. 31. & 32.

avec la racine du mot *Kesil*, qui en Arabe signifie *être froid*, *être oisif*, *être engourdi*, & en Hébreu *être inconstant*, *changeant*, comme le temps l'est au commencement de l'Automne.

Rabbi Levi Ben-Gerson dit aussi que *Kesil* est une des Constellations Méridionales ; que lorsque le soleil entre dans le signe où cette Etoile se trouve, les arbres ne peuvent point produire à cause du froid que cette Etoile annonce [a].

Reste enfin le mot pluriel מַזָּרוֹת *Mazzaroth*, dont Job dit qu'ils paroissent chacun en leur tems [b]. Plusieurs Commentateurs entendent par ce mot les signes du Zodiaque. C'est le sentiment de Pagnin, de Schindeler, de

a *Comment.* sur Job c. 38 ♈. 31.

C'est probablement de cette racine qu'est dérivé le nom du mois *Kisleu* qui correspond à notre mois de Novembre. Il est vrai-semblable que ce mois aura été nommé *Kisleu* par les Hébreux, d'après cette étoile *Kesil*, qui forme le cœur du Scorpion.

b Chap. 38. ♈. 32.

l'Auteur de la derniere Version Angloise, & de la traduction Françoise de la Bible imprimée à Cologne en 1739. Les Thalmudistes & Rabbi Salomon Isaki l'ont expliqué de même [a].

Ce sentiment paroît appuyé sur les paroles mêmes du texte original. En effet, Dieu dit à Job : « Pouvez-vous lier les dé-
» lices de *Kimah*, & ouvrir les
» liens de *Kesil*? Etes-vous ca-
» pable de faire paroître les
» *Mazzaroth* (chacun) en leur
» temps [b] ? Ces derniers mots
» *Etes-vous capable de faire pa-*
» *roître les Mazzaroth chacun en*
» *leur temps* ? » placés & ajoutés immédiatement après les Pléïades & le Scorpion, semblent fixer la signification du terme *Mazzaroth*. Il ne peut s'entendre que des signes du Zodiaque qui ne paroissent sous l'horison

a Voyez aussi Suid. Voce Μαζουρωθ, t. 2. p. 481.

b Chap. 38. ℣. 31 & 32.

que successivement. Cette explication est d'autant plus vraisemblable, que Job nomme les *Mazzaroth* à la suite & immédiatement après avoir parlé de deux saisons différentes, annoncées par deux différens signes du Zodiaque.

La signification de la racine de ce mot *Mazzaroth* n'est pas moins favorable à l'explication que nous proposons. *Mazzaroth* vient de l'Hébreu נזר *Nazar, cinxit*, *environner*. Aucune dénomination ne convient mieux aux signes du Zodiaque qui forment comme une ceinture dont la terre paroît environnée. C'est même le nom par lequel on a désigné originairement ce cercle de la Sphère [a].

A l'égard des chambres secrettes de נחדרי תימן *Théman*, c'est-à-dire, (du Midi) dont il est parlé dans les mêmes passa-

a Voyez la quatrieme Differt. sur les noms & les figures des Constellat. pag. 86.

ges [a], il y a toute apparence que Job a voulu désigner les Constellations Méridionales, qui sont cachées sous notre hémisphère. C'est le sentiment d'Aben-Ezra [b]. « Les chambres » secrettes de *Théman*, dit cet » Auteur, sont des astres méri- » dionaux; & comme ces astres » ne paroissent point ou que fort » peu de temps sur notre hémis- » phère, Job les a appellés les » chambres secrettes du Midi, » comme si ces astres étoient » dans un lieu secret & ca- » ché (1) ».

a Cap. 9. ℣. 9.

b *Commentaire* sur Job. c. 9 ℣. 9.

(1) C'est à M. l'Abbé l'Avocat Bibl. de Sorbonne, & à M. Bernard Interpréte du Roi pour l'Hébreu, le Syriaque & le Chaldéen, que je suis redevable des lumieres que les Langues Orientales ont pû me fournir pour déterminer la signification des Constellations dont il est parlé dans Job. J'avertis encore que c'est à ces MM. que j'ai obligation de tout ce que j'avance dans cet Ouvrage d'après l'étymologie & la propriété des termes Hébreux ou des autres langues Orientales. Ils ont bien voulu m'aider dans cette Partie de mon travail.



IV. DISSERTATION.

Sur les Noms & les Figures des Conſtellations.

J'AI FAIT voir en traitant l'hiſtoire de l'Aſtronomie, que dès les temps les plus reculés, on avoit imaginé pour diſtinguer plus facilement les Etoiles, d'en réduire pluſieurs ſous un ſeul & même groupe. J'ai dit auſſi que dès-lors on avoit donné certains noms à ces différens amas que nous déſignons aujourd'hui par le mot de *Conſtellation.* L'origine de ces figures & de ces noms eſt, de toutes les queſtions qui ſe préſentent ſur l'origine des anciennes pratiques, une des plus curieuſes, mais en même temps des plus obſcures & des plus impé-

nétrables. Les différens systêmes qu'on a imaginés pour se rendre raison d'un usage aussi bisarre, prouvent sensiblement la difficulté de la matiere que j'entreprends de traiter. Elle est d'autant plus ingrate, qu'il ne nous reste aucun monument sur les progrès de l'Astronomie dans les premiers siécles. Il ne faut donc pas espérer qu'on puisse jamais satisfaire pleinement la curiosité sur un usage dont les motifs ne peuvent se présenter aux lumieres de la raison, que très-difficilement. Essayons cependant de proposer quelques conjectures. Il se présente trois questions à examiner.

1°. Si les noms que nous donnons aujourd'hui aux Constellations peuvent nous indiquer ceux qu'on leur aura donnés originairement.

2°. Pourquoi on a employé par préférence les noms de cer-

tains objets pour désigner les Constellations.

3°. Quel a pû être le motif qui a dirigé l'application des noms de ces objets à certaines Constellations.

J'essayerai aussi de remonter à l'origine de quelques expressions bisarres, dont on se sert encore aujourd'hui dans le langage Astronomique.

Si l'on s'en rapporte à la plûpart des Auteurs qui se sont exercés jusqu'à présent sur la question qui nous occupe, c'est dans l'antiquité la plus reculée qu'il faut chercher l'origine des noms & des figures dont les Astronomes font usage pour désigner les Constellations. Je suis bien éloigné d'adopter ce sentiment. Ces institutions ne me paroissent point être l'ouvrage des premiers Observateurs. Tout nous porte au contraire à penser que les dénominations

primitives ont été altérées, & que les Grecs ont probablement introduit ce changement. Ce sont les noms qu'ils avoient jugé à propos de donner aux Constellations, qui se sont conservés ; mais ces noms ne sont certainement pas des premiers siécles de l'Astronomie. (1) Il est vrai qu'aujourd'hui les Arabes, les Mogols, les Tartares & presque tous les Peuples de l'Orient désignent les signes du Zodiaque par les mêmes noms que nous. Mais on n'ignore pas que toutes ces nations, à l'exception des Chinois, ont adopté l'astronomie des Grecs[a]. Ces Peuples l'avoient portée dans l'Arabie & dans la Perse, d'où elle a passé

(1) Ces noms pour la plupart sont postérieurs à l'expédition des Argonautes.

a Voyez Weidler, Hist. Astronom. c. 8. p. 205. &c. 10. p. 244. 245.

M. Hyde l'assure positivement des signes du Zodiaque, dans son Commentaire sur les tables d'Ulugh-Begh, p. 4.

dans le Mogol & dans la Tartarie. Il n'est donc pas surprenant de retrouver dans ces contrées les astérismes de la Gréce. Cette conformité ne prouve rien pour l'ancienneté de ces noms (1).

Mais, dira-t-on, les Grecs n'ont point inventé l'Astronomie : ils l'ont apprise des Chaldéens, des Phéniciens & des

(1) Ce que j'avance ici sur l'Astronomie Grecque reçue chez les Arabes & les autres Peuples de l'Orient, paroîtra d'abord contradictoire avec ce que j'ai dit Prem. Part.

Cette contradiction cependant n'est qu'apparente. Les Arabes & les autres Peuples de l'Orient avoient certainement des notions d'Astronomie avant le temps auquel ils ont fréquenté les Grecs; mais, suivant toutes les apparences, ces connoissances n'étoient pas bien parfaites. Les conquêtes d'Alexandre dans la haute Asie, & l'Empire qu'après sa mort les Séleucides établirent dans ces contrées, lierent un très-grand commerce entre les Grecs & les Asiatiques. L'Astronomie avoit fait alors de très-grands progrès dans la Gréce. Les Arabes & les autres Nations dont nous venons de parler profiterent de ces découvertes & adopterent en conséquence les termes & les figures reçues dans l'Astronomie Grecque.

Egyptiens ; on peut donc préſumer qu'ils auront retenu les noms & les figures que ces Peuples ont donnés aux Conſtellations ; & c'eſt ainſi que la tradition des uſages primitifs nous aura été tranſmiſe. Cette objection n'eſt pas difficile à écarter.

Quoique les Grecs fuſſent inconteſtablement redevables de la plus grande partie de leurs connoiſſances Aſtronomiques aux Chaldéens, aux Phéniciens & aux Egyptiens, ils avoient cependant étrangement abuſé des ſymboles par leſquels ces Peuples avoient déſigné les Conſtellations. Les Grecs s'étoient formé un Zodiaque particulier. Les noms par leſquels ils déſignoient les Conſtellations n'étoient point ceux dont ſe ſervoient les anciennes Nations. Ecoutons ce que les Auteurs de l'Antiquité nous apprennent ſur ce ſujet.

Firmicus dit positivement que la Sphère des Barbares, c'est à-dire, celle des Peuples de l'Egypte & de la Chaldée, étoit entiérement différente de celle des Grecs & des Romains. Plusieurs autres Ecrivains déposent aussi de la différence qu'il y avoit entre le Zodiaque Grec & le Zodiaque Egyptien. Les noms des Constellations, chez ces deux Peuples, ne se ressembloient point [a]. Dans la sphère Egyptienne on ne connoissoit ni le nom ni la figure du *Dragon*, de *Céphée*, d'*Andromède*, &c. Les Egyptiens avoient donné aux amas d'Etoiles qui composoient ces Constellations chez les Grecs, d'autres figures & d'autres noms [b]. Il en étoit de même chez les Chaldéens [c]. Les

a Voyez *Salmas.* de Ann. Climact. p. 594.

b *Achill. Tat. Isag.* c. 39. = Voyez aussi *Plut.* de Iside & Osiride, p. 539.

c *Achill. Tat.* loco citato.

Tout ce que nous

Orientaux n'ont jamais connu les Gémeaux (Castor & Pollux) dont les Grecs ont fait le troisiéme signe du Zodiaque [a]. Il ne nous reste à la vérité presque rien sur les noms que les premiers habitants de l'Arabie avoient donnés originairement aux Constellations, mais par le peu qui s'en est conservé, on voit qu'ils devoient être différents de ceux par lesquels nous les désignons aujourd'hui [b]. Il reste donc à examiner, d'après ces faits, quel aura été l'usage primitif, & par quelle raison les Constellations ont été désignées chez tous les Peuples par des dé-

disons ici, d'après les Anciens, sur la différence qu'il y avoit entre la sphère des Grecs & celle des anciens Peuples, doit s'entendre avec quelque restriction. Nous expliquerons plus bas le sens dans lequel nous croyons que ces paroles doivent être prises.

a Herodote l'assure des Egyptiens, l. 2. n. 43. == Voy. aussi *Hyde*, hist. Relig. vet. Persar. c. 32. p. 391.

b Voyez *Hyde*, in Tab. Ulugh-Begh.

nominations si bisarres & si éloignées de la figure qu'elles ont dans le ciel.

Les Etoiles ne présentent-elles pas le même arrangement à tous les yeux ? Leur disposition n'est-elle pas la même pour tous les climats? Oui, sans doute. Mais dans tous les climats on ne les a pas envisagées avec les mêmes yeux; je veux dire, que tous les Peuples n'ont pas suivi un plan uniforme pour grouper les Etoiles. Les formes sous lesquelles on a réduit ces astres ayant été fort différentes, le nombre & la forme des Constellations a dû par conséquent varier dans chaque contrée. C'est par cette raison que les Indiens comptent dans le Zodiaque 27 Constellations, & les Chinois 28 [a]. Il y a même chez

a Voyez les observat. Math. Astronomiq. &c. faites aux Indes & à la Chine, publiées par le P. Souciet, t. 1. p. 243.

ces derniers des Conſtellations qui ne ſont compoſées que d'une ſeule Etoile (1).

Si l'on remarque une grande variété dans le nombre & dans la forme des Conſtellations chez les différents Peuples de cet Univers, elle n'eſt pas moins ſenſible dans les noms par leſquels ils ont jugé à propos de les déſigner. Qu'on parcoure toutes les Nations, même les plus ſauvages, on verra qu'elles connoiſſent quelques Conſtellations, & qu'elles leur ont donné des noms qui ſont tous relatifs à certains objets ſenſibles. Cependant, rien de moins uniforme que les objets auxquels chaque Nation a fait reſſembler les Aſtériſmes. D'où peut venir l'accord de tant de Peuples, qui ſûrement n'ont pas eû de com-

(1) La premiere Conſtellation du Zodiaque Chinois, nommée *Kio* qui veut dire *la corne*, n'eſt compoſée que d'une Etoile.

merce les uns avec les autres, à désigner les Constellations par des dénominations qui n'ont aucun rapport avec leur arrangement dans le Ciel ? Comment peut-il être arrivé qu'ils se soient tous réunis dans une Pratique d'autant plus extraordinaire, qu'elle est moins naturelle ? Avant que d'entrer dans aucune discussion, je crois qu'il est à propos de distinguer les temps.

Nous avons ici deux objets à considérer. Les noms qu'on a donnés primitivement aux Constellations, & ceux par lesquels nous les désignons aujourd'hui. L'origine de ces derniers est très-ancienne. Mais j'ai déjà dit qu'on n'en devoit pas attribuer l'invention aux premiers siécles de l'Astronomie. Ces dénominations n'ont pas assez de rapport avec la disposition apparente du plus grand nombre des

des Etoiles. Je ne puis me perſuader que les premiers hommes ayent cru voir dans les aſſemblages d'Etoiles dont ils ont formé les Conſtellations, la reſſemblance de la plûpart des figures par leſquelles on les déſigne aujourd'hui chez preſque tous les Peuples. On ſe ſera donc ſervi originairement de quelque pratique, autre que celle dont l'uſage nous eſt reſté. C'eſt cette pratique primitive qu'il faut tâcher de deviner, & expliquer en même-temps l'origine de celle dont nous nous ſervons préſentement.

Les premieres dénominations ont dû être extrêmement ſimples, & relatives à l'objet qu'on vouloit déſigner. Si l'on peut ſe flatter de retrouver quelques traces des uſages primitifs, c'eſt chez les Sauvages de l'Amérique qu'il faut les chercher. Ces Peuples avant l'arrivée des Eu-

ropéens connoissoient quelques Constellations, & leur avoient donné des noms. Examinons la signification de ces noms, & les idées qu'ils y avoient attachées.

Les Iroquois connoissent la *grande Ourse*, ils la nomment *Okouari*[a], c'est-à-dire, l'Ourse; dénomination dont les motifs sont très-aisés à pénétrer, comme on le verra dans un moment. A l'égard de la petite Ourse, il ne paroît pas que ces Peuples ayent donné de nom à cette Constellation. Il n'y a que l'Etoile Polaire qui ait attiré leur attention [b]. C'est elle qui les dirige dans leurs voyages. Ils ont besoin d'un pareil guide pour ne pas s'égarer dans les vastes campagnes du continent de l'Amérique. Le nom qu'ils ont donné à cette Etoile est très-simple.

[a] Mœurs des Sauvag. t. 2. p. 236.
[b] Ibid. p. 239.

Ils la nomment *late ouattentio*, *celle qui ne marche point* [a]. Cette dénomination est fondée sur ce que le mouvement de cette Etoile est insensible, & qu'elle paroît toujours fixe dans le même point.

Les Peuples du Groenland connoissent non-seulement l'étoile Polaire, mais même toute la Constellation de la petite Ourse. Ils la nomment *Kaumorsok*. Ce nom a dans leur langue un rapport immédiat avec l'usage qu'ils font de la connoissance de cette Constellation. Ces Peuples tirent une grande partie de leur subsistance des Chiens de mer. Ce n'est que la nuit qu'on peut prendre ces amphibies. L'apparition de l'étoile du Nord est pour les Groenlandois un avertissement de se disposer à partir pour la chasse des Chiens de mer. Aussi le nom *Kaumorsok*

a Mœurs des Sauvages, t. 2, p. 239.

qu'ils donnent à la petite Ourſe; ſignifie-t-il dans leur langue : *quelqu'un eſt ſorti pour prendre des Chiens de mer* [a].

On remarque auſſi dans le nom que ces Peuples donnent aux Pléïades, un rapport très-marqué avec la figure que cet Aſtériſme préſente aux yeux. Ils appellent les Pléïades *Killukturſet*, qui veut dire, *liées enſemble* [b]. En effet, ces étoiles ſe touchent de ſi près à la vue, qu'elles ſemblent être attachées les unes aux autres.

On en peut dire autant des étoiles qui compoſent la tête

a Hiſt. Nat. de l'Iſlande & du Groenland. t. 2. p. 224. 225. L'Auteur de qui j'ai tiré ce fait, dit que ce nom *Kaumorſok* donné par les Groenlandois à l'étoile du Nord, vient de ce que cette étoile paroît ſortir & ſe lever de la mer. Son eſprit ſans doute voyageoit ſous l'Equateur, quand il a écrit cela. Je laiſſe à juger ſi l'on peut dire que, pour des Peuples qui ſont ſitués par les 70 degrés de latitude Septentrionale, l'étoile Polaire paroît ſortir & ſe lever de la mer.

b Ibid. p. 225.

du Taureau céleste. Elles représentent assez bien la forme de la tête d'un quadrupède. Cette ressemblance est même si frappante, que les Peuples les plus sauvages l'ont saisie. Les Nations qui habitent le long de l'Amazone, appellent les Hyades *Tapiira*, *Rayouba*, du nom qui signifie aujourd'hui dans leur Langue, *mâchoire de Bœuf*. a.

Cette longue traînée blanche qui traverse tout le Ciel, a reçu aussi chez la plûpart des Peuples une dénomination très-confor-

a Relat. de la Riviere des Amazones par M. de la Condamine, dans les Mém. de l'Academie des Scienc. Ann. 1745. M. p. 447.

Sur ce mot *Tapiira Rayouba* qui signifie aujourd'hui chez les Indiens *Mâchoire de Bœuf*, M. de la Condamine, ajoute, je dis aujourd'hui, parce que ce mot signifioit autrefois Mâchoire de *Tapiira*, animal propre du pays; mais depuis qu'on a transporté des Bœufs d'Europe en Amérique, les Brasiliens & les Péruviens ont appliqué à ces animaux les noms qu'ils donnoient dans leur Langue maternelle au plus grand des Quadrupèdes qu'ils connoissoient avant la venue des Européens.

me à l'objet qu'elle représente. Les Grecs l'ont nommé *Galaxie*, ou *Voye Lactée*, eû égard à sa blancheur. Les Chinois l'appellent *Tien-ho*, le *Fleuve céleste*. Plusieurs Nations l'ont nommée *le grand chemin* [a]. Les sauvages de l'Amérique Septentrionale la désignent sous le nom de *chemin des Ames* [b]. Nos Paysans l'appellent *le chemin de Saint Jacques*.

Il est encore assez probable que les deux étoiles brillantes de la tête des Gémeaux ont pu être désignées par deux objets semblables. Les Grecs leur avoient donné le nom des deux freres célebres, Castor & Pollux. On prétend que dans l'ancienne Sphère, c'étoient deux Chevreaux qui désignoient cette Constellation [c]. Les Arabes

a Voyez le Comment. de *Hyde* sur les tables d'Ulug-Begh, p. 23.

b Mœurs des Sauvag. t. 1, p. 405.

c *Hyd.*, Hist. Relig. Veter. Persar. cap. 32, p. 391.

y avoient mis originairement deux Paons. Toutes ces dénominations sont très-naturelles. Comme les deux Etoiles dont il s'agit, sont les plus remarquables de toutes celles qu'on découvre dans cette partie du Ciel, qu'elles sont à peu près aussi grandes & aussi brillantes l'une que l'autre, on a cherché à les désigner par des objets semblables.

Les Chinois pourroient encore nous fournir quelques lumieres sur la question que nous cherchons à éclaircir. L'origine de l'Astronomie remonte chez cette Nation à une antiquité très-reculée. On sçait que les Chinois ont été long-tems sans vouloir rien emprunter des autres Peuples, soit de l'Asie, soit de l'Europe [a]. Les expressions

a Voyez les Observat. Mathématiques-Astronomiques faites aux Indes & à la Chine, publiées par le P. Souciet, t. 1, p. 3, 4 & 5.

en uſage dans l'Aſtronomie Chinoiſe peuvent donc nous donner quelque idée des dénominations primitives qui ſont en ce moment l'objet de nos recherches, d'autant plus que ces Peuples ſont attachés, ſi l'on peut dire, juſqu'à la minutie à leurs anciennes pratiques. Les Chinois appellent, par exemple, le Zodiaque *Hoangtao*, le *chemin jaune*. Cette dénomination eſt aſſez naturelle : on y voit un rapport ſenſible avec le cours annuel du ſoleil, qui s'exécute ſur ce cercle de la Sphère. Le nom de Zodiaque que nous lui donnons d'après les Grecs, n'a pas autant de conformité avec les Phénomènes qu'il préſente aux yeux. Auſſi le terme de *Zodiaque* eſt-il aſſez récent, même dans la langue Grecque. Il n'eſt certainement pas des premiers ſiécles de leur Aſtronomie. On ne voit point que les Auteurs

anciens l'ayent employé. Les Grecs, cependant, n'ont pas été jusqu'au temps où ce nom s'est introduit chez eux, sans connoître le mouvement propre du Soleil, & sans avoir un mot dans leur Langue pour désigner le cercle que cet Astre semble parcourir dans le Ciel. Je serois fort porté à croire que dans les premiers temps le *Zodiaque* aura été désigné par le nom & l'emblême d'une ceinture qui environne le Ciel. C'est le terme dont plusieurs Nations, & en particulier les Arabes & la plûpart des peuples de l'Orient, se servent encore pour exprimer ce cercle de la Sphère [a].

Je pense aussi que les Constellations sous lesquelles passent la Lune & le Soleil, n'auront

a Voyez le comment. de M. *Hyde*, sur les tables d'Ulug-Begh. p. 30. = Voyez aussi les notes sur Aulugelle, l. 13. c. 9. p. 669. not. (8). *Edit.* in-8o. de 1666.

point été originairement désignées par les noms de Belier, de Taureau & de Lion, &c. Il est bien plus naturel de croire qu'on aura d'abord appellé ces amas d'Etoiles les *demeures* ou les *maisons* de la Lune & du Soleil. C'est ainsi que plusieurs Nations ont désigné de toute antiquité les signes du Zodiaque. [a].

Mais, dira-t-on, comment a-t-il pû arriver qu'une pratique si simple & si naturelle ait dégénéré dans un usage aussi bisarre que celui que nous suivons? Usage au reste qui remonte à une antiquité très reculée. Voici de quelle maniere je conjecture

[a] Voyez *Hydé*, sur les tables d'Ulug-Begh. p. 30.

Le mot Chinois *ſeû* que nous traduisons par *Constellation* ne répond point dans l'Idiome Chinois à l'idée que présente le mot *Constellation* dans notre langue. Les groupes d'étoiles que les Européens désignent par le mot *Constellation*, sont appellés par les Chinois, *demeure*, *hôtellerie*, dénomination conforme aux idées qu'on a dû se former primitivement des signes du Zodiaque.

que ce changement aura pû arriver.

L'Aſtronomie n'auroit fait aucun progrès, ſi dès les temps les plus reculés on n'avoit pris ſoin de coucher par écrit les différentes obſervations qu'on avoit faites. Il faut donc le préſumer, quoiqu'il ne nous en reſte aujourd'hui aucune preuve directe.* On a vu dans la premiere Partie de cet Ouvrage que les Peuples ont été un temps conſidérable ſans connoître l'écriture Alphabétique [a]. On y a vu auſſi que les Hiéroglyphes avoient été anciennement le moyen le plus généralement pratiqué pour conſerver la mémoire des faits, des ſciences & des découvertes, &c. Nous ne pouvons pas douter qu'on ait fait uſage de cette eſpéce d'écriture pour conſtater les premieres obſervations Aſtronomiques,

[a] Liv. II, Chapitre VI, p. 361 & ſuiv.

Rien de plus commun dans l'Écriture hiéroglyphique que les représentations d'hommes, d'animaux, &c. On sçait que ces représentations n'avoient souvent qu'un rapport très-indirect avec l'objet qu'on vouloit désigner. Ne pourroit-on pas soupçonner que c'est dans ces figures hyéroglyphiques qu'il faudroit chercher l'origine de ces noms bisarres que portent les Constellations chez tous les Peuples.

Il est plus que probable qu'au récit de leurs observations les premiers Astronomes joignoient le dessein des Constellations dont ils parloient. Mais ce dessein vraisemblablement ne ressembloit point à ceux que l'Astronomie moderne employe. Les premiers hommes en auront usé de la même maniere qu'en usent encore aujourd'hui les Chinois. Ces Peuples ont

donné des noms aux Conſtellations, & ces noms ſont relatifs à certaines figures. Ces figures néanmoins ne ſont point deſſinées ſur leurs Planiſphères. Les repréſentations des Aſtériſmes n'y ſont exprimées que par des lignes qui joignent les Etoiles les unes aux autres, ſelon les différentes formes ſous leſquelles les Chinois les ont réduites. Ils écrivent à côté de ces aſſemblages le nom de chaque étoile & de chaque Conſtellation [a]. Cette méthode eſt bien plus

a Voyez *Bianchini*, la Iſtor. univ. p. 283. == Acad. des Inſcript. tom. 18. Mém. p. 271.

J'ai vu un Planiſphère Chinois gravé à Pékin, parfaitement conforme à celui dont parle M. Bianchini. Il eſt aſſez difficile d'y reconnoître les Conſtellations, attendu que la poſition des étoiles eſt fort inexacte, & très-défectueuſe : mais d'ailleurs cette maniere de grouper les Conſtellations eſt infiniment préférable à celle que nous ſuivons aujourd'hui, & que nous tenons des Grecs : par ce moyen on reconnoîtroit beaucoup plus aiſément les Conſtellations.

ſimple que celle dont nous faiſons uſage. Dans nos Planiſphères, les figures par leſquelles nous déſignons les Conſtellations ſont deſſinées, & les étoiles dont chaque Conſtellation eſt compoſée ſont arrangées ſur ces figures. Je crois que dans les premiers temps on en aura uſé d'une maniere toute différente. Les anciens Aſtronomes auront probablement repréſenté les Conſtellations dans le goût que les Chinois les repréſentent, c'eſt-à-dire, ſans aucune figure, joignant ſeulement enſemble par des lignes droites les étoiles qui compoſoient chaque Conſtellation. Je préſume encore que, pour éviter les erreurs & les équivoques, les premiers Obſervateurs écrivoient le nom de chacune des Conſtellations à côté de ſa repréſentation ; mais ce nom, comme je viens de le dire, étoit

écrit en hiéroglyphes. Examinons maintenant l'effet qu'aura pu produire cette pratique, par la suite des siecles.

La premiere maniere d'écrire les observations Astronomiques en dessinant chaque Constellation dont on parloit, sera devenue très-embarrassante quand le nombre s'en sera multiplié à un certain point. On aura donc cherché à abréger le travail. Il est naturel de croire qu'insensiblement on aura supprimé les représentations. On se sera contenté de désigner les Constellations dont on parloit, par le symbole hiéroglyphique de leur nom. Ainsi lorsqu'on aura voulu, par exemple, désigner la Constellation que nous nommons aujourd'hui *le Taureau*, supposé que le Taureau fût autrefois le symbole hiéroglyphique du nom qu'on avoit donné à cet amas d'étoiles, on aura

deſſiné un Taureau, ainſi des autres. De cet uſage, il ſera arrivé qu'inſenſiblement les Conſtellations auront pris le nom des principaux ſymboles qui avoient ſervi originairement à écrire le nom qu'on avoit d'abord donné à ces amas d'étoiles, & qu'à la fin on aura perdu de vue les dénominations primitives.

Voilà, je crois, la ſource dans laquelle il faut chercher l'origine & les cauſes de ces noms biſarres que les Aſtériſmes portent chez toutes les Nations; car quoique dans les premiers temps l'écriture hiéroglyphique ait été le ſeul moyen que les hommes ayent connu pour peindre leurs penſées, il n'eſt cependant pas probable que la maniere d'employer cette écriture ait été uniforme. Chaque Nation avoit ſes ſymboles particuliers. Les dénominations par

cette raison, ont dû varier suivant la différence des symboles. Il a dû en conséquence arriver que les Constellations auront reçu des noms différens, suivant les différens symboles dont chaque Peuple se servoit pour écrire ses idées, & c'est ce qui est prouvé par le peu qui nous reste sur cette matiere. On a déjà vu la différence qu'il y avoit entre les Planisphères Grecs, & ceux des Egyptiens & des Chaldéens. Ces différences sont encore plus marquées entre les noms que les habitants du Mogol & de la Chine donnent aux Constellations [a].

Si nous avions la clef de cette premiere écriture, nous sçaurions pourquoi certaines Constellations ont reçu le nom de certains objets préférablement

a Voyez les Observations Astronom. &c. faites aux Indes & à la Chine, publiées par le P. Souciet, t. I. p. 247. & Acta Erudit. Lipf. anno 1711. p. 387.

à d'autres. Ce qu'on peut conjecturer, c'eſt, comme je l'ai déjà dit, que les repréſentations de ces objets jointes probablement à quelques autres marques, avoient été employées originairement à conſerver les premieres obſervations faites ſur ces Conſtellations.

Il n'eſt pas même abſolument impoſſible de pénétrer les motifs de quelques-uns de ces ſymboles. Nous voyons d'abord que les êtres animés ont été le ſymbole le plus généralement & le plus fréquemment employé.

Quoiqu'on ne puiſſe point décider quelle eſt préciſément l'eſpéce d'animal par lequel Job déſigne la Conſtellation qu'il appelle *Aiſch*, on n'en eſt pas moins aſſuré que ce mot ſignifie un animal & vraiſemblablement un quadrupède [a]. Il eſt égale-

[a] Voyez la troiſiéme Diſſertation ſur les Conſtellations dont il eſt parlé dans Job, p. 67.

ment certain que les Peuples de l'Egypte, de la Chaldée & de la Gréce s'accordoient à désigner les Constellations par des Etres animés. Ce que je vais dire de la pratique des sauvages rendra cette vérité encore plus sensible.

Les Peuples de l'Amérique Septentrionale connoissoient quelques Constellations avant la venue des Européens. Ils les désignoient par des noms d'hommes & d'animaux [a]. Les Nations qui habitent sur les bords de la riviere des Amazones ont fait mention de plusieurs étoiles fixes. Pour les distinguer, ils leur ont donné des noms d'animaux [b].

On peut joindre à toutes ces Nations barbares ou sauvages, les habitants du Groenland. C'est

a Mœurs des Sauvages, t. 2. p. 236 & 238. t. 1. p. 410.

b Mem. de l'Acad. des Scienc. ann. 1745. M. p. 447.

par le nom d'un quadrupède qu'ils désignent la grande Ourse. Ils appellent cette Constellation *Tugta*, qui veut dire la *Renne* [a]. Cherchons maintenant par quelle raison on aura préféré les êtres animés à tout autre objet, pour désigner les Constellations.

Les premiers Astronomes s'étoient apperçu que les étoiles avoient un mouvement journalier très-sensible. Pour exprimer cette marche des étoiles en hiérogliphes, ils auront naturellement choisi le symbole d'un être animé & marchant. En suivant ces premieres ouvertures, nous allons voir que cette explication peut avoir lieu à l'égard de plusieurs Constellations.

Par exemple, on peut rendre raison par ce moyen des motifs qui auront déterminé certains

a Hist. Nat. de l'Islande & du Groenlan. t. 2. p. 223.

Peuples à se servir du symbole de l'*Ourse*, préférablement à celui de tout autre objet, pour désigner les étoiles du Nord. Les anciens Astronomes voyoient les étoiles qui composent la constellation de l'*Ourse* toujours au Nord. L'animal le plus remarquable qu'on rencontre dans ces contrées est l'*Ourse*. Ils se seront servis tout naturellement de l'emblême de cet animal pour désigner ces étoiles. Aussi venons-nous de voir que les Sauvages de l'Amérique Septentrionale, chez lesquels l'écriture hiérogliphique est en usage, appelloient cette Constellation l'*Ourse*. [a].

Il est facile de faire sentir encore pourquoi cette Constellation portoit le même nom chez les Grecs. Ces Peuples, comme on l'a dit ailleurs, avoient reçu de Prométhée leurs premieres

a *Suprà*. p. 98.

connoiſſances Aſtronomiques. Ce Prince, à ce que l'hiſtoire nous apprend, faiſoit ſes obſervations ſur le mont Caucaſe. Les motifs que je viens d'indiquer l'auront ſans doute porté à ſe ſervir de l'emblême de l'*Ourſe* pour déſigner la principale Conſtellation du Nord. Les Grecs qui avoient reçu de Prométhée les premiers éléments de l'Aſtronomie, conſerverent cette ancienne dénomination, & nous l'ont tranſmiſe, mais à leur maniere, c'eſt-à-dire, en y joignant beaucoup de fables relatives à l'hiſtoire de leur pays.

Au moyen de cette explication, on comprend ſans peine pourquoi dans la ſphère Egyptienne & Chaldéenne, on ne trouvoit ni le nom ni la figure de l'Ourſe [a]. Il n'y point d'apparence que dans les premiers

[a] *Ubi ſuprà*, p. 92.

temps les Egyptiens eussent assez de connoissance des pays du Nord, pour être informés que l'Ourse étoit l'animal le plûs commun dans ces contrées. Il n'est donc pas étonnant qu'ils se soient servis de quelques autres symboles pour désigner les Etoiles voisines du Pole (1). On

(1) *Scaliger* in Manil. p. 334. dit d'après Probus, que dans la sphère des Barbares, c'est-à-dire, des Peuples de l'Egypte de la Chaldée, les étoiles du Pole étoient désignées par le symbole d'un *Chariot*.

On peut, je crois, confirmer ce témoignage par celui d'Homère. Nous voyons en effet que ce Poëte nomme cet amas d'étoiles l'*Ourse*; mais il nous apprend en même-temps qu'on nommoit aussi cette Constellation le *Chariot*, Illiad. I. 18. v. 487. Odyss. I. 5. v. 273.

Ne devons-nous pas croire que c'étoient des Egyptiens que les Grecs avoient appris cette dénomination? En effet, de la maniere dont Homère s'exprime, il paroît que ce nom de *Chariot* donné aux Etoiles Polaires, n'étoit pas si ancien que celui de l'Ourse introduit dans la Gréce par Prométhée. Il est certain d'ailleurs par le témoignage de tous les Ecrivains de l'antiquité, que l'Astronomie Grecque étoit un composé d'Astronomie Asiatique & d'Astronom. Egyptienne.

peut appliquer avec autant de raiſon aux Chaldéens, ce que je viens de dire des Egyptiens.

Maintenant il eſt aiſé de concevoir par quels motifs pluſieurs Peuples out déſigné les mêmes Conſtellations par des ſymboles différents. Ces ſignes ont dû varier relativement aux idées que chaque Peuple s'étoit formées des Aſtériſmes. Il paroît cependant que dans l'antiquité on s'eſt aſſez accordé à repréſenter certaines Conſtellations par les mêmes ſymboles. On voit, par exemple, que les Chaldéens, les Arabes, les Perſes, les Grecs, &c. ſe ſont ſervis de l'emblême d'un géant pour déſigner la Conſtellation d'*Orion* [a]. On doit attribuer ſans doute l'uniformité de ce choix à ce que cette Conſtellation occupe un très-

a Chron. Paſchale. p. 36. A. = *Hyde*, Comment. in tabul. Ulug-begh, p. 314 = *Homer*. Odyſſ. l. 11, v. 571.

grand

grand espace de terrein dans le Ciel.

Il est encore assez vraisemblable que la Constellation du Taureau aura pû originairement être désignée par le symbole de cet animal. J'ai déja dit que par la maniere dont sont disposées les étoiles du Taureau céleste, elles représentoient assez bien la forme de la tête d'un quadrupéde [a]. On a vu aussi que les sauvages de l'Amérique Méridionale avoient donné à cet Astérisme le nom de *mâchoire de Bœuf* [b]. Nous pouvons donc croire que pour désigner cet amas d'étoiles, on aura choisi l'animal dont la figure avoit le plus de rapport à la disposition de ces astres dans le firmament.

Il y a bien de l'apparence encore que les Dragons, les Hydres, les Serpens & les fleuves n'ont été imaginés & introduits

a *Suprà* p. 101. & suiv.
b *Suprà*. 101. & suiv.

dans le Ciel, que dans la vue de rassembler sous une seule figure, une suite considérable d'étoiles. On pourroit étendre ce plan d'analogie à plusieurs autres Constellations; mais c'en est assez, & même peut-être trop pour des conjectures.

Il me paroît donc fort probable d'attribuer aux symboles de l'écriture hiéroglyphique l'origine des figures & des noms bisarres employés à désigner les Constellations. Je ne doute point aussi que ces mêmes symboles n'ayent donné lieu à tous les contes ridicules qu'on a débités sur les signes célestes. On perdit insensiblement de vue les motifs des premieres dénominations. Alors les Peuples donnerent carriere à leur imagination. Les Grecs en fournissent une preuve bien convaincante.

Ces Peuples avoient reçu des nations de l'Asie & de l'Egypte

les premiers principes de l'Astronomie. Il est à croire que les Asiatiques & les Egyptiens leur communiquerent en même temps les termes qu'ils avoient consacrés à cette science. Mais, ou les Colonies de l'Asie & de l'Egypte n'expliquerent pas aux Grecs l'origine & les motifs de ces noms, ou, ce qui est plus vraisemblable, les Grecs ne jugerent pas à propos d'en tenir compte. Ces symboles leur présentoient une trop belle occasion d'exercer la fécondité de leur imagination pour ne s'y pas livrer; ils y trouvoient un double avantage. Celui de débiter des fictions merveilleuses, qui ont eû de tous temps un attrait singulier pour ce Peuple; l'autre de satisfaire leur vanité; car la manie des Grecs a toujours été de vouloir passer pour les inventeurs des Arts & des Sciences.

Ils en userent donc à l'égard des noms & des symboles par lesquels les Colonies d'Asie & d'Egypte leur avoient appris à désigner les Constellations, de la même maniere qu'ils en ont usé à l'égard de toutes les anciennes traditions qu'ils avoient puisées chez les Peuples de l'Orient. Ils altérerent les symboles par lesquels ces Peuples avoient désigné les Constellations. Aux noms & aux figures que les Astérismes portoient dans l'Orient, les Grecs substituerent la plûpart de leurs Héros & de leurs fameux Personnages. C'est en cela que consistoit la différence qu'on remarquoit, suivant le témoignage des Anciens, entre la sphère des Grecs & celle des autres Peuples. Car il ne faut pas croire que cette différence regardât l'arrangement & le nombre des Constellations. Le con-

traire nous est prouvé par trop de témoignages pour en pouvoir douter. Les Grecs n'avoient point formé les Constellations. Ils étoient redevables de cette connoissance aux Peuples de l'Orient (1). Mais en conservant la substance des symboles primitifs, ils les avoient altérés par des différences considérables introduites tant dans les noms que dans les figures.

Par exemple, les Egyptiens avoient probablement désigné la constellation de Céphée par un homme, & celle d'Andro-

(1) Entre une infinité de témoignages que je pourrois citer, je ne parlerai que de celui de Séneque. Ce Philosophe dit que de son temps il n'y avoit pas encore 1500 ans que les Grecs avoient donné des noms aux Constellations Nat. Quæst. l. 7. c. 25. p. 887.

Il y avoit déjà long-temps que l'Astronomie fleurissoit dans l'Egypte & dans l'Asie, & qu'il étoit sorti des colonies de ces pays pour passer dans la Grece. Mais l'époque désignée par Séneque, & qui tombe vers l'an 1400 avant J. C, est celle où les Grecs ont déifié la plûpart de leurs Héros.

mède par une femme. Les Grecs jugerent à propos, pour accommoder ces symboles à leurs idées, d'en faire un Roi & une Princesse d'Ethiopie; & de changer par une suite nécessaire l'attitude, l'habillement & le nom que ces figures portoient dans les planisphères Egyptiens. Ainsi des autres. A l'égard des symboles que les Grecs ont peu altérés, l'origine n'en fut pas moins défigurée par les fables qu'ils inventerent pour expliquer les motifs de leur institution. C'est la source de tous ces contes absurdes que les Ecrivains de cette nation ont débités sur l'origine du Zodiaque & des autres Constellations [a]. Plus la matière étoit obscure, & plus elle prêtoit à leur imagination. Il seroit donc inutile de vouloir chercher dans

a Voyez Salmas. de ann. Climact. p. 592. 593. & suiv.

les premiers temps, l'origine des noms & des figures par lesquels nous désignons aujourd'hui les Constellations. Ces symboles ont souffert trop d'altération, en passant par les mains des Grecs, pour que nous puissions être assurés aujourd'hui des véritables motifs qui en avoient déterminé le choix. Il est constant que cette pratique remonte aux premiers siecles de l'Astronomie; mais n'attribuons qu'à la vanité des Grecs, & au goût qu'ils ont eû de tous temps pour les fables, l'incertitude & l'obscurité qui régnent sur l'origine d'un usage adopté & pratiqué par tous les peuples de l'Univers.

Au surplus, les conjectures que je propose sur les changements introduits par les Grecs dans les symboles dont les Astronomes de l'Orient se servoient pour désigner les Constellations, ne sont pas totale-

ment dénuées de fondement. On trouve fréquemment dans les monuments Egyptiens plusieurs figures des signes célestes [a]. On y reconnoît encore les vestiges des usages pratiqués par les premiers Auteurs de l'Astronomie (1).

a Voyez *Bianchini*, la Istor. Univ. p. 111.

(1) Ce que nous avançons seroit même absolument hors de doute, si l'on pouvoit s'en rapporter au P. Kircher. Ce vaste Compilateur a donné la figure d'un Planisphère qu'il prétend être celui des anciens Egyptiens. En le comparant avec celui des Grecs qui est aussi le nôtre, il fait voir qu'il n'y a entre l'un & l'autre que la différence que nous avons marquée. *Œdip. Egyp.* t. 2. p. 2. Class. 7. sect. 7. c. 1. & 2. p. 160. & 206.

Mais ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a reconnu la nécessité de se méfier des systêmes que débite le P. Kircher. Le Planisphère dont nous parlons me paroît fort suspect. J'en voudrois d'autant moins garantir l'antiquité & l'autenticité, qu'on y voit des Constellations représentées par des symboles, que nous sçavons certainement n'avoir pas été en usage dans le Globe céleste des anciens Egyptiens, tels que l'Ourse, le Dragon, la Balance & les Gemeaux. En supposant même l'autenticité du Planisphère en question, il reste-

Les Grecs au reste n'ont pas été les seuls auxquels les dénominations primitives des Astérismes ayent fourni matiere à bien des contes absurdes. On a vû précédemment que les sauvages de l'Amérique Septentrionale connoissoient les Constellations de leur Pole, & qu'ils appelloient la grande Ourse *Okouari*, qui dans leur langue veut dire une *Ourse*. Leur imagination a bien travaillé sur le nom de cette Constellation. Ils disent que les trois étoiles qui composent la queue de la grande Ourse, sont trois chasseurs

roit encore à examiner l'âge de ce monument. Car il n'est pas douteux que depuis le régne des Ptolémées, l'Astronomie Egyptienne a dû se ressentir beaucoup des expressions & des figures de l'Astronomie Grecque. Il n'y auroit donc que la découverte d'un Planisphère Egyptien, construit avant le régne des Ptolémées, qui pût nous instruire avec certitude, des symboles employés par les anciens Egyptiens pour désigner les Constellations.

qui la pourſuivent. La ſeconde de ces étoiles eſt accompagnée d'une autre fort petite qui en eſt aſſez près. Celle-là, diſent-ils, c'eſt la chaudiere du ſecond des chaſſeurs qui porte le bagage & la proviſion [a]. On prétend que les Sauvages de la Gaſpéſie, connoiſſent non-ſeulement la grande Ourſe, mais auſſi la petite. Les contes qu'ils ont forgés ſur cette derniere Conſtellation ne ſont pas moins ridicules [b].

Je crois trouver encore dans cette ſource, c'eſt-à-dire, dans l'écriture hiéroglyphique, l'origine de quelques termes biſarres qui ſe ſont maintenus long-temps dans le langage Aſtronomique.

Nos anciens Aſtronomes appelloient *tête & queue du Dra-*

a Mœurs des Sauvages, t. 2, p. 236 & 238.
b Voyez ibid.

gon, les deux points d'interſection de l'écliptique & de l'orbite de la Lune. Ils nommoient *ventre du Dragon*, l'endroit de ces cercles où ſe trouve la plus grande latitude de cette Planète (1). Y a-t-il rien de plus biſarre que cette dénomination? Quel rapport y a-t-il entre le Dragon, animal chimérique, & les phénomènes céleſtes? Mais en ſe rappellant la maniere dont les anciens peuples écrivoient leurs obſervations Aſtronomiques, on reconnoît dans cette expreſſion un reſte de l'ancienne dénomination, qui doit ſon origine aux hiéroglyphes. Les Egyptiens déſignoient le ſiecle, le temps, par la forme d'un ſerpent, qui en ſe mordant la queue, formoit un cercle[a]. Il paroît même que

(1) C'eſt dans ces ſeuls points d'interſection que ſe font les Eclipſes.

a Hor. Apollo, l. 1 c. 1.

la figure de ce serpent, n'étoit pas celle d'un serpent véritable. Car les Grecs en traduisant le nom que ce Reptile avoit dans la langue Egyptienne, l'ont rendu par celui de Basilic, animal aussi fabuleux que le Dragon[a]. De même, pour représenter le monde, les Egyptiens peignoient un serpent couvert d'écailles de différentes couleurs, roulé sur lui-même. Nous sçavons par l'interprétation qu'Horus-Apollo donne des hiéroglyphes, des Egyptiens, que dans ce style, les écailles du serpent représentoient les étoiles dont le Ciel est semé[b]. On apprend encore par Clément Alexandrin, que les Egyptiens désignoient la marche oblique des Astres par les replis tortueux d'un serpent[c].

a Hor. Apollo. l. 1. c.
b Ibid.
c Strom. l. 5. p. 657.

Les Egyptiens au surplus, n'ont pas été les seuls qui se soient servis de l'emblême d'un serpent, pour désigner le tour que le Soleil fait en parcourant les douze signes du Zodiaque.

Chez les Perses & chez plusieurs autres nations, Mithras étoit le même que le Soleil [a]. Dans tous les monuments qui nous restent de ce Dieu, on apperçoit parmi plusieurs autres emblêmes quelques-uns des signes du Zodiaque, quelques étoiles très-bien marquées, avec les planétes ou du moins leurs symboles. On ne peut pas s'empêcher de regarder ces bas-

M. *Cuper* a prouvé par une infinité de raisons qu'Harpocrate est le Soleil. On voit au bas de plusieurs représentations de ce Dieu, un serpent qui embrasse un cippe, en formant à l'entour plusieurs replis tortueux. Il n'y a point de doute que ce Reptile ne soit employé dans ces représentations pour désigner l'obliquité de l'Ecliptique. *Voyez* l'explication des fables par l'Abbé *Bannier*, t. 2. p. 356.

a. *Baunier.* Ibid. t. 3. p. 156.

reliefs, comme des eſpéces de Planiſphères céleſtes [a]. Tout annonce évidemment qu'on a eu intention de repréſenter les révolutions du Soleil, des Planétes & des Etoiles fixes. Voici comme en parloit Celſe, au rapport d'Origène. » On voit, » dit-il, dans la doctrine des » Perſes, & dans les Myſtères » de leur Mithras, le ſymbole » de deux Périodes céleſtes, » de celle des Etoiles fixes, de » celle des Planétes & du paſſa» ge que fait l'ame par celles» ci [b]. Nous devons donc regarder toutes ces repréſentations comme des reſtes de l'ancienne écriture hyéroglyphique.

Entre pluſieurs de ces repréſentations de Mithras, il y en a une ſur-tout qui eſt fort compoſée.

a *Bannier*, Explicat. des Fables, t. 3. p. 56.

b Origen. *contra* Celſum. l. 6. p. 290.

Je n'entreprendrai point d'en donner la deſcription. Je ne parlerai que du couronnement de ce bas-relief. Il eſt des plus ſinguliers. C'eſt une ſuite de figures ſur la même ligne dont la premiere eſt un ſoleil rayonnant avec des aîles, & monté ſur un char tiré par quatre chevaux qui paroiſſent fort agités, & regardent les quatre parties du monde. Près du char eſt un homme nud, qu'un ſerpent entortille de quatre plis, depuis les pieds juſqu'à la tête. On voit après trois autels flamboyants ; & entre ces autels, trois grandes phioles quarrées, puis un autre homme nud entortillé comme le premier, d'un ſerpent. On trouve enſuite quatre autels avec autant de phioles. La Lune ſur ſon char, traînée par deux chevaux qui paroiſſent extrêmement fatigués, termine ces figures. La ſeule inſpection

de ce monument annonce qu'on a voulu y décrire le cours des Aſtres. On voit que les ſpirales qui réſultent de la combinaiſon du mouvement diurne du Soleil, avec ſon mouvement de déclinaiſon, ſont déſignées ſous l'emblême de ces deux figures entortillées de ſerpents [a].

L'emploi que pluſieurs autres Nations ont fait de ce ſymbole eſt atteſté par quantité de monuments, d'une maniere ſi poſitive, qu'il ne peut reſter ſur ce ſujet aucun doute [b]. Entre un grand nombre dont on pourroit faire uſage, il n'y en a point de plus frappant, qu'un tronçon de ſtatue trouvé à Arles en l'année 1698. Le corps de cette figure eſt entortillé d'un ſerpent qui fait quatre tours, quoiqu'il n'en paroiſſe que trois ſur

a. *Bannier*, explicat. des Fables, t. 3. p. 171. 180. 183.

b. Ibid. t. 5. p. 493, &c.

le devant. Les espaces formés par les contours du serpent sont occupés par les signes du Zodiaque (1). Il n'est pas douteux qu'on a voulu représenter par cet emblême le passage du Soleil par les douze signes, & son mouvement diurne d'un tropique à l'autre, qui se fait en apparence par des lignes spirales.

On retrouve jusques chez les Nations de l'Amérique, le symbole du serpent, pour désigner la révolution des Astres. Les Mexicains, comme on l'a vu [a], exprimoient leurs pensées par des hiéroglyphes. C'est de cette maniere que leur siecle & leur année étoient représentés. Une roue peinte de plusieurs couleurs contenoit l'espace d'un siecle distingué par années. Leur

(1) On peut voir cette figure, & l'explication qu'en donne le P. Montfaucon, Antiquité expliquée, t. 1. 2e Part. p. 370. Planche 215. fig. 3.

a T. 1. Premiere Part. Liv. II. Chap. VI. p. 366, 371 & sui.

ſiecle étoit de cinquante-deux années ſolaires. Quatre indictions, de 13 ans chacune, formoient la diviſion de la roue, & répondoient aux quatre points de l'horiſon. Un ſerpent environnoit cette roue, & en marquoit par ſes nœuds les quatre diviſions [a].

Il eſt donc certain qu'on s'eſt ſervi d'hiéroglyphes pour conſerver les premieres obſervations Aſtronomiques. On a vu dans la premiere Partie de cet Ouvrage que tous ces myſtères qu'on a prétendu trouver dans les hiéroglyphes, ne ſont que des chimères. Ces ſymboles employés par toutes les Nations n'étoient qu'une eſpece d'écriture très-informe & très-défectueuſe. Rien ne répugne à croire que ce ſont ces mêmes

a Gémelli a donné cette figure du ſiecle des Mexicains avec ſon explication, *Giro del Mondo*, t. 6. c. 5.

symboles, qui par la suite ont donné naissance à quantité d'expressions singulieres, usitées en Astronomie.

Qui peut encore avoir donné lieu à cette persuasion intime, dans laquelle ont été tous les anciens Peuples, & qui subsiste encore aujourd'hui chez presque toutes les Nations de l'Orient, même chez les Sauvages de l'Amérique, que les éclipses de Lune sont occasionnées par un Dragon, qui veut dévorer cet Astre ? La frayeur qu'ils en ont les porte à faire le plus de bruit qu'ils peuvent pour épouvanter le monstre & lui faire quitter prise. Ne devons-nous pas mettre cette opinion ridicule au nombre de ces expressions Philosophiques, qui mal interprétées par le Peuple, ont donné naissance à quantité de fables absurdes ? Ne viendroit-elle point de ce qu'origi-

nairement, pour désigner le cercle périodique de la Lune, on se seroit servi de l'emblême d'un Dragon, dont la tête étoit placée au point où ce cercle coupe l'Enclyptique, parce que c'est toujours à ce nœud, ou à son opposé que se forment les Eclipses de Soleil ? Ce qu'on vient de voir sur le Serpent employé par les Egyptiens & les autres Peuples, dans leurs hiéroglyphes Astronomiques, m'engage à proposer cette conjecture. Quand l'écriture Alphabétique s'est introduite chez les Nations policées, l'ancienne maniere d'écrire s'est abolie; mais les dénominations qu'elle avoit occasionnées ont toujours subsisté, particulierement à l'égard de plusieurs objets des Sciences.

Une derniere réflexion enfin qui nous prouve combien nous sommes peu en état de juger

aujourd'hui des pratiques originaires, c'eſt qu'il n'eſt nullement certain que les noms & les figures en uſage dans notre Aſtronomie ſoient même des premiers ſiecles de la Grece. Tout nous prouve au contraire que les noms & les figures des Conſtellations ont varié chez ces Peuples. J'en ai rendu compte dans les volumes précédents.

Il ne me reſte plus qu'un mot à dire ſur l'origine des caractères Aſtronomiques par leſquels nous déſignons à préſent les ſignes du Zodiaque. Quelques Auteurs veulent que les Egyptiens en ſoient les inventeurs. Un Critique moderne prétend qu'on y découvre encore aujourd'hui des traces d'origine Egyptienne. Ce ſont, ſuivant cet Auteur, des veſtiges d'hiéroglyphes Curiologiques, réduits à un caractère d'écriture courante, ſemblable à celle des

Chinois. Cela se distingue plus particulierement, dit-il, dans les marques Astronomiques du Bélier, du Taureau, des Gemeaux, de la Balance & du Verseau [a].

Je ne regarde point cette observation comme une preuve convaincante qu'on doive rapporter à l'Egypte, l'institution des caractères Astronomiques du Zodiaque. Premierement, il y a des Auteurs qui attribuent cette invention également aux Chaldéens & aux Egyptiens [b]. En second lieu les symboles Astronomiques, par lesquels nous désignons aujourd'hui les Gemeaux & la Balance, ne viennent sûrement pas de ces derniers. On a vu que ces Peuples ne connoissoient point Castor &

a Essai sur les Hiéroglyphes des Egyptiens, p. 285.

b Hygin. *apud* Kircher, Œdip. Ægypt. t. 2. Class. 7. c. 6. p. 196.

Pollux, que les Grecs ont mis pour le troisieme signe de leur Zodiaque. La même réflexion a lieu par rapport au caractère Astronomique de la Balance. Les anciens Astronômes d'Egypte ne pouvoient pas en être les Auteurs. Dans l'ancienne sphère, les signes de la Vierge & du Scorpion se suivoient immédiatement. Le Scorpion occupoit à lui seul l'étendue des deux signes. Ses serres ou pinces faisoient le signe, qui dans la suite a été désigné par la Balance, & cet Astérisme n'a été introduit dans le Ciel que sous le regne d'Auguste [a].

On peut croire, il est vrai, que l'Astronomie ayant pris naissance dans l'Orient, c'est aussi de ces Peuples que nous est venue la maniere de désigner par des caractères symboliques

a Voyez *Servius*, ad Georg. l. 1. v. 33.

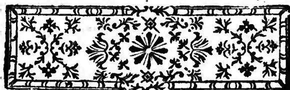
les Constellations du Zodiaque. Ces caractères doivent donc être regardés comme des restes de l'ancienne écriture hiéroglyphique ; mais c'est précisément par cette raison que l'origine en peut être attribuée également aux Chaldéens & aux Egyptiens.

Ces marques au surplus ont souffert beaucoup d'altération. On reconnoît des différences considérables entre les figures, dont nous nous servons aujourd'hui, & celles dont se servoient les anciens Astronomes. (1).

(1) On peut voir la figure de ces anciens caractères Astronomiques dans Saumaise, *Plin. Exercit.* p. 1035, & suiv. M. *Huet* les a aussi fait graver dans ses remarques sur Manilius, l. 5. p. 80.



CINQUIEME



V. DISSERTATION.

Sur les noms des Planètes.

ON DOIT croire que les hommes auſſi - tôt qu'ils ont eû connnoiſſance des Planétes, ont ſongé à les diſtinguer chacune par un nom propre. Il y a eû beaucoup de variation ſur ce ſujet parmi les anciens Peuples. Il ne ſeroit pas aiſé de rendre raiſon de tous les différents noms qu'on a impoſés aux Planétes dans l'antiquité. Ceux par leſquels nous les déſignons aujourd'hui nous viennent des Latins. Ces Peuples ne ſont cependant pas les auteurs de ces dénominations. Ils les avoient empruntées des Grecs, & avoient appliqué aux Planétes

les noms, qui dans leur langue répondoient à ceux dont les Grecs se servoient pour désigner ces Astres. C'étoient ceux de leurs principales Divinités.

Mais ces noms ne sont pas de la premiere antiquité. Ils n'ont pû avoir lieu qu'après le temps, où les Peuples ayant déféré à leurs Héros les honneurs divins, imaginerent de les placer dans le Ciel. Ce fut alors qu'ils donnerent aux Planétes les noms des principales Divinités qu'ils adoroient, & qu'ils les identifierent avec les objets de leur culte. Cet usage, au reste, n'a pû s'introduire que quelque temps après la naissance de ces nouvelles Divinités. Leur apothéose, il est vrai, a suivi de près l'instant de leur mort [a]; mais encore a-t-il fallu que ces nouveaux cultes fussent

[a] Essai sur les Hiéroglyphes des Egyptiens, t. 1. p. 312 & suiv.

établis & reconnus, pour qu'on ait changé les noms primitifs des Planétes. On ne peut cependant pas ſuppoſer que les Peuples ſoient demeurés juſqu'aux temps de ces apothéoſes ſans donner des noms aux Aſtres qu'ils avoient obſervés. Le contraire d'ailleurs eſt prouvé par l'Hiſtoire. Quoique dans la ſuite des temps, on ait ſouvent confondu le Soleil avec Apollon, & la Lune avec Diane, il eſt certain que dans l'ancienne Mythologie, ces objets étoient très-bien diſtingués [a]. Il eſt donc prouvé qu'on avoit donné originairement aux Planétes d'autres noms que ceux des Divinités par leſquels on les a déſignées dans la ſuite. Ce ſont ces premieres dénominations qu'il eſt à propos de rechercher.

a Voyez *le Clerc*, not. in Heſiod. Theog. p. 68 & 128 = *Bannier*, Explicat. des Fables, t. 4. p. 140, 162, 164, 208 & ſuiv.

Tout nous porte à croire que les premiers Obſervateurs déſignerent les Planètes par des noms qui avoient un rapport immédiat avec les qualités les plus ſenſibles de ces aſtres. A cet égard, ils n'avoient fait que ſuivre l'uſage de ces anciens temps. On n'ignore pas que dans les premiers ſiecles, chaque nom exprimoit la nature & les propriétés qu'on attribuoit à l'objet dénommé. Les noms par leſquels le Soleil & la Lune ſont déſignés dans les Livres Saints, expriment les qualités connues de ces Planétes. Le Soleil y eſt appellé *Schemès & Kammah* [a]. Ces deux noms ont un rapport immédiat avec les qualités les plus ſenſibles de cet aſtre. L'un, *Schemès*, déſigne ſa clarté & ſa ſplendeur ; l'autre,

a שמש & חמה *Geneſ.* c. 37. ℣. 9. = *Job.* c. 30. ℣. 28. = *Cantic.* Cant. c. 6. ℣. 10. = *Iſaï.* c. 24. ℣. 23. c. 30. ℣. 26.

exprime ſa chaleur & ſon activité (1). La Lune eſt nommée *Labanah*, dénomination qui lui a été donnée à cauſe de ſa couleur [a].

Les Aſſyriens & les Babyloniens nommerent originairement le Soleil *Adad*, c'eſt-à-dire, l'*Unique* [b]; dénomination fondée ſur ce qu'aucun des aſtres ne lui eſt comparable en éclat & en utilité. Les Phrygiens,

(1) שמש *Schemès*, vient probablement de la racine Arabe *Schamash* qui ſignifie *ſplenduit*, *claruit*, *micuit*, luire, briller. On peut dire encore que ce mot שמש *Schemès* tire ſon étymologie des deux mots Hébreux אש שם *Scham*, *eſch*, qui ſignifient *là eſt le feu* ou *la chaleur*, *la lumiere*. Alors ce nom auroit été donné au Soleil à cauſe de ſa chaleur, & de ce qu'il eſt regardé comme le foyer de notre monde. Le Soleil eſt auſſi appellé חמה, *Kamah*, de la racine חמם Khamam, qui ſignifie avoir *de la chaleur*, *etre chaud*; *Khamah*, ſignifie auſſi *chaleur*.

a *Iſaie*. c. 24. ℣. 23.

Ce mot לבנה *Labanah*, vient de la racine לבן *Laban*, qui ſignifie *blancheur*.

b *Macrob. Saturn.* l. 1. c. 23. p. 312. = *Voſſ.* de Idol. l. 2. c. 6. p. 125. col. B.

peuple très-ancien, l'adoroient aussi sous le même nom [a]. C'est encore par cette raison que les Phéniciens appellerent dans les commencements le Soleil *Beelsamen*, nom qui dans leur langue signifioit *Seigneur du Ciel* [b].

Les Phéniciens & les Syriens donnerent à la Lune le nom d'*Astarté*, Reine des Cieux [c], sans doute, parce que cette Planéte surpasse en grandeur & en éclat tous les autres astres dont le Ciel brille pendant la nuit. Les Assyriens & les Babyloniens appellerent aussi la Lune *Ada*, l'*Unique* [d], par la même raison qu'ils avoient nommé le Soleil *Adad*.

On remarque la même conformité dans les noms primitifs par lesquels les Egyptiens dési-

a *Hesychius*; *in voce* Ἀδαδ.

b *Sanchoniaton* apud Euseb. p. 34. C.

c *Voss.* de Idol. p. 151. col. B.

d *Voss.* ibid. p. 125. col. B.

gnerent les Planétes. J'ai dit ailleurs, que celles dont l'éclat est le plus frappant ont été les premieres qu'on aura reconnues. Cette qualité ſuggéra ſans doute aux hommes les noms qu'ils donnerent originairement aux aſtres. On avoit donné en Egypte à Vénus un nom que les Grecs ont rendu dans leur langue par celui de *Calliſtê*, *très-belle*, ou pour mieux dire *la plus belle* a. En effet, il n'y a point de Planéte qui égale Vénus en éclat & en beauté (1). A l'égard de Mars, les Egyptiens le déſignoient par un mot qui dans leur langue ſignifioit *embraſé*, dénomination qui répond très-bien à la couleur de cette Planéte. Mercure

a *Maneto* in Chron. Paſchale, p. 46 & 47 = *Jul Firmic.* l. 2. c. 2.

(1) C'eſt par cette raiſon que dans pluſieurs Provinces on n'appelle pas Venus autrement que la *Belle Etoile*. Voyez *le Clerc.* not. in Heſiod. p. 41.

avoit reçu chez eux le nom d'*Etincelant*, dénomination qui convient parfaitement bien à cet astre. A l'égard de Jupiter, ils l'avoient appellé d'un mot qui veut dire *Eclatant*[a].

Il n'est pas aussi facile de rendre raison du premier nom de Saturne. Les Grecs avoient traduit le nom que cette Planéte avoit reçu originairement des Egyptiens, par celui de *Phainon*, qui dans leur langue signifie *lumineux*; *apparent*[b]. Il faut avouer que cette qualification ne paroît gueres convenir à cet astre qui a peu d'éclat : A moins qu'on ne veuille dire que ce mot pouvoit être susceptible de quelque autre interprétation

a *Jul. Firmic.* l. 2. c. 2. = *Maneton*, *loco cit.*

Les Grecs avoient rendu dans leur langue par ceux de Πυρόεις, ou Πυρώδης Στίλβων & Φαίτων. J'en ai donné la traduction dans le texte.

b *Jul. Firmic.* locis cit. = *Achill. Tat. Isag.* c. 17. init.

ſur laquelle nous ne pouvons cependant rien décider ([1])

Les Grecs en uſerent de la même maniere que les autres peuples, à l'égard des noms qu'ils donnerent aux Planétes dans les premiers temps. Pour déſigner le Soleil, ils emprunterent de la langue Phénicienne le mot *Hélojo* ([2]), qui ſignifie *haut*, d'où ils firent en le ramenant à l'analogie de leur langue, *Hélios* ([3]). Cette propriété d'être extrêmement élevés au-deſ-

(1) Riccioli Almageſt. l. 17. c. 1. croit que Saturne avoit été appellé Φαίνων, c'eſt-à-dire, proprement *celui qui ſe montre*, parce que de toutes les Planétes, c'eſt celle dont les conjonctions avec le ſoleil durent le moins. Saturne ſe trouve dégagé promptement des rayons de cet aſtre à cauſe de la lenteur de ſon mouvement propre. Au lieu que Mars, par exemple, dont le mouvement approche beaucoup plus de celui du Soleil, ſuit cet aſtre pendant un temps aſſez conſidérable, immédiatement après leur conjonction; c'eſt par cette raiſon que Mars ne ſort pas ſi-tôt des rayons du Soleil.

(2) עליא

(3) Ἥλιος.

sus de la terre est commune à tous les astres ; mais comme de tous les corps célestes, le Soleil est le plus frappant, il n'est pas surprenant qu'on la lui ait appliquée préférablement à tous les autres [a].

Les Grecs donnerent pareillement à la Lune le nom de *Séléné*, nom qui vient d'un autre mot Phénicien, lequel signifie *passer la nuit* (1). Ce nom s'applique si naturellement à la Lune, qu'il seroit ridicule de vouloir éclaircir les motifs d'un choix dont les raisons sont si faciles à découvrir.

A l'égard des autres Planétes, on voit par les Auteurs les plus anciens, qu'elles portoient originairement chez ces Peuples, les mêmes dénominations que chez les Egyptiens [b]. C'est

a Le Clerc, not. in Hesiod. p. 68.

(1) שלנה, *Schelanah* : le Clerc loco cit.

b Homère désigne

une preuve que les Grecs les avoient reçues de l'Egypte, ainsi que les premiers éléments de l'Astronomie. Ils firent seulement quelques changements à ces noms, pour les accommoder au génie de leur langue (1).

Venus par l'épithête de Κάλλιστος. *Iliad.* l. 22. v. 318. = Voyez aussi *Plat.* in Epinomi, p. 1012. = *Arist.* de Mundo, t. 2. p. 602.

Il est vrai qu'on doute que ces deux Traités soient de Platon & d'Aristote ; mais quels qu'en puissent être les Auteurs, ils sont certainement très-anciens.

Eratostène c. 43. se sert du même terme. Le texte de cet Auteur, tel que nous l'avons dans les imprimés, est très-corrompu en cet endroit.

(1) L'Auteur de l'Epinomis l'insinue assez clairement, p. 1012.

Ce que Platon dit in Cratyll. p. 281. sur l'étymologie du mot πῦρ, qui en Grec signifie *le feu*, en est encore une preuve. Platon convient que les Grecs avoient emprunté ce mot des barbares. Il est clair que πυρόεις, nom primitif de la Planéte de Mars, vient de πῦρ. Saumaise prétend que ce mot est purement Egyptien. *de ann. Climact.* p. 596.

Il paroît encore que φαινων est un mot Oriental qui vient de l'Hébreu פנה, *Phanah*, *apparere*, *lucere*. Ce n'est

Les Chinois paroissent avoir été les seuls d'entre les nations policées qui ayent donné aux Planétes des noms dont il seroit difficile de pénétrer les motifs. Ils comptent cinq éléments, la *Terre*, le *Feu*, l'*Eau*, le *Bois*, & les *Métaux*. Les Chinois se sont servis de ces noms pour désigner les cinq Planétes, autres que le Soleil & la Lune. Ils ont appliqué la terre à Saturne, le bois à Jupiter, le feu à Mars, le métal à Vénus, & l'eau à Mercure [a].

Mais remarquons en même

pas même une simple conjecture. Nous venons de voir que c'étoit le nom primitif de Saturne chez les Egyptiens. Valens dit aussi que les Babyloniens nommoient la Planéte de Saturne, *Phainon*. Salmas. *loco suprà cit.*

Sur le surplus de ces étymologies, on peut consulter Vossius, de Idol. l. 2. c. 22 & 31.; &c. & les réflexions critiques sur l'Histoire des anciens Peuples par M. Fourmont, t. 1. l. 2. c. 7. & suiv.

a *Martini*, Hist. de la Chine, l. 1. p. 22 & 23. = *Hyde*, Hist. Relig. Veter. Persar. p. 221.

temps que Vénus porte encore chez les Chinois un autre nom que celui que je viens d'indiquer. Ils l'appellent aussi *Tai-pe*, qui veut dire la *bien blanche* [a]. Cette dénomination nous prouve deux choses. La premiere, que les Chinois, comme toutes les autre nations, ont désigné cette Planéte par un nom analogue à sa qualité la plus apparente. La seconde, que cette dénomination, est sans contredit, la dénomination primitive que Vénus aura reçue chez ces peuples. Suivant toutes les apparences, cette Planéte est la premiere qui aura fixé leur attention. En conséquence, ils lui auront donné un nom simple ; & tiré de la qualité qui les avoit le plus frappés. Ce n'aura été que par la suite, & quand les Chinois auront découvert les quatre autre Planétes, qu'ils

a *Hyde*, loco cit.

auront cherché une dénomination qui pût être commune à ces cinq astres. C'est alors probablement que ces peuples auront changé l'ancien nom qu'ils avoient donné à Vénus (1).

La pratique des Nations sauvages & barbares achevera de confirmer ce que je viens de dire sur l'origine des noms primitifs donnés aux Planétes.

Les Peuples sauvages de l'Amérique, comme on l'a déja vu ailleurs, ne connoissent qu'un très-petit nombre d'étoiles. Ils ont imaginé cependant de leur donner des noms. Ces dénominations, par rapport aux Planétes, ont une conformité

(1) C'est à M. de Guignes, de l'Academie Royale des Inscriptions, Professeur Royal & Interpréte du Roi pour le Chinois, que je suis redevable de tout ce que j'ai dit dans la Dissertation précédente & dans celle-ci, sur les dénominations Chinoises des Constellations & des Planétes.

parfaite avec celles que ces astres avoient reçues dans les premiers temps chez les Peuples de notre continent. Les noms que les sauvages de l'Amérique septentrionale donnent au Soleil & à la Lune sont relatifs aux qualités extérieures & sensibles de ces astres. Ils nomment le Soleil *Ouentekka: il porte le jour*[a]. Ils appellent la Lune *Asontekka: elle porte la nuit*[b]. Vénus n'a pas échappé à leurs regards. Le nom qu'ils donnent à cette Planéte la caractérise parfaitement. Ils la nomment *te Ouentanhaonitha: elle annonce le jour*[c].

a Mœurs des Sauvages, t. 1. p. 135. J'ai traduit *Ountekka: il porte le jour* pour m'accommoder au génie de notre langue; car à la lettre il faudroit dire: *elle porte le jour*, le Soleil étant du genre féminin chez ces peuples.

b Ibid.

c Mœurs des Sauvages, t. 1. p. 135. Ce Mota la même signification que Ἑωσφόρος chez les Grecs, & *Lucifer*, chez les Latins.

Il ne paroît pas que les Péruviens, quoiqu'aſſez inſtruits en Aſtronomie, euſſent fait une grande attention aux Planétes. J'en juge ainſi ſur ce qu'ils ne les diſtinguoient point par des noms particuliers. Néanmoins l'éclat de Vénus les avoit frappés. Les Péruviens avoient cherché un mot propre à déſigner cette Planéte. Le nom qu'ils lui avoient donné étoit, comme ceux de tous les anciens Peuples, pris de ſa qualité principale. Ils l'appelloient *Thaſca, chevelue* [a], ſans doute à cauſe des rayons dont elle paroît toujours environnée.

Mais, comme je l'ai déja dit, les nations de l'Orient & de l'Europe, ne s'en ſont pas tenues conſtamment aux dénominations primitives. Les peuples pleins de reconnoiſſance pour les grands hommes qui les

a Hiſt. des Incas, t. 2. p. 36.

avoient comblés de bienfaits; leur déféreront les honneurs Divins. On songea alors à les placer dans le Ciel. On ne trouva point de séjour plus convenable pour ces nouveaux hôtes, que les Planétes. De-là ces noms de certains Dieux, tels qu'Osiris, Mercure, Saturne, Jupiter, Thuras, Vénus, &c. qu'on a donnés aux Planétes chez plusieurs nations. Mais nous voyons en même temps que ces nouveaux noms n'avoient pas aboli la mémoire des dénominations primitives. Ces premiers vestiges de l'antiquité ont subsisté chez les Egyptiens & chez les Grecs, long-temps après les siécles où ces peuples s'étant avisés de placer dans le Ciel les ames de leurs Héros, avoient en conséquence donné leurs noms aux Planétes[a].

a *Plut.* de Placit. Philosoph. l. 2. c. 15. p. 889. = *Achil. Tat. Isag.* c. 17. = *Gemin.*

Quant aux caractères par lesquels les Astronomes désignent aujourd'hui les Planètes, plusieurs Auteurs pensent qu'ils sont fort anciens. Ils s'imaginent même y reconnoître des traces des usages pratiqués dans les siécles les plus reculés (1).

Je crois qu'on peut rappor-

c. 1. apud Petav. Uranol. p. 4. = *Hygin.* Astronom. l. 4. c. 15. & suiv. = *Cleomedes Meteor.* l. 1. p. 16. = *Censorin.* de Die Nat. c. 13.

(1) Scaliger dans ses notes sur Manilius, dit que la preuve que les caractères astronomiques dont nous nous servons pour les Planétes sont d'une très-grande antiquité, c'est qu'on trouve ces mêmes caractères gravés sur plusieurs pierres & bagues très-anciennes. Il croit que le caractère astronomique ♄ de Saturne, désigne la faulx du *Tems* qui moissonne toutes choses.

Celui de Jupiter ♃ la premiere lettre du nom de ce Dieu, en Grec avec une interfection.

Celui de Mars ♂ une fleche avec un bouclier.

Celui de Vénus ♀ un miroir avec son manche.

Celui de Mercure ☿ le caducée.

C'est aussi l'opinion de Riccioli, Almagest. l. 7. c. 1.

Ce raisonnement prouveroit tout au plus que ces caractè-

ter l'invention de ces caractères aux peuples de l'Orient, & que ce ſont des reſtes de la premiere maniere d'écrire en hyéroglyphes. Les Grecs de qui nous tenons cette pratique abrégée de déſigner les aſtres, l'avoient vraiſemblablement reçue des nations Orientales ; mais il y a tout lieu de croire que la forme particuliere de chaque caractère eſſuya de grands changements, relativement aux temps & aux lieux où l'on en fit uſage. Il eſt certain qu'on n'avoit pas donné originairement aux Planétes, les noms des Dieux par leſquels on les a enſuite déſignées. Il eſt également prouvé que les anciens Peuples ne ſe ſont point accordés ſur le nom des Divinités qu'ils ont attribué

res nous viennent des Grecs ; mais ils ne ſont certainement pas de la premiere antiquité. Ils n'ont pû avoir lieu que depuis le temps où on a attribué les noms des Divinités aux Planétes.

à ces astres[a]. Les caractères astronomiques ont dû par conséquent varier suivant les différentes dénominations. Les attributs des uns ne pouvant pas convenir à ceux des autres.

Il faut encore convenir que les caractères dont nous nous servons à présent sont assez différents de ceux qu'on trouve dans les écrits des Anciens. Il suffit d'en faire la comparaison pour s'en convaincre (1). Je se-

a Voyez *Achil. Tat. Isag.* c. 17. = *Macrob. Saturn.* l. 1. c. 21. p. 303. l. 3. c. 12. p. 412. = *Herod.* l. 2. n. 144. = *Diod.* l. 2. p. 143. = *Arist* de Mundo. c. 2. p. 602. = *Plut.* de Iside & Osiride. = *Scholiast.* Apollon. ad l. 3. v. 1376. = *Plin.* l. 2. c. 8. p. 75 & 76. *Apuleius* de Mundo. p. 169. = *Hygin.* Astron. l. 2. c. 42. p. 416. = *Chron. Paschale*, p. 37. D. = *Tim. Locrus* de Animâ Mundi apud Plat. p. 1091. = *Augustin.* de civit. Dei. l. 7. c. 15. = *Voss.* de Idol. l. 1. c. 16. l. 2. c. 27, 31, 32 & 33. = *Plin.* Exercit. p. 1235 & 1236.

En comparant les différents passages de ces Auteurs, on verra combien les anciens Peuples ont varié sur les noms des Divinités qu'ils attribuoient aux Planétes.

(1) Voyez les figures des anciens ca-

rois donc aſſez porté à regarder les Arabes comme les auteurs de ces changements, & à croire que nous avons reçu de ces Peuples la forme des caractères aſtronomiques, dont nous faiſons préſentement uſage. Cette conjecture eſt fondée ſur ce que nous déſignons les Planétes en Aſtronomie, & les métaux en Chymie par les mêmes caractères. Or, tout le monde convient que la Chymie nous eſt venue des Arabes. Il y a tout lieu de croire que leur ayant auſſi obligation du renouvellement de l'Aſtronomie, nous avons reçu de ces Peuples les ſignes dont ils ſe ſervoient pour l'une & pour l'autre ſcience.

L'uſage de faire répondre chaque jour de la ſemaine à une Planéte eſt très - ancien. Héro-

ractères rapportés par Saumaiſe, Plin. Exercit. p. 1235 & ſuiv. & dans les remarques de M. Huet ſur Manilius, l. 5. p. 80.

dote & d'autres Ecrivains attribuent aux Egyptiens l'origine de cette coutume [a]. Il y en a cependant qui la rapportent aux Chaldéens, à Zoroaſtre & à Hyſtape [b]. Quoiqu'il en ſoit, il eſt très-probable que cet uſage aura pris naiſſance en Orient. On ſçait que de temps immémorial les Nations Orientales ſe ſont ſervi de ſemaines compoſées de ſept jours [c]. Sans doute que chaque jour de la ſemaine avoit reçu le nom de la Planéte, ſous la dénomination de laquelle les anciens étoient perſuadés qu'il étoit. Il eſt vrai qu'il n'y a nul rapport entre l'ordre que les Planétes ſuivent dans la ſemaine, & leur arrangement dans le Ciel. Plutarque rendoit raiſon de ce déplace-

a *Herod.* l. 2. n. 82. = *Dion. Caſſius*, Rom. Hiſt. l. 37. p. 42. edit. 1592.

b *Salmaſ.* de An. Climact. p. 595 & 596.

c Voyez Tom. II. premiere Part. p. 87 & 88.

ment. Son ouvrage est perdu. Il n'en reste que le titre. Je ne m'arrêterai point à expliquer les motifs qu'en alléguent les Astrologues, motifs fondés sur le pouvoir qu'ils attribuent à chaque Planéte sur chaque heure du jour ; en commençant à celle de midi. Il suffit d'annoncer de pareilles explications pour en faire sentir tout le ridicule.





VI. DISSERTATION.

Sur l'évaluation des Monnoies & des Mesures Grecques.

J'AI EU souvent occasion, dans le cours de l'ouvrage que je présente au Public, de parler des Monnoies & des Mesures antiques. Comme c'est aux Grecs que nous sommes redevables de la plûpart des connoissances qui nous restent sur l'antiquité profane, c'est presque toujours aussi aux Monnoies & aux Mesures grecques qu'il faut rapporter celles des anciens peuples. J'ai donc cru devoir donner une évaluation de ces Monnoies & de ces Mesures, qui justifiât la proportion que

que j'ai établie entre elles & les nôtres. D'ailleurs, en consultant cette eſpéce de table, on ſera en état de faire ſoi-même aiſément les réductions que je pourrois avoir omiſes.

Il n'eſt peut-être point de matiere qui ait autant exercé les critiques que la dénomination des Monnoies & des Meſures anciennes. Il n'en eſt peut-être point cependant, qui ſoit enveloppée d'auſſi épaiſſes ténebres. Je ſuis bien éloigné de me flatter d'y répandre quelques lumieres. Je me propoſe ſeulement de dire ce qui m'a paru de plus vraiſemblable ſur un objet ſi incertain, ſans prétendre, en aucune maniere, donner une excluſion abſolue aux évaluations qui ont déjà été imaginées, & auxquelles je n'ai point cru devoir m'arrêter.



CHAPITRE PREMIER.

Des Monnoies Grecques.

LA VALEUR des Monnoies dépend, comme on le ſçait, de leur titre & de leur poids. Il ſe trouve encore aujourd'hui dans les cabinets des Antiquaires beaucoup de Monnoies grecques en général, & en particulier des Monnoies attiques. Ces dernieres ſont celles dont il eſt fait mention le plus fréquemment dans les anciens Auteurs, & auxquelles, pour l'ordinaire, ils ont rapporté toutes les autres. Nous ſuivrons leur exemple, & nous prendrons pour pieces de comparaiſon les Monnoies attiques. On en a mis pluſieurs à l'eſſai, & on s'eſt aſſuré, par diverſes expériences réitérées*, que l'or & l'argent employés par les

Monétaires d'Athènes étoient, à une très-légere différence près, au même titre que l'or & l'argent de nos Monnoies. Ce fait est donc bien constant, & l'on a sur cet article tous les éclaircissements que l'on peut désirer.

Mais il s'en faut de beaucoup qu'il soit aussi facile de déterminer quel étoit le poids fixe & précis de ces Monnoies. Presque toutes celles qui nous restent aujourd'hui ont été plus ou moins altérées par l'usage que depuis tant de siecles on en a fait, ou par le laps de temps. Il est en quelque sorte moralement impossible de trouver deux drachmes attiques, par exemple, qui pesent précisément l'une autant que l'autre. Il a donc fallu avoir recours à quelque autre expédient pour s'assurer du poids des Monnoies antiques. De tous ceux que l'on

a imaginés, le plus philosophique sans contredit est celui dont Gassendi fit usage vers le milieu du dernier siecle. L'idée lui en avoit été suggérée par le célébre M. de Peiresc, à qui rien de tout ce qui peut contribuer à l'avancement des connoissances humaines n'échappoit, & qui n'épargnoit, à cet égard, aucune dépense.

On voit à Rome, au Palais Farnèse, un Conge antique parfaitement bien conservé. Le Conge étoit chez les Romains une mesure de liquides qui devoit contenir dix livres romaines de vin [a]. Celui dont nous parlons est d'autant plus précieux; qu'il paroît, par l'inscription dont il est chargé, que ce vase avoit été déposé au Capitole; sous le regne de Vespasien, pour servir d'étalon de cette espéce de mesure. M. de Peiresc

a *Congius vini decem pondo fiet.* Festus *voce*; Publica pondera. p. 402.

en fit faire un modéle qu'on eut ſoin de vérifier exactement ſur l'original. C'eſt avec ce modéle, qui n'arriva en France qu'après la mort de M. de Peireſc, que Gaſſendi fit l'expérience, dont je vais parler.

Il remplit d'eau de puits, qu'il peſa très-ſcrupuleuſement, ce Conge, & trouva qu'il en contenoit ſix livres quinze onces ſix gros, poids de Paris. Gaſſendi, d'après cette expérience, conclut que l'ancienne livre romaine valoit la dixiéme partie de ce poids, c'eſt-à-dire, onze onces un gros 28 $\frac{4}{5}$ grains, & que par conſéquent l'once romaine, qui en étoit la douziéme partie[a], valoit ſept gros 32 $\frac{2}{5}$ grains[b].

On ſçait que la drachme, qui étoit une Monnoie d'argent, peſoit la huitiéme partie de l'once

a *Uncia* . . . . *in librâ pars eſt quæ menſis in anno.* Fanius in carmine de ponderibus & menſur.

b Vide *Gaſſend.* in vita Peireskii, l. 2. p. 73.

romaine [a]. L'on connoît le rapport des autres Monnoies attiques à la drachme, ainsi la détermination de l'ancienne livre romaine emporte celle du poids des Monnoies grecques. Mais cette détermination, telle qu'elle a été faite par Gassendi, ne paroît devoir être admise qu'autant qu'on n'auroit rien de plus précis & de plus exact sur l'objet dont il est ici question. Elle suppose en effet que la pesanteur de l'eau de puits, dont ce philosophe s'est servi pour connoître la capacité du Conge Farnèse, est égale à celle du vin; supposition démontrée fausse par l'expérience qui nous apprend que le vin est toujours plus léger que l'eau, & sur-tout que l'eau

a Δραχμὴ ἡ τὸ ὄγδοον τῆς οὐγκίας. Hesych. *In voce* Δραχμή.

Drachmæ octo latinam unciam faciunt. Hyeronim. in cap. 4. Ezech.

Uncia fit drachmis bis quatuor. Fanius, loco cit.

de puits, qui de toutes les eaux douces eſt la plus péſante. Ajoutons que le modéle du Conge Farnèſe dont Gaſſendi fit uſage, pouvoit bien n'être pas préciſément de la même capacité que le vaſe original.

Ce furent ces conſidérations qui ſans doute engagerent dans la ſuite M. Auzout, de l'Academie des Sciences, lors d'un voyage qu'il fit à Rome ſur la fin du ſiécle dernier, à répéter l'expérience de Gaſſendi ſur le Conge même du Palais Farnèſe. Au lieu d'eau de puits, dont Gaſſendi s'étoit ſervi, M. Auzout employa de l'eau de fontaine très-légere. Le Conge original ſe trouva, dans cette expérience, contenir ſix livres douze onces ſept gros & 48 grains, poids de Paris, d'eau de la fontaine de Trevi [a]. Je crois

[a] Voyez le ſixieme tome des anc. Mém. de l'Acad. des Scienc.

pouvoir conclure de ce fait que l'ancienne livre romaine étoit de la dixiéme partie de ce poids, c'est-à-dire, de dix onces sept gros douze grains, & l'once précisément de sept gros dix-neuf grains. J'avoue néanmoins que l'argument tiré de la différence de gravité spécifique du vin & de l'eau, milite presque autant contre l'expérience de M. Auzout que contre celle de Gassendi. Le raisonnement sembleroit donc devoir nous conduire à évaluer l'once romaine environ à sept gros $\frac{299}{743}$ grains seulement (1). Voici néanmoins en deux mots les raisons qui me déterminent en faveur du parti que j'ai cru devoir embrasser.

Le même M. Auzout dont je

(1) Cette détermination est une suite du rapport de la pesanteur spécifique de l'eau de riviere à celle du vin de Bourgogne, qui résulte des calculs de M. Eisenschmidt dans son Traité *de Ponder. & Mensur. veter. Argentorat. in-12* 1708.

viens de parler, s'assura que la livre romaine moderne étoit de dix onces sept gros douze grains, & l'once de sept gros dix-neuf grains. Il s'ensuit donc que la livre & l'once romaines d'aujourd'hui sont parfaitement égales à la livre & à l'once romaines antiques, en supposant, comme nous l'avons dit, que le Conge romain dût contenir précisément dix livres pesant d'eau de fontaine. Ce parfait rapport entre l'ancienne livre & la moderne (rapport qui ne peut être l'effet du hasard), semble démontrer que la livre romaine n'a reçû aucun changement depuis dix-sept siécles & davantage, sur-tout s'il y a lieu de soupçonner que les anciens Romains ignoroient la différence de pesanteur qu'il y a entre l'eau & le vin, ou qu'au moins ils n'y avoient point d'égard dans l'étalonage de leurs mesures, &

c'eſt ce dont on trouve la preuve la plus claire dans le poëme de Fannius, que nous avons déjà cité pluſieurs fois [a].

La valeur de l'ancienne once romaine étant une fois bien déterminée, & par conſéquent le poids de la drachme attique (qui en étoit la huitiéme partie) l'étant auſſi, on aura facilement le poids des autres Monnoies grecques, telles que le talent, la mine & l'obole. La drachme en effet contenoit ſix oboles, la mine cent drachmes, & le talent ſoixante mines [b]. Tout

a ... *Libra ut memorant Beſſum Sextarius addit,*
Seu puros pendas latices, ſeu dona Lyæi.
Hæc tamen aſſenſu facili ſunt credita nobis,
Namque nec errantes undis labentibus amnes,
Nec merſi puteis latices, aut fonte perenni,
Manantes par pondus habent: non denique vina,
Quæ campi, aut colles nuperve, aut ante tulêre.

b Τάλαντον. .... μνῶν ἐστιν ξʹ. ἡ δὲ μνᾶ δραχμῶν ρʹ. ἡ δὲ δραχμὴ ὀβολῶν ςʹ. Suid. voce Τάλαντον. t. 3. p. 425. Voyez auſſi le commencement de l'Oraiſon de Démoſthène contre Pantænetus.

peut donc se réduire à un calcul assez court qui donne les valeurs suivantes.

	marcs.	onces.	gros.	grains.
Le talent attique pesoit poids de Paris,	85	o	7	66
La mine	1	3	2	57 $\frac{1}{2}$
La dragme				63 $\frac{3}{8}$
L'obole				10 $\frac{43}{48}$

D'après ce calcul, en supposant l'argent à cinquante livres tournois le marc,

	livres.	sols.	deniers.	
Le talent attique valoit, . .	4256	3	8	$\frac{3}{8}$
La mine . .	70	18	8	8 $\frac{75}{96}$
La dragme	14		2	2 $\frac{95}{384}$
L'obole . . .	2			4 $\frac{803}{2304}$

C'est à cet abrégé très-sommaire que je crois devoir borner ce que je me suis proposé de dire sur l'évaluation des Monnoies Grecques, & sur le rapport qu'elles peuvent avoir avec les nôtres. Passons aux mesures.



CHAPITRE II.

Des Mesures Grecques.

IL EST au moins aussi difficile de déterminer exactement la valeur des Mesures Grecques, que celle des Monnoies. Le Stade, par exemple, étoit chez les Grecs une mesure itinéraire, dont il est parlé à chaque instant dans les Auteurs anciens. Mais ils ne s'accordent en aucune façon sur la détermination de cette Mesure. On voit, en effet, que la longueur du stade a très-fort varié suivant les temps & les lieux. Il n'y avoit pas plus d'uniformité chez les anciens, par rapport à cette mesure, qu'il n'y en a aujourd hui parmi nous sur la longueur de nos lieues, & en général sur celle de toutes les Mesures itinéraires qui sont actuellement

en uſage dans l'Europe. Mais comme il y a chez nous une lieue moyenne, à laquelle on eſt convenu de rapporter toutes les Meſures du même nom, de même, il y avoit chez les Grecs un ſtade commun & mitoyen à la détermination duquel je crois devoir me borner ici.

Le ſtade ordinaire & le plus univerſellement adopté, contenoit ſix cents pieds Grecs [a]. Le plèthre, autre eſpéce de Meſure, faiſoit la ſixiéme partie du ſtade [b]. L'arure étoit la moitié du pléthre [c]. L'orgie valoit ſix pieds [d], & la coudée enfin étoit d'un pied & demi [e]. On ſçait que le pied grec ſurpaſſoit le pied

a Τὸ ςάδιον ἔχει πόδας χ Suid. in voce Στάδιον. t. 3. p. 367.

b Εχει τὸ πλεθρον πόδας ρ. Suid. voce Πλέτρον.

c ἡ ἄρυρα πόδας ἔχει ν. Id. voce Α'ρυραῖα μάντις.

d Δέκα μυριάδες.... ὀργυιῶν... εἶεν χίλιοι ςάδιοι. Hérod. l. 4. n. 41.

e Πῆχυς... ὁ εἷς ϗ ἥμισυ πούς. Heſych. voce. Πῆχυς.

romain de la vingt-quatriéme partie de ce dernier [a]. La détermination des Mesures Grecques est par conséquent aussi intimement liée à celle du pied romain, que la fixation des Monnoies attiques l'est à celle de la livre romaine.

Deux Auteurs anciens nous apprennent que l'amphore romaine, espéce de mesure des liquides, puisqu'elle contenoit huit conges, avoit précisément un pied cube romain [b]. L'eau

a *Stadium centum viginti quinque nostros efficit passus, hoc est pedes sexcentos viginti quinque*. Plin. l. 2. sect. 21. p. 86.

Or le stade qui, selon qu'on vient de le voir, étoit précisément de 600 pieds grecs, ne pouvoit valoir 625 pieds romains, qu'autant que le pied grec avoit au pied romain le rapport de 25 à 24.

b *Quadrantal vocabant antiqui amphoram, quod vas pedis quadrati octo & quadraginta cepit sextarios. Festus voce* Quadrantal.

Quadrantal vini octoginta pondo fiet, congius vini decem, pondo fiet. Idem, *voce* Publica pondera..

Pes longo spatio, atque alto, latoque notetur;
Angulus ut par sit, quem claudit linea triplex.
Quatuor, & quadris, medium cingatur inane;
Amphora fit cubus .... Fann. carm. cit.

que cette mesure contenoit, devoit peser, d'après l'expérience de M. Auzout, 54 livres 7 onces 5 gros & 24 grains, poids de Paris. En supposant, d'après les expériences de M. Eisenschmidt, que la pesanteur de l'eau de la fontaine dont M. Auzout se servit, fût de 371 $\frac{1}{2}$ grains par pouce cube, mesure de pied-de-Roi, la capacité de l'amphore devoit être telle que, selon les régles de la Stéréométrie, son côté fût moindre que onze pouces $\frac{1}{4}$ de ligne, mais plus grand que onze pouces $\frac{1}{5}$ de ligne. Il faudroit par conséquent évaluer le pied romain environ à onze pouces $\frac{2}{9}$ de lignes. Cependant je crois devoir faire avec M. de la Hire le pied romain antique précisément d'onze pouces de Roi. Je renvoie au Mémoire que cet Académicien a donné sur ce sujet, pour y voir les raisons sur

lesquelles cette évaluation est fondée[a]. Je me contenterai seulement d'observer que les Romains n'ont jamais été grands mathématiciens. J'ai prouvé ci-dessus qu'ils ne tenoient aucun compte de l'excès de la pesanteur de l'eau sur celle du vin dans l'étalonage de leurs mesures : ils auront donc bien pû négliger & compter pour rien les trois quarts de ligne ou environ, dont le côté du cube, qui servoit de matrice à leur amphore, surpassoit leur pied linéaire. Cette conjecture paroîtra moins difficile à croire, quand on considérera que, sur la fin du siécle passé, M. Picard reconnut qu'il s'en falloit de plus de 1224 lignes cubes, que l'étalon de la pinte de Paris, dont on se servoit alors, eût la capacité à laquelle les ordonnances avoient

a Acad. des Scienc. ann. 1714. M. p. 397.

fixé cette espéce de mesure [a].

Résumons tout ce que nous venons de dire, & formons ce raisonnement d'après les principes que nous avons posés : puisque le pied romain antique valoit 11 pouces de Roi, le pied grec valoit 11 pouces 5 lignes & demie : ainsi

	toises.	pieds.	pouces.	lignes.
Le St de valoit	95	2	11	
Le Plèthre	15	5	5	10
L'Arure	7	5	8	11
L'Orgie		5	8	9
La Coudée		1	5	2 $\frac{1}{4}$

Il résulte de ce calcul que 24 stades ordinaires ne surpassoient que de 9 toises 1 pied 7 pouces, 2 $\frac{4}{5}$ de ligne notre lieue commune de 2282 toises $\frac{2}{5}$. Je ne dirai rien des autres stades, eû égard au peu d'utilité dont pourroit être une pareille discussion pour l'ouvrage que j'ai entrepris.

Ce seroit ici le lieu de parler

a Voyez le Traité de M. Picard. *De Mensur.*

des mesures de grains & de liquides, & des poids dont les anciens Grecs faisoient usage dans leur commerce. Mais nous manquons presque entiérement de points de comparaison pour fixer la valeur de ces poids & de ces mesures. Je crois donc ne devoir dire qu'un mot sur ce sujet.

Fannius, que j'ai déjà cité tant de fois, nous apprend que la livre attique étoit à la livre romaine dans le rapport de 75 à 96, ou de 25 à 32 [a]. On voit encore dans le même poëte que l'amphore ou *Cadus* attique, qui étoit une mesure de liquides, valoit trois urnes romaines, ou une amphore romaine & demie [b]. Enfin, on lit dans

a *Uncia fit drachmis bis quatuor . . . . .*
Unciaque in libra pars est quæ mensis in anno.
Hæc magno latio libra est, gentique togatæ :
Attica nam minor est. Ter quinque hanc denique drachmis,
Et ter vicenis tradunt explerier unam.

b *Amphora fit cubus . . . . . .*

la vie d'Atticus par Cornelius-Népos, que le médimne attique, qui étoit une mesure de grains, valoit six boisseaux romains [a]. On sçait, par le témoignage de Fannius, que le boisseau étoit chez les Romains le tiers de leur amphore, ou pied cube [b].

En réduisant ces poids & ces mesures aux nôtres, par le moyen des évaluations de la livre & du pied des anciens Romains que j'ai données ci-dessus, on trouvera,

1°. Que la livre attique pesoit 8 onces, 4 gros, 7 grains, & ½ poids de Paris.

2°. Que le *cadus* attique contenoit un pied 268 pouces cu-

Hujus dimidium fert urna . . . . . .
Attica præterea dicenda est amphora nobis
Seu cadus. Hanc facies, nostræ si adjeceris
urnam.

a *Universos frumento donavit, ita ut singulis sex modii tritici darentur; qui modus mensuræ, medimnus Athenis appellatur.* cap. 2.

b *Amphora ter. . . . capit modium.*

bes ½, ou 41 pintes, une chopine, 2 pouces ½ cubes, mesure de Paris.

3°. Enfin, que le médimne attique valoit un pied 934 pouces cubes, ou 4 boisseaux, un litron & demi & 9 pouces ½ cubes, mesure de Paris ( ).

C'est à ces foibles notions que se réduit à-peu-près tout ce qu'il y a de plus constant sur la matiere que nous avions entrepris d'examiner. Le peu de monuments qui nous restent de l'antiquité, & l'inexactitude sur-

(1) On suppose ici le boisseau de 648 pouces cubes, c'est-à-dire qu'on le considere comme la 144eme partie du muid de 54 pieds cubes. On suppose de même que le litron & le demi litron sont précisément la seiziéme & la trente-deuxiéme partie du boisseau de 648 pouces cubes. Je dis au reste, on suppose, attendu que tous ces calculs ne sont point parfaitement conformes aux résultats que donnent les dimensions des étalons cylindriques des mesures dont je parle ; dimensions relatives à la capacité que les réglements ont assigné à ces mesures.

tout des Auteurs anciens, dans ce qu'ils disent sur les monnoies & les mesures en usage de leur temps, ne permettent guéres d'espérer de plus grands éclaircissements.





VII. DISSERTATION.

Sur les Périodes Aſtronomiques des Chaldéens.

On n'ignore point de quel uſage & de quelle utilité ſont les périodes aſtronomiques dans la ſupputation des temps. On ſçait auſſi que les anciens peuples en avoient imaginé pluſieurs dont la durée étoit compoſée d'un certain nombre de leurs années. Ces périodes étoient différentes, relativement à l'uſage auquel elles étoient deſtinées, & à la forme d'année établie chez les nations qui les avoient imaginées. On nous a conſervé le nom de trois fameuſes périodes dont l'invention étoit dûe aux Chaldéens;

le *Saros*, le *Néros*, & le *Sosos* [a]. Bérose s'en étoit servi pour composer ses calculs chronologiques, & fixer les époques de son histoire de Babylone [b]. C'étoit par ces mesures de temps qu'il avoit réglé & déterminé la durée de cet Empire, & la longueur des regnes des differents Souverains qui l'avoient gouverné.

La valeur du *Saros*, du *Néros*, & du *Sosos* étoit certainement bien connue & bien déterminée dans le temps où Bérose composa son histoire. Mais les anciens monuments des Babyloniens ne subsistent plus aujourd'hui, ni même depuis bien des siécles. Il n'est donc pas étonnant qu'il régne beaucoup de contradictions entre les Auteurs modernes, tant sur le nombre

a *Syncell.* p. 17. = *Abyden* apud eund. pag. 38. C.
b *Syncell.* pag. 17. A.

d'années qui composoient ces fameuses périodes, que sur l'usage auquel elles pouvoient être propres. Essayons néanmoins, en rassemblant les différents traits qui se trouvent épars dans les Auteurs anciens, de répandre quelques lumieres sur une question si obscure & si difficile.

Il est certain, par le témoignage de toute l'antiquité, que le *Saros*, le *Néros* & le *Sosos* étoient des cycles qui renfermoient un certain nombre d'années [a]. On ne doit point écouter quelques écrivains assez récens qui, sans aucun fondement, ont voulu insinuer qu'on devoit réduire les périodes, dont je parle, à des périodes de jours seulement. C'est une chimère qui ne mérite nulle attention. Nous la réfuterons dans un moment. Sans vouloir donc nous y arrêter davantage,

a *Beros. Abyden.* & *Syncell.* locis cit.

examinons

examinons quelle a pû être la valeur réelle de ces cycles, & leur usage en astronomie. Commençons par le *Saros* : c'est de toutes les périodes des Chaldéens celle qui paroît avoir été la plus célébre dans l'antiquité. Plusieurs auteurs en ont parlé [a]. Mais ils ne s'accordent point sur la quantité d'années dont cette période étoit formée. Voyons s'il est possible de la déterminer aujourd'hui, & de faire connoître par ce moyen quel pouvoit être l'usage de ce cycle.

Le Syncelle nous dit, d'après Bérose, Abydéne, Alexandre Poly-Histor, &c. que le *Saros* étoit une période de 3600 ans [b]. Nous ne connoissons aucune opération astronomique à laquelle une période

a *Beros. Abyden.* & *Syncell.* locis cit. = *Suidas* in Σαρoι t. 3. p. 289. *Hesychius* in Σαρος = *Phavorin*, &c.

b P. 17, 28 & 39.

de cette espéce puisse s'appliquer. Suidas, auteur contemporain du Syncelle, ou du moins qui lui est peu antérieur, donne au *Saros* une valeur bien différente. Cet auteur dit que c'étoit une période composée de mois lunaires, dont la somme totale donnoit 18 ans & demi [a]. Suidas ne cite aucun auteur ancien pour garant de ce fait, & ne nous apprend point d'après quelle autorité il donne au *Saros* une valeur si différente de celle qu'on vient de voir. En accordant même à Suidas que le *Saros* pouvoit être composé de 222 mois lunaires, on ne voit point de quelle utilité pourroit être une pareille période.

On pourroit soupçonner, il est vrai, qu'il y a erreur dans le texte de Suidas, & qu'au lieu de 222 mois lunaires, on de-

a In Σαρος t. 3. p. 289.

vroit y lire 223. On peut même invoquer un passage de Pline pour appuyer cette conjecture.

Pline, en effet, a eu connoissance d'une période composée de 223 mois lunaires [a]. Dans toutes les éditions antérieures à celles du P. Hardouin, il s'étoit introduit une leçon vicieuse qui avoit empêché sans doute qu'on ne fît attention à la valeur & au mérite de cette période. On ne lisoit autrefois dans le texte de Pline que 222 mois. M. Halley, qui pour avoir été un des grands astronomes de son siécle, n'en étoit pas moins recommandable par sa profonde érudition, est le premier qui se soit apperçu de la leçon fautive des imprimés de Pline. Il proposa la restitution de ce passage vicié, & de lire 223 mois au lieu de 222 [b].

a L. 2. sect. 10. pag. 79.
b Transf. Philos. N°. 194. ann. 1692. p. 535. — Acta Erudit. Lip. ann. 1692. p. 529.

Ce qui n'étoit qu'une conjecture de la part de ce sçavant homme, s'est trouvé par les recherches & les découvertes qu'on a faites depuis, être la véritable leçon de Pline [a]. Il n'est donc plus douteux aujourd'hui que Pline a eu connoissance d'une période astronomique composée de 223 mois lunaires synodiques. M. Halley a voulu identifier, d'après Suidas, cette période avec le *Saros* des Chaldéens, & voici la conclusion qu'il en tire.

En démontrant que la valeur du *Saros* devoit être fixée à 223 mois lunaires synodiques, c'est-à-dire, de 29 jours & demi chacun, il en résulte, dit M. Halley, que ce cycle renfermoit près de 18 de nos années; calcul, ajoute-t-il, qui s'accorde assez avec la valeur que Suidas

a Voyez la note du P. Hardouin, *loco cit.*

donne au *Saros* [a]. Cette découverte, continue M. Halley, met dans tout son jour l'habileté des astronomes de Chaldée. En effet, cette période fournit un moyen très-facile de prédire les éclipses de Soleil & de Lune entre les limites d'une demi-heure d'erreur seulement [b]. Diodore étoit donc peu instruit, quand il a avancé que les Chaldéens n'avoient qu'une théorie fort imparfaite des éclipses de Lune, & qu'ils n'osoient les déterminer ni les prédire [c].

Tel est le raisonnement de M. Halley ; mais je crois ses conjectures beaucoup plus ingénieuses que solides. Le témoignage de Suidas n'étant appuyé du suffrage d'aucun auteur de l'antiquité, ne peut balancer celui de Bérose ni des autres

a *Suprà loco cit.*
b Voyez l'éloge de M. Halley, Acad. des Sciences, ann. 1742. H. pag.
c L. 2. p. 145.

écrivains qui donnent 3600 ans au *Saros*. D'ailleurs Suidas assigne à la révolution totale du *Saros*, non pas 18 ans, mais 18 & demi; & l'on sçait qu'en astronomie, il faut beaucoup moins de six mois pour déranger tout le résultat d'une période. Enfin, Suidas ne donne au *Saros* que 222 mois lunaires, & non pas 223. C'est en vain qu'on veut corriger le texte de cet auteur par celui de Pline. Rien ne nous peut faire soupçonner que ce dernier ait eu en vue le *Saros* des Chaldéens. Je suis persuadé que cette Période étoit à la vérité composée d'un certain nombre de mois lunaires; son nom seul l'indique (1): mais je ne vois pas qu'il soit pos-

(1) Le nom de *Saros*, donné à cette période, suffiroit seul pour prouver qu'elle étoit composée de mois Lunaires. Le mot *Saros* en effet répond exactement au mot Chaldéen *Sar*, qui signifie *menstruus*, ou *lunaris*.

ſible aujourd'hui de déterminer quel étoit préciſément ce nombre (1). Il faut donc abandonner la recherche du *Saros*, puiſqu'on ne doit jamais eſpérer d'en connoître la valeur, & par conſéquent l'uſage. Paſſons à l'examen des autres périodes Chaldéennes, c'eſt-à-dire, du *Néros* & du *Soſos*.

La révolution du *Néros* étoit de 600 ans [a]. Indépendamment des Auteurs que j'ai déjà cités, Joſephe l'hiſtorien paroît avoir eu connoiſſance de cette période. Voici comme il s'exprime, en parlant de la longue durée de la vie des premiers Patriarches : « Entre autres vues que

(1) Quand même on accorderoit à M. Halley qu'il faut lire dans Suidas 223 mois lunaires, ſon raiſonnement n'en ſeroit pas plus juſte. M le Gentil en effet a démontré l'imperfection totale & abſolue de cette période ſi vantée par M. Halley. Acad. des Scienc. ann. 1756. M. p.

a *Syncell*. p. 17. = *Abyden*. apud eumd. p. 38. C.

» Dieu avoit eu, dit-il, en ac-
» cordant aux premiers Patriar-
» ches une vie aussi longue que
» celle qui nous est attestée par
» les Livres saints, il vouloit
» leur fournir le moyen de per-
» fectionner la Géométrie &
» l'Astronomie qu'ils avoient in-
» ventées : car, ajoute-t-il, ils
» n'auroient pû prédire avec sû-
» reté *les mouvements des Astres*;
» s'ils avoient vécu moins de
» 600 ans, attendu que c'est en
» cet espace de temps que s'ac-
» complit la *grande année*. [a] »

[a] Voici les termes dans lesquels Josephe s'énonce : Ἅπερ οὐκ ἀσφαλῶς αὐτοῖς προειπεῖν μὴ ζήσασιν ἑξακοσίους ἐνιαυτούς : Διὰ τοσούτων γὰρ ὁ μέγας ἐνιαυτὸς πληροῦται. Antiq. l. 3. c. 3. p. 17.

« Lesquelles choses » (c'est-à-dire, la » *Géométrie* & l'*Astronomie*) ils (les » *Patriarches*) n'au» roient pû prédire » avec certitude, s'ils » avoient vécu moins » de 600 ans ; car la » *grande année* s'ac» complit en cet es» pace de temps ».

Il est aisé de s'appercevoir que Josephe ne s'énonce pas exactement dans ce passage ; car quoiqu'on voie bien que le verbe προειπεῖν, *prédire*, a rapport à

Josephe, comme on le voit, a donc eu connoissance de ce que les anciens appelloient une *grande année*, c'est-à-dire, d'une période astronomique qu'il dit avoir été composée de 600 ans. Tout nous porte à croire que c'est du *Néros* des Chaldéens dont Josephe a voulu parler; car je ne vois aucun autre peuple dans l'antiquité chez lequel une pareille période ait été en usage. Avant que de s'appliquer à développer la propriété de ce cycle de 600 ans, il est à propos d'examiner celle du *Sosos*, attendu que le *Néros* doit son origine au *Sosos*, comme je me flatte de le démontrer.

Les anciens nous disent que

l'astronomie dont il est parlé dans la phrase précédente, comme il y est question aussi de la géométrie, cette maniere de s'exprimer présente un sens louche & defectueux; & c'est pour faire entendre la pensée de Josephe, que j'ai ajouté les *mouvemens des astres*, dont on doit supposer qu'il a voulu parler.

le *Sosos* étoit composé de 60 années [a]. Cette période, la premiere sans contredit dont les Chaldéens ayent fait usage, étoit fort imparfaite, puisqu'après sa révolution, elle ne ramenoit les mois lunaires qu'à un dixiéme de mois près. On aura donc cherché à la rectifier & à la perfectionner. Il ne fut pas difficile d'en trouver les moyens. En doublant le *Sosos*, c'est à-dire, en donnant à cette période 120 ans, au lieu de 60, on avoit le retour des mois lunaires à deux dixiémes de mois près. En multipliant ce cycle autant de fois qu'il fut nécessaire pour obtenir les retours précis du Soleil & de la Lune aux mêmes points du ciel, on parvint à former une période de 600 ans, c'est-à-dire, le *Nèros*. Ce dernier cycle, en effet,

a *Syncell.* p. 17. = *Abyden.* apud eumd. pag. 38. C.

n'eſt autre choſe que le produit du *Soſos*, ou de la période de 60 ans multipliée par 10. Il n'a pas fallu, comme on le voit, beaucoup de réflexions ſur la valeur, & la propriété du *Soſos*, pour en déduire le *Néros* (1).

L'illuſtre Jean - Dominique Caſſini eſt, je crois, le premier qui ait apperçu le mérite du *Néros*. C'eſt, au jugement de ce grand aſtronome, une des plus belles périodes que l'on ait encore inventées. Il en réſulte que les années ſolaires des Chaldéens étoient chacune de 365 jours, 5 heures, 51′ & 36″ [a]. Cette période nous fait connoître encore que les aſtronomes de Chaldée avoient déterminé, à une ſeconde près, la durée

(1) Tous ces faits ſont beaucoup mieux développés, & exactement démontrés dans un Mémoire de M. le Gentil. Voy. Académie des Sciences, ann. 1756. M.

a Anciens Mém. de l'Acad. des Sciences, t. 8. p. 5.

du mois lunaire, aussi exactement que les astronomes modernes l'ont pu faire [a]. En effet 600 années de 365 jours, 5 heures, 51′ & 56″, font 7421 mois lunaires, dont chacun est de 29 jours, 12 heures, 44′ 3″, moins 7 tierces & 18 quartes. On doit donc regarder les 219146 jours, ou, ce qui revient au même, les 7200 mois solaires qui forment la période dont je parle, comme équivalents précisément à 7421 mois lunaires. Or c'est à cet espace de temps qu'on peut fixer l'époque du retour du Soleil & de la Lune aux mêmes points du ciel ; en un mot le *Néros* des Chaldéens étoit, par rapport aux mois solaires & aux mois lunaires, exactement ce qu'est la période Victorienne par rapport au *nombre d'or* & au *cycle solaire* [b].

a. Id. Ibid.

b. Anc. Mém. de l'Acad. des Scienc. t. 3. p. 5.

Il n'eſt pas poſſible de déterminer préciſément le ſiécle au-

Je ſuis obligé d'avertir que ce n'eſt pas au *Néros* des Chaldéens, que M. Caſſini applique les calculs & les réflexions qu'on vient de lire ; c'eſt à la *grande année* dont parle Joſephe. Mais comme cette période me paroît être la même que le *Néros* des Chaldéens, & y avoir un rapport évident, j'ai cru pouvoir tranſporter & appliquer les recherches de ce grand aſtronome à cette période dont j'ai déjà dit que l'invention ſemble être dûe aux Chaldéens, puiſqu'on n'en trouve point de ſemblable chez aucune autre nation de l'antiquité.

M. Caſſini même, pour le dire en paſſant, a voulu faire remonter juſqu'aux premiers âges l'uſage de cette période de 600 ans. Mais Joſephe ne le dit point ; & quand il le diroit, on ſeroit toujours en droit de lui objecter qu'il a voulu ſe prévaloir d'une découverte très-poſtérieure pour l'appliquer contre toute eſpéce de vraiſemblance à des temps fort antérieurs. En effet, une pareille invention ſuppoſe une multitude de connoiſſances qui n'ont très-certainement pas pu être le partage des premiers âges. Ce qu'on a vu dans la premiere & dans la ſeconde Partie de cet ouvrage ſur l'imperfection où étoit alors l'Aſtronomie, ne ſouffre pas, je crois, le doute le plus léger ſur l'époque de cette période, qui probablement n'a été inventée que dans les derniers temps de la Monarchie Babylonienne.

quel les astronomes de Chaldée ont inventé & mis en usage le *Néros*. Je me contenterai simplement de faire remarquer que ce cycle devoit être connu & reçu dans la Chaldée quelque temps avant Bérose. Cet historien, comme je le disois il n'y a qu'un moment, s'en étoit servi pour arranger ses calculs chronologiques, & l'on sçait que Bérose écrivoit dans le troisième siecle avant Jesus-Christ [a]. Je penserois donc que cette période aura pu être inventée sur la fin de l'Empire de Babylone. C'est au surplus la date la plus ancienne qu'on puisse lui donner [b]. On a vu ailleurs quelle avoit été, jusqu'au regne de Nabonasar, l'imperfection

a *Tatian.* adverſ. Grec. Orat. p. 273. = *Syncell.* p. 16 D.

b Voyez *le Syncell.* p. 207.

Nabonasar régnoit vers l'an 747, avant Jesus-Christ.

de l'aſtronomie dans la Chaldée [a].

Il me reſte maintenant à dire un mot du ſentiment des écrivains qui ont voulu conteſter la valeur que j'ai cru devoir aſſigner au *Saros*, au *Soſos* & au *Néros*. Ils ont prétendu que tous ces différents cycles étoient des périodes formées d'un certain nombre de jours plutôt que d'une certaine quantité d'années. Deux Moines Grecs, nommés l'un Annianus & l'autre Panodorus, ſont, je crois, les premiers qui aient voulu accréditer ce ſyſtême [b]. Ils écrivoient l'un & l'autre vers l'an 411 de l'Ere chrétienne [c]. Mais une ſimple réfle-

a Voyez la prem. Part. Tom. II. l. III. c. 2. p. 83 & 84. art. 2. p. 215 & 216. == Voyez auſſi la troiſ. Part. T. 5. L. III. chap. 2. art. 1. page 192. 193. & ſ.

b *Apud Syncell.* p. 34 & 35. == Voyez auſſi *Scaliger*, not. in Gr. *Euſeb.* Chron. p. 446. Col. B.

c Voyez les notes du P. Goar. ad Syncell. p. 33. Col. B.

xion va faire sentir que leurs idées à cet égard ne doivent être d'aucun poids.

Quelle comparaison en effet peut-on faire entre Bérose, qui dit formellement que le *Saros*, le *Néros* & le *Sosos* étoient des périodes d'années, & deux Moines Grecs inconnus qui, 700 ans environ après le siécle auquel cet auteur a écrit, veulent faire entendre le contraire, & insinuer que tous ces différents cycles n'étoient composés que d'un certain nombre de jours. Bérose, contemporain d'Alexandre, est né & a vécu dans la Chaldée. A portée de puiser dans les sources originales qui subsistoient encore de son temps, il étoit en état plus que personne de connoître la valeur des périodes qu'il employoit. C'est en un mot d'après les anciens monuments de sa nation, qu'il en a composé

l'hiſtoire ; hiſtoire que Pline, Joſephe, Clément Alexandrin, Euſébe, le Syncelle & pluſieurs autres citent très-ſouvent dans leurs écrits. D'ailleurs Béroſe n'eſt pas le ſeul écrivain de l'antiquité qui ait dit que les périodes dont je parle, étoient des périodes d'années. Euſebe qui étoit ſi verſé dans l'hiſtoire des anciens peuples, l'a reconnu [a]. Joſephe, comme on l'a déjà vu, dépoſe auſſi du même fait. On peut joindre à tous ces témoignages celui de Suidas. Il s'accorde avec tous les auteurs que je viens de citer, à dire que ces périodes étoient formées d'un certain nombre d'années [b].

Les deux Moines Grecs dont il eſt ici queſtion, ne s'appuyoient ſur aucun monument de l'antiquité pour métamorphoſer les périodes dont je par-

a Voyez *Syncell.* p. 17, 34 & 35.
b *In* Σάρροι, t. 3. p. 289.

le en cycles de jours. C'étoit de leur part une pure conjecture. Voici, à ce que j'imagine, ce qui pouvoit les avoir portés à proposer cette idée.

Bérose, en composant son histoire, n'avoit pas oublié qu'il étoit Babylonien. On sçait que plusieurs peuples avoient alors la manie de vouloir être regardés chacun comme la plus ancienne nation qu'on connût dans l'univers. L'antiquité de date étoit envisagée, dans les siécles dont je parle, comme la distinction la plus glorieuse dont un peuple pût se prévaloir. On ne sçauroit concevoir, pour le dire en passant, combien cette folle ambition a fait de tort à la vérité de l'histoire, & quel dérangement elle a causé dans la chronologie des anciens peuples. Les Babyloniens étoient du nombre de ceux qui vouloient se piquer de la plus haute

antiquité. A les entendre, ils subsistoient en corps de nation depuis 470000 ans [a]. Bérose s'attacha dans son histoire à soutenir & à faire valoir cette ridicule prétention. Pour y donner quelque couleur, & rendre probables les calculs énormes qu'il présentoit, il prétendit les appuyer sur les périodes astronomiques dont il est ici question. Il imagina en conséquence une suite de Rois fabuleux dont les regnes remplissoient la durée prodigieuse des siécles qu'il assignoit à l'empire Babylonien (1).

Les Moines Grecs dont je viens de parler, étoient révoltés, & avec raison, des calculs monstrueux que Bérose présentoit dans son histoire. Leur idée

a *Diod.* l. 2. p. 145 Je ferai voir le peu de fondement de cette ridicule prétention dans la Dissertation suivante.

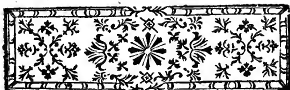
(1) Je traiterai cet objet avec plus d'étendue & de discussion dans la Dissertation suivante.

fut donc, pour ramener les annales de Babylone à quelque sorte de vraisemblance, de convertir les périodes dont Bérose appuyoit ses calculs, en de simples périodes de jours. Par ce moyen, ils croyoient pouvoir tout concilier. Ils blâmoient même Eusebe de n'avoir pas usé d'une semblable méthode [a]. Mais si ces bons Moines avoient réfléchi un moment sur le motif qui animoit Bérose en écrivant, & sur le but que cet imposteur s'étoit proposé, ils auroient reconnu aisément que, quoique ses calculs fussent absurdes & monstrueux, il n'y avoit cependant rien à changer dans la valeur des mesures de temps qu'il avoit employées. La preuve que ces périodes Chaldéennes étoient réellement composées d'années & non pas

a Apud *Syncell.* p. 34 & 35.

de jours, c'est que Bérose s'en étoit servi. Car il auroit travaillé, contre sa propre intention, à découvrir la chimère des Babyloniens sur leur antiquité, si le *Saros*, le *Néros* & le *Sosos* n'eussent été que des cycles de jours.





VIII. DISSERTATION.

Sur les Antiquités des Babyloniens, des Egyptiens & des Chinois.

C'ÉTOIT, comme on l'a vu dans la Dissertation précédente, la manie de la plûpart des anciens peuples de prétendre faire remonter leur origine à des temps infinis. Les Babyloniens, les Egyptiens & les Scythes étoient ceux qui particuliérement se piquoient de la plus haute antiquité. A les entendre, ils existoient en corps de nation depuis des milliers de siécles. Les Babyloniens se vantoient d'avoir observé le cours des astres depuis 473 mille ans [a],

[a] *Diod.* l. 2, p. 145.

& les Egyptiens depuis cent mille [a]. A l'égard des Scythes, ils se prétendoient plus anciens que les Egyptiens [b]. On pourroit mettre encore dans cette classe les Phrygiens [c], & les Phéniciens [d]. Chaque peuple, en un mot, s'efforçoit autrefois d'entasser siécles sur siécles, & de faire montre de l'ancienneté de son origine. Mais lorsqu'on veut approfondir les fondements de ces prétendues antiquités, on est fort étonné de voir quelles ne portent sur rien de certain, ni même de vraisemblable. Il y a plus. On voit que tous ces énormes calculs sont d'une invention assez moderne.

Il ne paroît pas en effet que, jusqu'au temps des conquêtes d'Alexandre, les annales des

a *August.* de Civit. Dei. l. 18. chap. 40.
b *Justin.* l. 2. c. 1. p. 56.
c Voyez *Hérod.* l. 3. n. 2.
d *Syncell.* p. 17. D.

Babyloniens, ni même celles des Egyptiens remontassent bien haut. C'est un fait qu'il est facile de prouver par le témoignage d'Hérodote, de Ctésias, de Xénophon, de Platon, d'Aristote, & en un mot de tous les auteurs qui ont écrit avant les conquêtes d'Alexandre.

Il est bien souvent question des Babyloniens dans Hérodote. Il avoit même voyagé chez ces peuples. On ne trouve cependant dans ses écrits nul vestige de cette prodigieuse antiquité dont les Babyloniens, au rapport d'écrivains beaucoup plus récens, se vantoient. Au contraire il ne donne que 520 ans de durée à l'Empire Assyrien, qu'on sçait avoir été autrefois confondu avec l'Empire Babylonien; & il n'y a pas d'apparence qu'Hérodote en parlât autrement dans son histoire particuliere de l'Assyrie. Car nous

ne

ne voyons pas qu'aucun écrivain se soit jamais appuyé sur cet ouvrage pour faire remonter plus haut l'origine de la Monarchie Assyrienne.

Ctésias écrivoit peu de temps après Hérodote. On sçait qu'il avoit fait un fort long séjour dans la Perse. Cet auteur, celui de toute l'antiquité qui ait assigné à l'Empire Assyrien la plus longue durée, ne la fait monter cependant qu'à un peu plus de mille quatre cens ans [a].

Xénophon, qui a eu tant de fois occasion de parler des Assyriens & des Babyloniens, ne dit rien qui puisse donner à penser que de son temps on regardât l'origine de ces peuples comme si prodigieusement ancienne. On doit tirer la même induction des écrits de Platon & de ceux d'Aristote. L'un & l'autre de ces Philosophes parlent souvent

a *Diod.* l. 2. p. 142.

des Assyriens & des Babyloniens ; mais il n'est fait nulle mention dans leurs écrits de ces milliers de siécles dont j'examine ici l'existence & la réalité. On voit même à l'égard d'Aristote qu'en général il étoit assez porté à mettre au rang des fables tout ce qu'on débitoit sur l'histoire d'Assyrie & de Babylone [a]. Enfin, je le répéte, on ne trouve nulle trace de ces antiquités chimériques dans les auteurs qui ont précédé les conquêtes d'Alexandre.

Je crois en pouvoir dire à peu près autant des antiquités Egyptiennes. Quelques auteurs, comme on vient de le voir, parloient d'une durée de cent mille ans. Platon cependant nous dit que du temps de Solon ceux des Prêtres Egyptiens qui se prétendoient le mieux instruits des antiquités de leur

a De Rep. liv. 5. chap. 10. pag. 404. E.

nation, n'en faisoient remonter l'origine qu'environ à neuf mille ans [a]. Hérodote voyagea en Egypte cent ans environ après Solon. Cet espace de temps avoit suffi pour donner à la vanité & à l'erreur lieu de faire du progrès. Il rapporte en effet que de son temps les Prêtres de Thébes donnoient à la durée de leur Monarchie 11340 ans [b]. Ces deux calculs, tels que Platon & Hérodote les présentent, sont certainement de beaucoup trop forts. Il y a de l'erreur, & nous en expliquerons la cause dans un moment. Néanmoins quelle comparaison peut-on faire entre cette durée & celle dont, au rapport de quelques écrivains postérieurs, les Egyptiens se vantoient ? Il est donc prouvé par le témoignage de la plus haute & de la plus saine antiquité,

a In Tim. pag. 1044.
b L. 2. n. 142.

que c'eſt dans le temps moderne ſeulement que les Babyloniens & les Egyptiens ont commencé à faire parade de ces milliers de ſiécles dont j'ai parlé ci-deſſus. Il s'agit maintenant d'indiquer la ſource, & de marquer l'époque de ces ridicules prétentions.

Béroſe d'un côté, & Manéthon de l'autre, ſont inconteſtablement les auteurs, & ſi on peut le dire, les fabricateurs de toutes ces merveilleuſes antiquités. Ce n'eſt en effet que depuis la publication de leurs ouvrages qu'on commence à trouver dans les auteurs anciens des traces de cette durée exceſſive attribuée à la Monarchie des Babyloniens & à celle des Egyptiens. Béroſe, Prêtre Chaldéen, écrivoit environ vers l'an 280 avant Jeſus-Chriſt, un peu avant le regne d'Antiochus Soter [a].

[a] *Tatian*, adverſ. Græc. Orat. p. 273.

Manéthon, Prêtre d'Egypte, étoit contemporain de Bérose, puisqu'il dédia son histoire à Ptolomée Philadelphe [a], qui monta sur le trône d'Egypte l'an 284 avant l'Ere chrétienne. Il est assez vraisemblable néanmoins que l'ouvrage de Manéthon n'a paru qu'après celui de Bérose. Je serois même très-porté à croire avec le Syncelle que Manéthon n'a songé à étendre la durée de l'Empire Egyptien qu'à l'imitation de Bérose, & pour ne pas faire paroître sa nation trop moderne en comparaison des Babyloniens [b]. Disons encore que Bérose & Manéthon avoient écrit en Grec, circonstance qui n'est point à négliger dans la question que nous agitons, comme on le verra dans un moment. Reste à développer les motifs qui ont pû dé-

a *Syncell.* p. 16.
b Ibid.

terminer ces deux écrivains à fabriquer la chronologie monstrueuse qui résultoit de leurs annales, ou pour mieux dire, du simple catalogue des Rois qu'ils disoient avoir occupé le trône d'Egypte & de Babylone; car, ainsi que je le démontrerai plus bas, Bérose & Manéthon, pour appuyer leurs chiméres, ne produisoient point d'autres titres qu'une simple liste de Rois.

Je crois, sans hésiter, pouvoir attribuer à une vanité mal entendue cette antiquité incroyable à laquelle Manéthon & Bérose faisoient remonter l'origine de leur nation. Dans le temps que ces deux écrivains composerent leurs annales, les Egyptiens & les Babyloniens étoient également soumis à la domination des Grecs. Bérose & Manéthon chercherent vraisemblablement à se dédomma-

ger par la prééminence d'origine & par le mérite de l'ancienneté, & de l'avantage réel que les Grecs avoient alors ſur les peuples de l'Aſie & de l'Egypte. Car ſelon que je l'ai déjà fait remarquer plus d'une fois, on étoit alors fort jaloux de l'ancienneté d'origine. Chacun vouloit s'en attribuer la préférence: c'étoit à qui dateroit de plus loin. Béroſe & Manéthon, en choiſiſſant la langue Grecque préférablement à leur langue naturelle pour écrire leurs hiſtoires, vouloient donc mettre les Babyloniens & les Egyptiens à portée de reprocher à leurs vainqueurs la nouveauté d'origine, en oppoſant au peu d'étendue qu'avoit l'hiſtoire de ces habitants de l'Europe, des milliers de ſiécles [a].

Mais il faut en convenir, le ſtratagême dont ils uſerent étoit

a Voyez *Syncell.* p. 16.

bien groffier, & ne pouvoit faire illufion qu'à des peuples auffi peu inftruits de l'antiquité que l'étoient les Grecs. Voici le moyen qu'employa Bérofe pour attribuer à fa nation une durée de 473000 ans. Les aftronomes de Chaldée avoient imaginé certains cycles pour déterminer le retour périodique des aftres au même point du Ciel. Ces Cycles, comme on l'a vu dans la Differtation précédente, embraffoient plufieurs fiécles. Que fit Bérofe ? Pour établir l'antiquité qu'il vouloit donner à fa nation, au lieu de dire qu'un Roi avoit régné tant d'années ; il dit qu'il avoit régné pendant le temps de *Saros*. C'eft ainfi qu'il fit monter la durée des regnes des dix premiers Rois Babyloniens à 436000 ans [a]. De pareils calculs annoncent affez par

a *Syncell.* p. 17, 18 & 39.

eux-mêmes ce qu'on en doit penser. Leur peu de vraisemblance a frappé même les auteurs payens. Voici comment Diodore de Sicile s'en explique : « On n'ajoutera pas aisément foi, dit-il, à ce que les » Chaldéens avancent sur l'ancienneté de leurs premieres » observations astronomiques ; » car ils disent qu'elles ont commencé 473 mille ans avant le » passage d'Alexandre en Asie [a] ». Joignons au témoignage de Diodore celui d'Epigénes, que Pline assure avoir été un auteur d'un très-grand poids (1). Cet Epigénes, qui écrivoit vraisemblablement sous Auguste, assuroit que les observations astronomiques des Chaldéens ne remontoient pas au-delà de 720 ans [b]. On voit donc que les

a L. 2. page 145.

(1) *Epigenes gravis auctor imprimis.* l. 7. sect. 57. p. 413.

b Apud Plin. loco cit.

bons esprits de l'antiquité même profane ont eu assez de critique pour sentir l'imposture de Bérose.

Cet auteur avoit cependant cherché à étayer ses calculs du mieux qu'il lui avoit été possible. Afin de leur donner plus de crédit, il se vanta d'avoir trouvé à Babylone des mémoires qui remontoient à 150 mille ans d'antiquité [a]. Cependant, malgré cette belle découverte, Bérose n'avoit pu parvenir à remplir par des faits & par des événements détaillés, l'espace qu'il prétendoit s'être écoulé depuis la fondation de la Monarchie Babylonienne jusqu'à Nabonassar, qui ne monta sur le trône que l'an 747 avant J. C. C'en étoit assez pour rendre plus que suspect tout ce que Bérose vouloit faire remonter au-delà de cette époque. L'imposture a ses

a *Syncell.* p. 14 & 18.

ressources, & ne manque pas ordinairement de défaites. Pour se tirer d'un pas si embarrassant, & afin de justifier le vuide immense que présentoit l'histoire de Babylone, Bérose avança que Nabonassar entêté d'un fol orgueil, & dans l'idée de passer chez la postérité pour le premier Souverain de Babylone, avoit supprimé tous les monuments historiques de sa nation [a]. C'est ainsi que Bérose crut pouvoir justifier les lacunes & le manque de faits qu'on étoit bien en droit de lui reprocher.

Les imposteurs sont sujets à se déceler eux-mêmes. D'un côté Bérose s'excuse du vuide qu'on trouve dans son histoire, sur ce que Nabonassar avoit détruit tous les monuments des Rois ses prédécesseurs ; & de l'autre, il assure avoir trouvé à Babylone des mémoires qui re-

a Apud *Syncell.* p. 207.

montoient à 150 mille ans d'antiquité. L'un de ces deux récits est certainement faux & controuvé. Disons mieux : la suppression de tous les monuments historiques des Babyloniens, faite par Nabonassar, est un conte imaginé par Bérose pour colorer l'impossibilité où il s'étoit trouvé de remplir d'une maniere satisfaisante les temps antérieurs au regne de ce Prince. Mais c'est trop insister sur une chimére inconnue, selon que je l'ai déjà dit, à la plus haute & à la plus saine partie de l'antiquité. Il paroît au contraire prouvé que les Babyloniens ont été fort peu soigneux d'écrire leur histoire. Leurs observations astronomiques ont même été fort inexactes jusqu'au regne de Nabonassar. C'est depuis ce Monarque seulement que les Babyloniens ont commencé à

mettre quelque ordre dans leur chronologie, & à écrire exactement la date & la suite de leurs observations célestes [a]. Ces faits paroissent constants, non-seulement par le témoignage des anciens historiens, mais encore par celui des plus célébres astronomes de l'antiquité. Hipparque, Timocharès, Aristylle, Ptolémée, &c. qui avoient examiné avec beaucoup de soin les monuments des anciens peuples, ne parlent d'aucune observation astronomique antérieure au regne de Nabonassar [b].

Discutons à présent la source des antiquités Egyptiennes. Elle n'est ni plus pure, ni plus authentique que celle des antiquités Babyloniennes. Elle ne remonte pas même absolument

a Voyez *Syncell.* p. 207.
b Voyez *Marsh.* p. 474. = *Stanley* de Chald. Philos. sect. 1. c. 1 p. 1110.

aussi haut. C'est, comme je crois l'avoir déjà prouvé, Manéthon qui en est incontestablement l'auteur [a]. Ce Prêtre Egyptien, pour donner couleur à ses impostures, a employé un autre artifice que celui dont Bérose avoit fait usage; mais il n'est pas plus difficile d'en découvrir le foible.

Les Egyptiens, ainsi que la plupart des anciens peuples, prétendoient avoir été gouvernés originairement par les Dieux. Manéthon profita de cette opinion populaire pour établir les antiquités de sa nation. Selon lui l'Egypte avoit d'abord été gouvernée par un grand nombre de Dieux [b], dont quelques-uns avoient régné chacun plus de 1200 ans [c]. Manéthon faisoit même une époque

a *Suprà*, p. 220.
b *Syncell.* p. 18.
c *Diod.* l. 1. p. 30.

particuliere du regne de Vulcain, le premier de ces Dieux, qui, selon sa chronique, avoit gouverné l'Egypte pendant neuf mille ans [a]. C'est d'après ce calcul sans doute, que Diodore a dit que les Egyptiens assignoient au regne des Dieux un espace de 18 mille ans [b]. Encore le terme est-il modeste, car selon d'autres chroniques, le Soleil, auquel on faisoit honneur d'avoir gouverné le premier l'Egypte, y avoit régné pendant 30 mille ans [c]. Ce regne des Dieux étoit, comme on le sent, une ressource excellente pour allonger la durée de l'Empire Egyptien autant qu'on le jugeoit à propos. Car je l'ai déjà dit, les uns la portoient à cent mille ans [d], d'autres

a *Syncell.* p. 18.
b L. 1. 53.
c *Syncell.* p. 51.
d *August.* de Civit. Dei, l. 18, chap. 40.

à 48863 [a]; quelques-uns à 36525 [b], & enfin à 33 mille, à 23 mille, à 10 mille, &c. [c]. Il eſt vrai que les Prêtres Egyptiens, pour autoriſer leurs menſonges, avançoient que depuis l'origine de leur Monarchie, ils avoient obſervé 373 éclipſes de Soleil, & 832 de Lune [d]. Mais la réflexion que j'ai faite ci-deſſus ſur le peu de reſſources qu'Hipparque, Ptolémée, &c. avoient trouvées dans les mémoires aſtronomiques des Babyloniens, ſuffit pour détruire toutes ces fauſſes allégations. On n'a point connu en effet dans l'antiquité de plus anciennes obſervations que celles des Babyloniens [e]. Elles ne remontoient néanmoins qu'environ à

a *Diog. Laert.* in Procœm. ſegm. 2.

b *Syncell.* p. 51. C.

c *Diod.* l. 1. p. 53, 30, 26, 28.

d *Diog. Laert.* loco cit.

e *Simplicius* in lib. 1. Ariſtotel. de Cœlo. fol. 27. *Recto* in l. 2, fol. 117. *verſo*.

l'an 747 avant l'Ere chrétienne [a].

Le ſecond moyen que Manéthon mit en œuvre pour allonger la durée de la Monarchie Égyptienne étoit un peu moins groſſier que celui dont je viens de parler. On a vu ailleurs qu'originairement l'Egypte, de même que toutes les autres contrées de l'Univers, avoit été partagée en pluſieurs petits Etats [b]. Au lieu de nous inſtruire de ce fait, & de nous donner ſéparément la liſte des Princes qui avoient régné en même temps ſur les différentes parties de l'Egypte, Manéthon trouva plus à propos de réunir le tout dans un ſeul & même catalogue. Il voulut en conſéquence faire croire que chacun de ces Princes avoit régné ſucceſſivement ſur toute l'Egypte. C'eſt ainſi

a *Marsh.* p. 474.
b Prem. part. tom. 1, l. 1. p. 28 & *ſuiv.*

que cet imposteur parvint à fabriquer cette liste étonnante de dynasties successives dont parlent quelques auteurs qui ont écrit depuis Manéthon. Mais il y a long-temps qu'on s'est apperçu de l'artifice, & qu'on en a donné la preuve d'une maniere qui ne souffre point de réplique [a]. On sçait enfin que Manéthon n'avoit imaginé toute cette belle chronologie qu'à l'exemple & à l'imitation de Bérose [b].

Parlons maintenant des 11340 ans que, selon Hérodote, les

a Voyez *Marsb.* p. 23, 25 & 29. = *Pezron*, Antiq. des temps c. 13. p. 165. = *Newton*, Chronol. des Egypt. p. 216. 217 & 277. = *Lenglet*, Méthode. t. 1. p. 173. = Acad. des Inscrip. t. 19. p. 14, 15, 17, 23, 24, 29.

Observons qu'il n'est fait aucune mention de ces prétendues Dynasties dans Hérodote, le plus ancien historien qui nous soit resté de l'antiquité profane, & qui d'ailleurs paroît si bien instruit de l'histoire d'Egypte. Il ne paroît pas même avoir connu le mot de *Dynasties*. Il n'en est point aussi question dans Diodore.

b Voyez *Syncell.* p. 16.

Prêtres d'Egypte donnoient à la durée de leur Monarchie. On voit d'abord qu'il y a une grande différence entre ce calcul & celui qui eſt énoncé dans Platon, puiſque ſelon ce Philoſophe, les Egyptiens du temps de Solon ne comptoient qu'environ neuf mille ans d'antiquité; & cependant il ne s'en eſt écoulé que cent de Solon à Hérodote. Mais je l'ai déjà dit, ce dernier calcul même péche encore beaucoup du côté de la fidélité & de l'exactitude. Quelques réflexions fort ſimples ſuffiront, je crois, pour démontrer le peu de créance qu'on doit y ajouter.

Reſſouvenons-nous de cet entêtement que les Egyptiens ont eu de tous les temps pour l'ancienneté de leur origine [a], & de l'affectation qu'ils avoient d'en faire parade [b], ſur-tout

a Voyez *Herod.* l. 2. n. 2.
b Voyez *Iſaïe*, c. 19. ℣. 11.

vis-à-vis des Grecs [a]. Ce principe posé, tout nous porte à croire que les Prêtres d'Egypte n'auront pas manqué l'occasion de présenter à Solon & à Hérodote des calculs propres à soutenir leur ridicule prétention. Il leur étoit bien facile au surplus d'en imposer sur cet article. Les Grecs en général n'étoient pas disposés à contredire les Egyptiens. D'ailleurs les anciens peuples s'appliquoient peu aux discussions chronologiques. Chacun avoit autrefois beau jeu pour débiter sur son origine les fables & les contes les plus absurdes.

La plus légére attention néanmoins auroit suffi à Hérodote pour lui faire sentir que la narration des Prêtres Egyptiens se détruisoit d'elle-même. Ils comptoient en effet depuis leur premier Roi jusqu'à Séthon 341

a Voyez *Plat.* in Tim. p. 1043 & 1044.

générations, 341 Rois, & 341 Pontifes [a]. Un pareil concours n'est pas dans l'ordre de la nature ; il ne falloit donc pas beaucoup de critique pour s'appercevoir combien un tel fait étoit contradictoire. Mais, je l'ai déjà dit, les Grecs n'y regardoient point de si près, sur-tout vis-à-vis des Egyptiens. Au surplus, il n'y a pas même d'apparence qu'on ait été originairement en état de tenir un compte exact de la durée des premiers regnes, eû égard au peu de soin & même des moyens qu'avoient les premiers peuples de conserver exactement le souvenir des événements [b].

J'ajouterai qu'à l'égard des Egyptiens en particulier, leurs anciennes annales devoient être

a *Herod.* l. 2. n. 142.

b Voyez ce que j'ai dit sur ce sujet dans le chapitre où je traite de l'origine de l'écriture, premiere Part, tom. 1. l. 2, chap. 6, p. 361.

fort en désordre. L'histoire ne permet pas d'en douter. On y voit que, lorsque Cambyse fils de Cyrus se fût rendu maître de l'Egypte, il persécuta les Prêtres, c'est-à-dire, les sçavants du pays, & fit mettre le feu aux temples [a]. C'étoit, comme on ne l'ignore pas, dans ces édifices que les Egyptiens conservoient leurs annales, dont le dépôt étoit confié aux Prêtres [b]. Qu'on juge du dégré de certitude que, depuis cet évènement, l'histoire d'Egypte a pû mériter. Artaxercès-Ochus y donna par la suite une atteinte pour le moins aussi funeste. Ce Prince fit enlever & transporter en Perse tous les exemplaires des archives sacrées [c]. Bagoas,

a *Herod.* l. 3. n. 29 & 37. = *Diod.* l. 1. p. 55. = *Plin.* l 36. sect. 14. pag. 735. = *Strab.* l. 17. p. 1170. C.

b *Plato*, p. 1043. = *Diod.* l. 1. p. 84. l. 16. p. 122. = *Syncell.* p. 40. B.

c *Diod.* l. 16. pag. 122.

un de ſes eunuques, procura, dit-on, quelque tems après aux prêtres la permiſſion de les racheter. Mais ce dernier fait me paroît fort ſuſpect. Il pourroit bien n'avoir été inventé que pour donner quelque apparence de vérité aux antiquités Egyptiennes, en voulant faire croire qu'elles étoient appuyées ſur des monuments autentiques, tels que les archives ſacrées qui contenoient toute l'hiſtoire de la nation. Quoi qu'il en ſoit, en ſuppoſant même que ces anciens dépôts ayent été rendus aux Egyptiens, on ſent qu'ils ne l'auront pû être qu'en aſſez mauvais état. Ceux qui les enleverent n'avoient vraiſemblablement pas pris toutes les précautions néceſſaires pour que ces manuſcrits ne ſouffriſſent pas de leur tranſport en Perſe, & ils dûrent s'altérer encore lorſqu'on les retranſporta

de Perse en Egypte. Tous ces voyages devoient immanquablement avoir gâté & endommagé considérablement les anciens registres.

Enfin, & c'est ici une réflexion à laquelle je ne vois pas qu'on puisse rien opposer de solide, si les Babyloniens & les Egyptiens avoient conservé des mémoires aussi précis & aussi exacts qu'ils vouloient le persuader, pourquoi regne-t-il tant de confusion & d'incertitude dans leur chronologie ? Pourquoi les calculs, que présentent les écrivains de l'antiquité, different-ils les uns des autres à un point excessif qu'on a vu ? Pourquoi enfin les annales de Babylone & de l'Egypte n'offroient-elles pendant des milliers de siécles que de simples catalogues de Rois, sans rapporter d'ailleurs le moindre événement, le moindre fait ? Mais, dira-t-on,

dira-t-on, la plûpart de ces Rois ont été des Princes fainéans, dont les actions ne méritoient pas d'être transmises à la postérité. Soit; mais sous ces Rois fainéans il a dû nécessairement arriver des événemens, sur-tout pendant une aussi longue suite de siécles que celle dont il est ici question. D'où vient le silence profond qu'on remarque à cet égard dans les histoires d'Egypte & de Babylone; histoires qui rapportent néanmoins le nom de tous ces Souverains, & même la durée précise de chacun de leurs regnes? La mémoire des principaux événemens arrivés sous ces regnes n'étoit-elle pas incomparablement plus aisée à retenir que les noms de tant de Souverains, & sur-tout que le nombre d'années qu'ils étoient dits avoir occupé le trône? Une comparaison va faire sentir toute

la force de cette objection.

On reproche, par exemple, aux derniers Rois de la Race Mérovingienne d'avoir passé leur vie dans une honteuse oisiveté, qui les a fait même surnommer les *Rois fainéans*. Le détail de leurs actions nous est aujourd'hui entiérement inconnu. La durée précise de la plupart de leurs regnes souffre même beaucoup de difficultés. On n'ignore pas néanmoins les principaux événements qui se sont passés alors dans la France. On perd, il est vrai, les Monarques de vue, mais on voit agir leurs Maires du Palais. L'histoire de France fournit en un mot sous ces regnes obscurs le détail de plusieurs événements, tels, par exemple, que des batailles, des fondations de Monastéres, des dissentions, des troubles, des actes, &c. Il n'en étoit pas de même des

chroniques Egyptiennes & Babyloniennes. On y trouvoit les noms de quantité de Rois, & la durée précise de leurs regnes; mais du surplus, nul détail, nulle mention des événements arrivés alors en Egypte ou à Babylone. Cette seule réflexion suffit, je crois, pour démasquer l'imposture de Bérose & de Manéthon. Il n'est pas mal-aisé de forger au hasard une liste de Rois, & d'assigner à leurs regnes telle durée qu'on le juge à propos: mais il n'est pas aussi facile d'arranger une suite d'événements non interrompus, relatifs les uns aux autres, liés enfin, & continués pendant des milliers de siécles. Aussi voyons-nous que les bons esprits de l'antiquité ont été les premiers à tourner en ridicule ces chroniques fabuleuses qui ne présentoient aucun fait, aucun événement.

Ciceron s'en explique dans les termes les plus formels [a]. Diodore n'y ajoutoit nulle foi [b]. Ariſtote, à ce qu'il paroît, n'étoit rien moins que convaincu de cette haute antiquité dont les Egyptiens aimoient tant à faire parade [c]. Plutarque la combat formellement [d]. Varron, l'un des plus ſçavants hommes qui ayent peut-être jamais paru, ne faiſoit remonter l'origine de ce peuple qu'à un peu plus de 2000 ans avant le temps auquel il écrivoit [e], c'eſt-à dire, à l'an 2120 environ, avant l'Ere chré-

a *Contemnamus etiam Babylonio... Condemnemus inquam hos, aut ſtultitiæ, aut vanitatis, aut imprudentiæ, qui CCCCLXX. millia annorum, ut ipſi dicunt, monumentis comprehenſa continent, & mentiri judicemus, nec ſæculorum reliquorum judicium, quod de ipſis futurum ſit pertimeſcere.* De Divin. l. 1. n. 109.

b L. 1. p. 30. l. 2. p. 145.

c Metereolog. l. 1. chap. 14. p. 547. D.

d In *Numa*, pag. 72. B.

e Apud *Auguſtin.* de Civit. Dei, l. 18. c. 40. = Voyez auſſi *A. Gell.* l. 14. c. 1. p. 633.

tienne. Hérodote lui-même ne ſemble pas avoir ajouté une grande croyance aux 11340 ans dont lui parloient les Prêtres d'Egypte. J'en juge ainſi par la maniere dont il en uſe à l'égard des ſucceſſeurs de Ménès, qu'il dit avoir été le premier Souverain de l'Egypte. Il paſſe une ſuite de Rois au nombre de 330, en avertiſſant qu'il ne s'y arrête pas [a]. Hérodote, ſans doute, regardoit cette liſte comme apocryphe & controuvée, d'autant mieux que de l'aveu même des Prêtres Egyptiens, on ne trouvoit dans toute la durée des regnes de ces prétendus Rois aucun événement dont il fût poſſible de parler [b]. Diodore en a uſé à-peu-près de même. De 470 Rois & 5 Reines, que les annales diſoient avoir occupé ſucceſſivement le trône [c], il ne

a L. 2. n. 100, 101 & 102.
b *Ibid.* n. 101.
c L. 1. p. 53.

parle que de quinze ou feize. Enfin, je le répete, on voit bien clairement que, ni Hérodote, ni Diodore n'ont pû extraire des annales Egyptiennes une fuite de faits capables de remplir feulement l'efpace de temps qu'on fçait s'être écoulé depuis le déluge jufqu'à la deftruction de l'ancien Empire Egyptien par Cambyfe [a]. Cette réflexion tombe encore plus fortement fur les antiquités des Babyloniens. On apperçoit dans leur hiftoire des lacunes & un vuide encore plus immenfe. Il ne refte même aucun monument de ces peuples; au lieu que les Obélifques, les Pyramides & les ruines de quantité d'autres grands édifices atteftent encore aujourd'hui que les Egyptiens ont fubfifté autrefois avec éclat.

J'ai vû au refte quelques per-

a Voyez la chronologie de Newton.

ſonnes prétendre que la conſtruction des monuments dont je viens de parler, ſuppoſoit néceſſairement que la Monarchie Egyptienne devoit avoir ſubſiſté pendant un très-grand nombre de ſiécles. Je ſuis bien éloigné, je l'avoue, d'être d'un pareil ſentiment. Il n'a point fallu des milliers de ſiécles pour parvenir à élever ces monuments de beaucoup trop vantés. Une ſimple réflexion va, je crois, nous en convaincre.

Les Incas, c'eſt-à-dire, les premiers Souverains du Pérou, avoient conſtruit quantité d'ouvrages, dont pluſieurs égalent, s'ils ne ſurpaſſent pas même les plus fameux monuments Egyptiens. Je mettrai dans ce nombre les deux chemins qui conduiſoient de Cuſco à Quinto; l'un pratiqué à travers les rochers & les précipices des montagnes de la Cordiliére, & l'au-

tre le long de la côte de la mer, sur un sable mouvant, pendant près de 500 lieues de pays: le temple du Soleil, la citadelle & le palais de Cusco, une autre maison Royale dont les ruines se voient encore aujourd'hui auprès de Cannar[a], l'ancien temple de Cayambé[b], une grande quantité de canaux, dont un entr'autres avoit 12 pieds de profondeur, & plus de 120 lieues de longueur, &c.[c]. On peut bien comparer, pour la grandeur du travail, pour la difficulté & pour la dépense, ces monuments aux obélisques, aux pyramides, aux temples & aux

a Voyez *Garcilasso de la Vega*, Hist. des Incas, l. 9. c. 13. l. 3. c. 20, 21 &c. = Voyage de *Coréal*, t. 1. p. 364 & 365. = *Acosta*, Hist. des Ind. Occident. l. 6. c. 14. = Hist. gen. des voyages, t. 13. p. 571 & 579. = Hist. des Incas, t. 1. p. 264 265, 292, 293.

b Journal des Sçav. Juin, 1757. p. 351.

c Voyage de D. Ant. d'Ulloa, t. 1. p. 422. = Hist. des Incas, t. 1. p. 166 & 167.

palais de l'Egypte. La Monarchie fondée par les Incas n'a subsisté cependant qu'environ 350 ans sous 13 Rois [a]. Je pourrois parler aussi des Souverains du Mexique, qui ont pareillement exécuté des ouvrages surprenants [b], & dont l'Empire néanmoins n'a pas subsisté aussi long-temps que celui des Incas.

Les monuments élevés par les premiers Habitants de l'Egypte ne peuvent donc servir en aucune maniere à prouver l'antiquité de ces peuples. On peut d'autant moins les alléguer que, selon toutes les apparences, ils auront été exécutés en fort peu de temps L'Egypte étoit autrefois extrêmement peuplée : c'est un de ces faits qu'il n'est pas possible de révoquer en

a *Acosta*, Hist. Nat. des Ind. l. 6. c. 19. fol. 300. *verso*.

b Hist. gén. des Voyag. t. 12. p. 430, &c. = *Gemelli*, t. 6. l. 2. c. 8.

doute. Tous les écrivains de l'antiquité s'accordent à l'attester[a]. C'est même à la faveur de cette multitude immense d'habitants que, selon leur témoignage, les anciens Monarques d'Egypte sont parvenus à élever la quantité de monuments qui ont rendu cet Empire si célebre[b]. D'après cette réflexion, on sent aisément que les Egyptiens ont pû terminer en très-peu d'années leurs plus fameuses entreprises. Ils employoient jusqu'à trois cents mille hommes à la fois pour exécuter un ouvrage[c]. Tel a été en général le goût de tous les anciens peuples : ils vouloient jouir promptement. Bérose dit que le superbe palais de Babylone avoit

a Voyez les Mém. de Trév. Janv. 1752. p. 32, &c.

b *Diod.* l. 1, p. 56 & 37.

c Voyez *Herod.* l. 2. n. 124. = *Diod.* l. 1. p. 73. = *Plin.* l. 36, sect. 14 & 17.

été bâti en quinze jours [a]. Les Chinois n'ont employé que cinq ans à perfectionner leur grande muraille [b]. On pourroit citer plusieurs autres exemples d'entreprises immenses exécutées en très-peu de temps par les Orientaux [c]. Il en aura été certainement de même chez les Egyptiens. Ainsi leurs obélisques, leurs pyramides, leurs palais, leurs temples, &c. ne peuvent en aucune maniere autoriser les conjectures qu'on voudroit tirer de ces monuments pour établir l'antiquité de l'Empire Egyptien. Toutes ces allégations tombent d'elles-mêmes. Les faits qu'on vient de lire les détruisent absolument.

a Apud *Jos.* antiq. l. 10. c. 11. *sub fin.* Ce fait, sans doute, est exagéré; mais il prouve toujours l'usage constant dans l'Asie d'employer très-peu de temps à la construction des ouvrages les plus immenses.

b *Martini*, Hist. de la Chine, l. 6. t. 2. p. 40 & 41.

c Voyez l'Hist. génér. des Huns par M. de *Guignes*, t. 4. p. 208 & 209.

Il me paroît même démontré que les Egyptiens n'avoient guéres plus de connoissance de l'architecture, de la sculpture & des beaux arts en général, que les Péruviens & les Mexicains. Par exemple, les uns & les autres ignoroient également le secret de construire des voûtes [a]. Ce qui nous reste en ouvrages de fonte ou de sculpture exécutés chez tous ces peuples, est également maussade & incorrect. Je crois cette observation absolument essentielle. En effet, ces sortes de connoissances ne peuvent s'acquérir que par la longueur du temps. La Monarchie Egyptienne, quoique de beaucoup plus ancienne,

a Voyez la troisiéme Part. t. 5. l. 2. c. 2. p. 116. = *Acosta*, loco cit. fol. 292. *verso*. = Hist. gén. des Voyag t. 13. p. 580. = *Garcilasso de la Vega*, l. 7. c. 11. t. 2. p. 192. = Hist. des Incas, t. 1. p. 167. = Mém. de l'Acad. de Berlin, t. 2. ann. 1746. p. 448, 451, 452.

& continuée pendant beaucoup plus de siécles que celle des Péruviens & des Mexicains, n'a pas subsisté néanmoins assez long-temps pour que ces peuples pussent acquérir les lumieres & les connoissances qui leur ont toujours manqué dans quantité de parties des arts. Les Egyptiens même, ainsi que les Péruviens & les Mexicains, étoient privés de certains arts, auxquels leur bassesse apparente & l'habitude sur-tout où nous sommes d'en jouir, empêche de faire attention, mais dont l'invention cependant a fait plus d'honneur à l'esprit humain, que tous les prodigieux monuments dont je viens de parler.

On réussiroit encore moins à établir l'antiquité prétendue des Egyptiens par les progrès que ces peuples avoient faits dans les sciences exactes. Leurs connoissances à cet égard

étoient des plus imparfaites. On peut ſe rappeller les détails dans leſquels je ſuis entré à ce ſujet dans l'article des ſciences [a]. Un ſeul exemple ſuffit pour ſe convaincre du peu d'étendue de leurs découvertes. Du temps d'Hérodote, c'eſt-à-dire, environ l'an 450 avant l'Ere chrétienne, les aſtronomes d'Egypte ne ſçavoient pas encore que la durée de l'année ſolaire eſt de plus de 365 jours [b]. On peut juger par ce fait, qui eſt bien certain & bien conſtamment prouvé, du progrès que les anciens habitants de l'Egypte avoient faits dans les ſciences exactes. Enfin, & c'eſt ici une réflexion ſur laquelle on ne peut trop inſiſter : près de 500 ans avant Jeſus-Chriſt, Démocrite & pluſieurs autres Philo-

a Seconde Part. l. 3. c. 2. t. 5. troiſiéme part. l. 3. c. 2. art. 2. p. 196 & *ſuiv.*

b Voyez tom. 5. l. 3. c. 2. p. 197 & *ſuiv.*

ſophes, qui ſoutenoient que le monde avoit eu un commencement, s'étoient attachés à en prouver la nouveauté par tous les moyens que l'hiſtoire & la critique pouvoient leur fournir. On ne voit pas néanmoins qu'on ait jamais entrepris de les réfuter ſolidement [a]. Rien cependant n'eût été plus facile, ſi les prétendues antiquités des Babyloniens & des Egyptiens euſſent porté ſur quelque fondement raiſonnable.

Finiſſons par jetter un coup d'œil ſur les antiquités des Scytes. Elles ne nous occuperont qu'un moment. Ces peuples, au rapport de Trogue-Pompée & de Juſtin ſon abbréviateur, furent reconnus pour être d'origine plus ancienne que les Egyptiens [b]. Les Scythes ce-

a Voyez *Jaquelot*, Diſſert. ſur l'exiſtence de Dieu, t. 1. p. 265, &c.
b L. 2. c. 1. p. 60.

pendant ne comptoient du temps d'Hérodote que mille ans d'antiquité [a].

On peut au surplus parfaitement bien appliquer aux antiquités Chinoises les réflexions que je viens de faire sur les antiquités des Egyptiens & des Babyloniens. Selon les idées populaires des Chinois l'origine de cette nation remonteroit à des milliers de siécles. Je dis, selon les idées populaires, car les sçavants de la Chine sont les premiers à se mocquer de cette antiquité fabuleuse & à l'abandonner [b]. Cette prétention même n'est pas fort ancienne à la Chine ; elle est née dans des temps assez modernes [c], autre

a L. 4. n. 5 & 7.

b *Martini*, Hist. de la Chine, t. 1. p. 7. = Lettr. édif. t. 21. p. 119. 120. = Hist. des Huns par M. *de Guignes*, t. 1. part. premiere, p. 2 & 3.

c Voyez l'Histoire abrégée de l'Astronomie Chinoise par le P. Gaubil, dans les Observations Mathém. du P. Souciet, t. 2. p.

conformité avec les antiquités Égyptiennes & Babyloniennes, inconnues, comme je l'ai fait voir, aux plus anciens & aux plus sçavants écrivains de la Gréce & de Rome. D'ailleurs, quel fonds peut-on faire sur la certitude de la chronologie Chinoise pour les premiers temps; lorsqu'on voit ces peuples avouer unanimement qu'un de leurs plus grands Monarques, ennemi par intérêt des traditions anciennes & de ceux qui pouvoient les sçavoir, fit brûler tous les livres qui ne traitoient ni d'agriculture, ni de médecine, ni de divination, anéantit tous les monuments, & s'attacha pendant plusieurs années à détruire tout ce qui pouvoit rappeller la connoissance des temps antérieurs à son re-

16 & 17. & l'Hist. des Huns par M. *de Guignes*, t. 1. part. premiere, p. 2.

gne (1). Quarante ans environ après sa mort, on voulut rétablir les monuments historiques. Pour cet effet on recueillit, dit-on, les oui-dire des vieillards; on déterra, ajoute-t-on, quelques fragments de livres échappés à l'incendie général. On rejoignit comme l'on put, ces différents lambeaux, & du tout on tâcha d'en composer une histoire suivie. Ce ne fut néanmoins que plus de 150 ans

(1) Cet événement arriva 213 ans avant l'Ere chrétienne, par l'ordre de Chi Hoam-ti. Ce Monarque, à son aversion près pour les lettres, fut un très-grand Prince. Son habileté & sa fermeté étoient égales, & il vint à bout d'exécuter son projet de la suppression de tous les livres historiques. Cette destruction fut d'autant plus grande & d'autant plus complette, qu'alors l'usage du papier n'étoit pas connu. On peignoit les caractéres sur des tablettes, ou sur de petites planches de bambou, ce qui rendoit le moindre écrit d'un volume très-considérable, & par conséquent très-difficile à cacher. Acad. des Inscrip. t. 10. p. 381. t. 15. p. 520. = Relation du Royaume de Siam, par *la Loubère*, t. 1. p. 376 & 377.

après la destruction de tous les monuments, c'est-à-dire, l'an 37 avant Jesus-Christ, qu'on vit paroître un corps complet de l'ancienne histoire. L'auteur même, Sfé-ma-thsiène, qui la composa eut la bonne foi d'avouer qu'il ne lui avoit pas été possible de remonter avec certitude 800 ans au-delà du temps auquel il écrivoit.

Tel est l'aveu unanime que font les Chinois [a]. Je laisse à juger, après un pareil fait, de la certitude de leur ancienne histoire (1). Aussi éprouve-t-on,

a Acad. des inscript. t. 10. p. 381, 382, 383 & 388. t. 15. p. 506, 528, 529, 532. 543, 552 & 561.

(1) Les seuls monuments sur lesquels on puisse établir l'ancienne histoire des Chinois, sont,

1°. Quelques fragments des ouvrages moraux de *Confucius*, & une chronique très-séche & très-abrégée de l'histoire de sa Province. Cette chronique ne remonte qu'à l'an 722 avant J. C. Confucius vivoit vers l'an 450 avant l'Ere chrétienne. Acad. des Inscript. t. 10 p. 382. t. 15. p. 540.

2°. Un ouvrage moral du Philosophe

lorſqu'on veut la traiter, des difficultés & des contradictions inſurmontables. Les différences qu'on remarque dans les époques principales [a], prouvent que l'hiſtoire des Chinois n'a aucune ſupériorité, ni aucun avantage ſur les autres hiſ-

Meng-tzé, qui vivoit vers l'an 320 avant J. C. *Ibid.* t. 18. p. 206 & 207.

3°. Le *Tſou-chou*, chronique très-abrégée, compoſée vers l'an 299 avant J. C. & retrouvée l'an 264 de l'Ere chrétienne. *Ibid.* t. 15. p. 537. t. 18. M. p. 215, 218 & 228.

4°. Le corps d'hiſtoire compoſé par *Sſé-ma-tſiene*, & publié l'an 37 avant J. C. *Ibid.* t. 15. p. 543. Sſé-ma-tſiene eſt regardé comme le pere de l'hiſtoire chez les Chinois.

Le recueil des faits compris dans tous ces monumens formeroit à peine un petit volume *in*-12 d'impreſſion ordinaire.

Tous les autres écrivains Chinois ſont bien poſtérieurs à ceux que je viens de nommer. Il eſt cependant très-certain qu'ils n'ont point eu d'autres ſecours, & que depuis on n'a découvert aucun autre monument ancien. Acad. des Inſcript. t. 18. M. p. 194.

a Voyez l'hiſt. gén. des Huns par M. *de Guignes*, t. 1. p. 5, 6, 10, 14, &c. = Acad. des Inſcript. t. 10. p. 381, 388, 393, &c. = Journal des Sçav. Décemb. 1757. p. 817 & 818.

toires profanes. Il y regne une incertitude semblable à celle que les chronologistes éprouvent dans leurs recherches sur l'histoire des Babyloniens, des Egyptiens, & sur celle des premiers Rois de la Gréce. D'ailleurs elle est également dénuée de faits, de circonstances & de détails.

A l'égard des observations astronomiques dont on a cherché à étayer les prétendues antiquités Chinoises, il y a longtemps que le célébre Cassini [a], & plusieurs autres écrivains de mérite [b], en ont assez dit pour

a Anc. Mém. de l'Acad. des Scienc. t. 8. p. 284, 303, 307.

b *Jaquelot*, Dissert. sur l'existence de Dieu, t. 2. p. 97, 102 & 103. == Ancien. Relat. des Ind. & de la Chine, p. 350, 354, 358. == Spectacle de la Nature, t. 8. p. 37. == M. *Freret*, dans les Mém. de l'Acad. des Inscri[illegible] t. 10. p. 393, 394, 395, 396, t. 18, p. 198. 210, 221, 280. Il est vrai que dans la suite M. Freret semble abandonner cette idée; mais j'avoue que les raisons auxquelles il paroît s'être rendu, ne me persuadent nullement. Voy. t. 18. p. 242 & 247, &c.

décréditer tout cet appareil visiblement inséré après coup. La supposition même est si sensible, qu'elle a été apperçue par quelque Lettrés [a], malgré le peu d'idée qu'en général les Chinois ont de la critique. On peut assurer hardiment que jusqu'à l'an 206 avant J. C. leur histoire ne mérite aucune croyance [b]. C'est un tissu perpétuel de fables & de contradictions [c]; c'est un cahos monstrueux dont on ne sçauroit rien extraire de suivi & de raisonnable.

Ce que l'on sçait sur l'origine de la plus grande partie des arts & des sciences, suffiroit seul pour démontrer la fausseté & le ridicule de toutes les fabuleuses antiquités dont je viens de parler. On voit très clairement les

a Acad. des Inscrip. t. 10. p. 396. t. 18. M. p. 220, 221, 229.

b Acad. des Inscr. t. 10. p. 380, 381, 388.

c *Jaquelot*, loco cit. p. 98, &c. == Spectacle de la Nature, t. 8. pag. 35 & 36.

découvertes les plus essentielles, les arts les plus nécessaires naître, ou s'introduire successivement dans les différentes parties de l'univers. On peut même en suivre le progrès jusqu'à un certain point, & on en apperçoit assez pour se convaincre que toutes nos connoissances ne sont pas bien anciennes. La nouveauté des arts & des sciences prouve sensiblement celle du monde. Il ne resteroit pas aujourd'hui la moindre trace, le moindre vestige de leur origine, si elle étoit aussi éloignée de nous, que les prétendues chroniques de certains peuples vouloient le faire entendre. Cependant on a pû remarquer que nous ne sommes nullement dépourvus de lumieres & de connoissances sur tous ces objets. Cette réflexion est d'autant plus forte, & prouve d'autant mieux la nouveauté

du monde, que la tradition des premiers événements n'a pu se conserver que de mémoire. C'est une preuve, au surplus, dont la force a frappé ceux des anciens Philosophes qu'on peut le moins soupçonner de crédulité. La nouveauté des arts & des sciences a toujours été le principal argument dont ils se sont servis pour soutenir celle du monde [a].

On pourroit tirer une preuve également victorieuse de l'imperfection de quantité d'arts dans l'ancien monde, & de toutes les sciences qui dépendent de la longueur du temps & de l'expérience. Je pourrois parler aussi de l'ignorance absolue où ont été les anciens peuples, même les plus policés, d'un

a Voyez *Lucret.* l. 5. v. 331, &c. = *Macrob.* in Somm. Scipion. l. 2. c. 10. p. 153. = Voyez aussi *Jaquelot*, Diss. sur l'existence de Dieu, t. 1. c. 12.

grand

grand nombre de découvertes très-utiles & très-importantes dont nous jouissons aujourd'hui. Mais je pense en avoir dit assez sur tous ces objets dans le cours de mon ouvrage, pour me croire dispensé d'y insister plus longtemps.





IX. DISSERTATION.

Examen d'un passage d'Hérodote, tiré du second Livre de cet Historien, n°. 142.

LE FAIT que nous allons examiner dans cette Dissertation, a un rapport intime avec les antiquités des Egyptiens, dont nous nous sommes occupés dans la Dissertation précédente. C'est par cette raison, & pour ne rien laisser à désirer sur cette matiere, que j'ai cru devoir y donner une attention particuliere. On sentira aisément que sans une pareille considération, ce passage en lui-même ne mériteroit pas la moindre réfléxion.

Le paſſage dans lequel Hérodote nous a tranſmis la tradition du fait, qui fait l'objet de cette Diſſertation, a donné bien de la peine aux critiques modernes, ſans que perſonne juſqu'à préſent ſoit parvenu à l'éclaircir d'une maniere ſatisfaiſante. Nous ne nous flattons pas d'être plus heureux. Au contraire, le peu de réfléxions que nous allons propoſer aura pour but de faire voir, qu'il eſt moralement impoſſible de former un ſens raiſonnable des expreſſions d'Hérodote dans ce paſſage.

Le texte dont il s'agit a été juſqu'à préſent mal rendu dans toutes les traductions dont on ſe ſert ordinairement. C'eſt pourquoi nous croyons devoir commencer par en donner une verſion littérale & fidelle.

« Ils (les Prêtres Egyptiens)
» diſoient que pendant ce temps

» (il s'agit de 11340 ans ; qui
» selon la tradition fabuleuse
» des Egyptiens, s'étoient écou-
» lés depuis l'origine de la Mo-
» narchie Egyptienne, jusqu'au
» regne de Séthon) les Prêtres
» Egyptiens disoient donc que
» pendant cet intervalle de
» temps, le Soleil s'étoit levé
» *quatre fois*, où il a coutume
» de se lever ordinairement.
» Sçavoir, que *deux fois* cet as-
» tre s'étoit levé où il se couche
» aujourd'hui, & que *deux fois*,
» il s'étoit couché où il se leve
» présentement : mais que cela
» n'avoit rien occasionné d'ex-
» traordinaire dans l'Egypte,
» soit par rapport aux produc-
» tions de la terre, soit par rap-
» port aux débordements du Nil,
» soit par rapport aux maladies,
» soit par rapport à la morta-
» lité. » Telle est la traduction
littérale du passage qu'il s'agit
de discuter. Nous avons abso-

lument négligé le ſtyle & l'élégance, crainte de manquer à la fidélité.

Il eſt, je crois, peu de perſonnes qui du premier coup d'œil ne trouvent quelque choſe de louche dans cette narration d'Hérodote. Le ſens le plus naturel qu'on puiſſe donner aux paroles de cet Hiſtorien, c'eſt que pendant les onze mille trois cens quarante ans en queſtion, la direction du mouvement diurne du Soleil avoit changé à deux repriſes différentes, & étoit enſuite redevenue à autant de repriſes différentes, la même qu'elle étoit avant la premiere des deux variations que je ſuppoſe ; de ſorte que dans le cours des 11340 ans dont il s'agit, on avoit vu, pendant quatre différentes parties de cette période, le Soleil ſe mouvoir dans un ſens, & pendant deux autres

parties se mouvoir dans le sens contraire, & cela alternativement.

Voilà précisément en quoi consiste la grande difficulté du passage que nous examinons. Si Hérodote eût dit que pendant le cours des 11340 ans en question, le Soleil s'étoit levé trois fois où il a coutume de le faire; & que deux fois cet astre s'étoit levé où il se couche aujourd'hui; le fait eût été certainement des plus extraordinaire, cependant il ne seroit pas absolument parlant inconcevable. Mais que deux changements d'état, qui n'amenent précisément que deux retours à la position primitive, puissent, par leur combinaison avec l'état primordial, fournir pendant un temps quelconque quatre alternatives de cet état primordial, c'est ce qui implique contradiction. Un exemple des plus simples va le

faire ſentir avec la derniere évidence.

Que l'on obſerve un arbre pendant deux années conſécutives : ſi l'obſervation commence en été, on verra trois fois cet arbre garni de ſes feuilles, & deux fois dépouillé de feuilles pendant cet eſpace de temps, & cela alternativement. Si l'obſervation commence en hyver, on verra au contraire ce même arbre dépouillé de ſes feuilles à trois repriſes différentes, & il ne ſera vu garni de ſes feuilles, que pendant deux des cinq alternatives qu'il éprouve, dans le cours des deux années dont il s'agit ; être dépouillé de ſes feuilles, ſera l'état primordial de cet arbre dans ce ſecond cas. Ce ſera le contraire dans le premier. Mais dans l'un & dans l'autre cas, deux changements d'état n'opérent que trois alternatives de l'état primordial. Il

» s'étoit couché où il a coutume
» aujourd'hui de se lever ».

Mais, pour parer un écueil, ces interprêtes n'ont-ils pas été se briser contre un autre, pour le moins aussi dangereux que celui qu'ils vouloient éviter, en mettant Hérodote en contradiction avec lui-même dans la même phrase ? Selon eux, cet Historien dit d'abord que pendant les 11340 ans dont il parle, le Soleil s'étoit levé *quatre* fois d'une maniere extraordinaire, ce qui emporte nécessairement que cet astre s'étoit couché aussi *quatre* fois d'une maniere extraordinaire ; & tout de suite, ils font dire à Hérodote que pendant ce même temps le Soleil s'étoit levé *deux* fois où il se couche ordinairement, & couché *deux* fois où il a coutume de se lever ; c'est-à-dire, que *deux* fois *seulement* le Soleil

s'étoit levé & couché d'une maniere extraordinaire. Y eût - il jamais contradiction plus palpable ?

Indépendamment des deux explications que nous venons d'examiner, qui l'une & l'autre sont au fonds également contradictoires & absurdes, à cela près néanmoins que dans l'une la contradiction est moins frappante que dans l'autre, quelques Commentateurs ont proposé une troisiéme interprétation.

Si l'on en croit ces nouveaux critiques, Hérodote a dit, non pas que le Soleil s'étoit levé *quatre* fois d'une maniere extraordinaire, pendant la période en question, mais que le cours de cet astre avoit éprouvé *quatre* changements; sçavoir, deux dans son lever & deux dans son coucher. Cette explication, comme on le voit, n'est guéres plus satisfaisante que toutes

celles dont je viens de rendre compte. Lorſque le Soleil ſe leve où il ſe couche d'ordinaire, il eſt néceſſaire qu'il ſe couche où il a coutume de ſe lever, ainſi que nous l'avons déjà fait obſerver plus d'une fois, par conſéquent deux changements dans le lever du Soleil, & deux changements dans ſon coucher, ne feront jamais que *deux*, & non pas *quatre* changements dans ſon mouvement diurne. D'ailleurs ce ſens eſt abſolument contraire au texte d'Hérodote qui ſe ſert d'un terme qui ne peut ſignifier exactement autre choſe que le lever du Soleil, (1), & jamais le mouvement, ou le cours de cet aſtre.

De toutes ces réfléxions, on doit conclure néceſſairement que le paſſage en queſtion, à le prendre ſelon les expreſſions propres d'Hérodote, n'eſt ſuſ-

(1) Ἀνατεῖλαι.

ceptible d'aucune explication raisonnable. Cependant j'y crois entrevoir une tradition ancienne sur un événement extraordinaire, & qui mérite bien que nous nous arrêtions à la discuter ; c'est uniquement sur cet objet que vont porter nos réfléxions.

Quelque beau génie qu'Hérodote eût reçu de la nature, & quelque étendues qu'ayent été, à bien des égards, ses connoissances, on peut très-facilement se convaincre qu'il étoit très-foible du côté de l'Astronomie. Lorsqu'il raconte, par exemple, cette expédition maritime que des Phéniciens entreprirent par ordre de Néchos, Roi d'Egypte, autour de l'Afrique, à partir des ports de la Mer rouge, & à revenir ensuite par la Méditerranée, il ne peut se persuader que ces voyageurs eussent vû, comme ils le rap-

portoient, le Soleil à leur droite [a], c'est-à-dire, qu'ils l'eussent vû atteindre, & même passer leur zénith, & se trouver successivement des deux côtés de leur premier vertical (1); ce fait néanmoins n'a rien d'étonnant pour quiconque a les plus foibles teintures de Cosmographie.

a L. IV. n°. 42.

(1) L'intelligence de ce passage dépend d'un point de fait qui consiste à sçavoir que les anciens, pour déterminer la position des quatre points cardinaux par rapport à un spectateur quelconque, le supposoient tourné du côté de l'occident. De cette maniere le septentrion se trouvoit à sa droite, & le midi à sa gauche. On peut voir dans le premier Livre des Météores de Cléomédes, p. 13. sur quoi étoit fondée à cet égard la supposition des anciens. D'après cet usage, il est aisé de voir que ceux qui habitent dans la partie septentrionale de la Zone Torride, ont le Soleil à leur droite, c'est-à-dire, au septentrion, pendant tout le temps que cet astre employe à parcourir les signes septentrionaux. Ceux au contraire qui sont dans la partie méridionale, n'ont le Soleil à leur gauche, c'est-à-dire, au midi, que lorsque sa déclinaison méridionale excéde la latitude de leur habitation.

Il ne ſeroit pas difficile de trouver d'autres preuves du peu de connoiſſance qu'Hérodote avoit de l'Aſtronomie [a]. Ce que nous venons de dire ſuffit pour faire voir qu'il ne ſeroit pas ſurprenant que cet Hiſtorien eût avancé un paradoxe aſtronomique. On pourroit même ajouter que les Prêtres Egyptiens de qui Hérodote dit tenir le fait qu'il raconte, le lui avoient ſans doute expoſé ſelon leur uſage ordinaire, c'eſt-à-dire, d'une maniere très-enveloppée & abſolument énigmatique : ne comprenant pas le langage des Prêtres Egyptiens, Hérodote aura achevé de l'obſcurcir en le rapportant.

Si l'on pouvoit enviſager dans ce ſens le paſſage que nous examinons, il ſeroit aiſé de ſortir

[a] Voyez l. 1. n°. 32, le calcul monſtrueux des mois emboliſmiques que cet Auteur fait faire à Solon. Voyez auſſi t. 5. l. 3. chap. 2. art. 2. p. 197, 200 & ſ.

d'embarras, en disant, qu'Hérodote ayant voulu parler d'une matiere qu'il n'entendoit pas, & qu'il étoit difficile même qu'il entendît, inutilement chercheroit-on à l'entendre lui-même aujourd'hui. Mais ce passage, tel qu'il nous est parvenu, ne choque pas moins le bon sens que l'Astronomie, ainsi que nous l'avons fait voir ci-dessus. Hérodote, quoique peu versé dans cette science, n'en étoit pas moins un génie du premier ordre, un des esprits les plus judicieux de toute l'antiquité; ce seroit donc, à notre avis, faire outrage à sa mémoire, que de regarder ce même passage, comme étant encore aujourd'hui tel qu'il est sorti des mains de son Auteur. Il y a toute apparence, au contraire, que le texte est considérablement altéré dans cet endroit, comme dans une infinité d'au-

tres, où les fautes des copistes étoient pourtant bien moins à craindre. Personne, je crois, n'ignore qu'il est peu d'Auteur ancien dont le texte ait autant souffert des injures du temps & de l'ignorance des copistes, que celui d'Hérodote. Il seroit par conséquent nécessaire de résti-tuer le passage en question, sur l'autorité de quelque manuscrit, tel qu'il ne s'en trouve peut-être plus, avant que d'entreprendre de l'expliquer d'une maniere satisfaisante.

Manque d'un pareil secours, les critiques modernes se sont livrés à quantité de conjectures, qui pour la plûpart n'ont besoin que d'être proposées pour que l'on en sente le foible, & souvent même le ridicule ; c'est pourquoi nous croyons devoir les passer sous silence.

Il en est une néanmoins qui étant extrêmement ingénieuse,

mérite par cette raiſon, une attention particuliere, quoiqu'à dire le vrai, elle ne ſoit pas plus ſolide que toutes les autres conjectures par leſquelles on a déjà tenté d'expliquer le paſſage en queſtion. Un auteur moderne, à qui l'union de divers talents, qu'il eſt bien rare de rencontrer dans une ſeule & même perſonne, a mérité la plus brillante réputation, a mis en dernier lieu cette conjecture dans tout ſon jour ; nous aimons mieux renvoyer ceux qui voudront avoir connoiſſance de ce ſyſtême, à ce qu'il en dit, que d'en donner un détail qui n'auroit jamais l'élégance & l'aménité que cet ingénieux écrivain a ſçu répandre ſur tous les ſujets qu'il a entrepris de manier. On trouvera dans ſon ouvrage tout ce qui peut être dit en faveur de cette opinion, & même quelques-unes des raiſons qui

peuvent la rendre problématique [a].

Au reste, si la tradition d'un changement dans le mouvement du Soleil, n'étoit rapportée que par Hérodote, je crois que les critiques auroient fait moins d'attention au passage de cet auteur. Mais on retrouve cette même tradition dans plusieurs autres écrivains, toujours, à la vérité, d'une maniere assez confuse.

Platon raconte, dans un de ses Dialogues, que du temps d'Atrée le mouvement du firmament avoit changé, de maniere que le Soleil & tous les astres avoient commencé à se lever où ils se couchoient auparavant; & à se coucher où ils avoient coutume de se lever; en un mot que la machine du monde s'étoit

a Eléments de la Philosophie de Newton, mis à la portée de tout le monde par M. de Voltaire.

mue tout-d'un-coup, dans un ſens contraire à celui dans lequel elle l'avoit fait juſqu'alors. Il accompagne ce récit d'un détail ſi biſarre des effets de ce bouleverſement, & d'explications phyſiques ſi ſingulieres, qu'il eſt aiſé de voir qu'il ne parloit que d'après une tradition extrêmement confuſe & embrouillée [a]. On peut conclure auſſi d'un paſſage de ſon Timée, où il rappelle en deux mots ce même événement, que Solon, qui le premier en avoit donné connoiſſance aux Athéniens, l'avoit puiſée en Egypte, c'eſt-à-dire, à la même ſource qu'Hérodote [b]. Pomponius Méla parle auſſi de la même tradition [c], ainſi que Plutarque [d], Diogene Laërce & pluſieurs autres écri-

a In Politico, p. 535.

b In Tim. p. 1043, &c.

c Liv. 1. chap. 9. p. 60.

d De Placit. Philoſophoſ. l. 2. c. 24. p. 890 & 891.

vains de l'antiquité [a]. Ils paroissent tous avoir eu quelque connoissance d'un phénoméne approchant de celui dont il s'agit dans cette Dissertation ; mais aucun des auteurs que je viens de citer n'en a parlé d'une maniere intelligible : ils s'expriment pour la plûpart aussi peu exactement qu'Hérodote.

Enfin, en rassemblant les différents témoignages de l'antiquité qui peuvent avoir quelque rapport au passage que nous examinons, ils s'accordent tous à nous dire, que les Egyptiens, & peut-être même quelques autres peuples de l'antiquité avoient conservé une tradition confuse d'un ou de plusieurs changements qu'avoit éprouvé le mouvement diurne du Soleil, quoique la plûpart de ces témoignages différent d'ailleurs

a *Achill. Tatius* de Arati Phœnom. c. 24. p. 147. = *Solinus*, chap. 32. p. 44. G. &c.

du tout au tout par rapport à la nature, au nombre, au temps, & à la durée de ces changements. Cet accord sur le point fondamental de la narration d'Hérodote, est sans doute ce qui a piqué la curiosité des Sçavants; cela leur a fait croire qu'on pourroit peut-être découvrir ce qui avoit pû donner cours à la créance d'un fait aussi extraordinaire. Comme le peu de conformité des auteurs anciens par rapport à la maniere dont ce phénoméne s'étoit opéré, joint aux circonstances qui l'avoient accompagné, laissoit le champ libre à l'imagination de nos écrivains modernes, ils se sont abandonnés à des conjectures plus hardies les unes que les autres : je crois que leur exemple me met en droit d'en hazarder aussi une qui, outre la nouveauté (1), aura du moins

(1) L'explication que je vais proposer m'étoit venue en pensée avant que de lire

l'avantage d'avoir pour fondement des faits authentiques & non des suppositions douteuses ou des connoissances astronomiques trop relevées pour les temps dont il s'agit dans cette Dissertation.

L'Ecriture Sainte nous a conservé l'histoire de deux événements miraculeux concernant le mouvement journalier du Soleil; le premier arriva sous Josué, lorsque le cours de cet astre fut suspendu pendant un jour, ou environ [a]; le second

ce que dit en peu de mots sur ce passage d'Hérodote le P. Calmet dans une Dissertation préliminaire à la tete du quatriéme Livre des Rois. Il n'en a posé au surplus que les fondements & les principes : je crois avoir développé davantage cette idée.

a *Josué*, c. 10. ℣. 12 & 13. = *Ecclesiastic.* c. 46. ℣. 5.

Peu importe pour la réalité du miracle en lui-même qu'on admette le nouveau systême qui fait tourner la terre autour du Soleil, ou qu'on suive l'ancienne opinion qui prétendoit que c'étoit cet astre au contraire qui tournoit à l'entour de la terre. Quelque systême qu'on embrasse, l'événement dont je

se passa sous le regne d'Ezéchias, lorsqu'on vit le Soleil rétrograder considérablement & vraisemblablement d'environ 150 dégrés [a].

L'un & l'autre de ces événements est antérieur au regne de Sethon ; le premier même de ces prodiges a précédé d'environ 200 ans le regne d'Atrée. Celui-ci a dû allonger le jour pour une moitié de la terre, & la nuit pour l'autre moitié de l'hémisphére d'une maniere trop sensible, pour n'avoir pas été

parle, n'en sera ni moins réel, ni moins miraculeux à l'extérieur.

a 4. *Reg.* c. 20. ℣. 9. &c.=2. *Paral.* c. 32. ℣. 24.= *Isaïe*, c. 38 ℣. 7 & 8.= *Ecclesiastic.* c. 48. ℣. 25 & 26.

Le Texte sacré dit, que l'ombre rétrograda de dix dégrés sur le cadran d'Achaz. Il y a bien de l'apparence que chacun de ces dégrés indiquoit une heure, & que par conséquent le Soleil rétrograda de 150 dégrés du parallele qu'il décrivoit ce jour là. Mais comme cette évaluation n'est pas absolument constante, je n'ai pas voulu déterminer précisément quel intervalle de temps répondoit à chacun de ces dégrés.

remarquée principalement par les peuples qui avoient déjà quelques teintures d'Aſtronomie.

Les circonſtances du ſecond miracle ont dû être encore beaucoup plus frappantes. Suppoſé que la rétrogradation du Soleil ait été alors de 150 dégrés, il eſt néceſſaire que cet aſtre ſe ſoit levé ſur plus de trois mille lieues de pays ſucceſſivement, & cela au même point de l'horiſon, où il venoit de ſe coucher quelques heures auparavant : qu'enſuite il ait repris ſon premier cours. Par la même raiſon, on l'aura vû dans l'étendue de plus de trois mille autres lieues de notre Globe, ſe coucher où il venoit de ſe lever, & ſe lever de nouveau où il s'étoit couché en dernier lieu. A l'égard du reſte de la terre, le jour aura été conſidérablement allongé dans une partie, & la nuit

nuit en aura d'autant plus duré dans la partie opposée. Il y avoit (en supposant toujours la rétrogradation du Soleil de 150 degrés) dix heures pour le moins que le Soleil étoit levé sur l'horison de Jérusalem, quand le miracle dont je parle arriva. P r ce moyen ses effets les plus sensibles tomberent sur l'Océan. C'est pour cela sans doute que les Auteurs profanes n'en ont eu qu'une notion extrêmement confuse. De toutes les régions de notre continent, celles où ce prodige dût se manifester d'une maniere plus frappante sont les Indes orientales, & la partie la plus occidentale de l'Afrique, pays dont il ne nous reste aucun monument historique.

Il se peut faire aussi que le Soleil ayant rétrogradé par rapport à la Judée précisément jusqu'au point de son lever, se

ſoit réellement couché pendant quelques minutes pour l'Egypte, & pour les pays plus occidentaux, au même point où il s'étoit levé, & relevé peu après en reprenant ſon cours ordinaire, précifément où il venoit de ſe coucher. Dans l'Egypte où l'air eſt toujours ſerain, on aura vu que ce prodige étoit opéré par une rétrogradation réelle du Soleil : en Grece, où dans cette ſuppoſition le phénomène eût dû être plus ſenſible, il ſuffit que les nuages ayent dérobé la vue de ſon diſque, pour faire attribuer à une écliple [a], les ténébres ſubites qui durent pendant quelque temps couvrir tout le pays. En un mot, on peut trouver mille raiſons du ſilence de la plûpart des Auteurs profanes, de même que des altérations différentes que ceux qui

a Voyez *Plut.* de Placit. Philoſophoſ. l. 2. c. 24. p. 890 & 891.

parlent d'un changement du mouvement diurne du Soleil, ont pû faire à la tradition de ce mémorable événement. D'ailleurs je ne trouve point de motif qui puiſſe empêcher d'y reconnoître le fondement & le principe de cette même tradition (1).

Ce qu'on peut alléguer de plus fort contre l'explication que je propoſe, c'eſt ſans doute le ſentiment de pluſieurs Interprêtes, & Commentateurs de l'Ecriture ſainte, qui veulent reſtraindre le miracle opéré ſous Ezéchias à une ſimple rétrogra-

(1) On doit remarquer qu'une rétrogradation actuelle du Soleil, telle que celle qui s'opéra ſelon nous, ſous le regne d'Ezéchias, eſt le ſeul moyen de produire les phénomènes rapportés par Hérodote, ſans cauſer d'altération à la température des lieux qui les éprouvent. Au contraire, le mouvement des pôles, explication pour laquelle quelques critiques modernes ſemblent pencher, feroit éprouver ſucceſſivement aux mêmes lieux les températures les plus oppoſées.

dation de l'ombre du Soleil, indépendamment du cours de cet astre, & cela uniquement encore sur le cadran d'Achaz. Mais je ne vois pas pourquoi on veut que cette rétrogradation de l'ombre n'ait pas été l'effet naturel & physique de la rétrogradation actuelle du Soleil; pourquoi la même puissance qui avoit réellement suspendu le cours de cet astre, pour donner à Josué le temps d'achever la défaite des ennemis de son peuple, ne l'auroit-il pas réellement changé en considération d'un Prince juste & religieux? L'Ecriture nous apprend que Bérodach-Baladan, Roi de Babylone, envoya complimenter Ezéchias sur le rétablissement de sa santé [a]. Personne n'ignore quelle étoit dans ces temps la puissance des Rois de Babylone, & combien ils se croyoient au-dessus des autres Souverains.

[a] 4. Reg. c. 20. ỳ. 12.

On sçait aussi à quel état de foiblesse étoit alors réduit le royaume de Juda. D'où pouvoit donc venir cette démarche d'un Monarque, tel que Bérodach-Baladan envers Ezéchias ? N'est-il pas vraisemblable que le miracle opéré en faveur de ce Prince en étoit la principale cause ; miracle auquel les Babyloniens, chez qui l'Astronomie étoit alors très-cultivée, n'avoient pû s'empêcher de faire une attention particuliere. Ce n'est pas même ici une simple conjecture de notre part, c'est un fait dont l'Ecriture Sainte ne permet pas de douter : elle nous apprend que les Ambassadeurs du Monarque Babylonien, étoient chargés spécialement de s'informer du prodige qui étoit arrivé sur la terre [a].

[a] 2. Paral. chap. 32. ℣. 31. *Attamen in legatione principum Babylonis qui missi fuerant ad eum, ut interrogarent de portento quod acciderat super terram, &c.*

Je suis donc persuadé que le miracle opéré du temps de Josué, joint à celui qui le fut quelques siécles après en faveur d'Ezéchias, ont été l'origine & la source de toutes ces traditions confuses, rapportées dans les écrivains de l'antiquité sur le changement qu'avoit éprouvé autrefois le cours du Soleil (1).

(1) Pour se former une juste idée des effets que dut produire la rétrogradation du Soleil telle que nous l'entendons, nous supposerons que cet astre étoit dans l'Equateur le jour que ce miracle arriva, que sa rétrogradation fut de 150 dégrés, & qu'il étoit quatre heures du soir à Jerusalem, au moment où l'ombre commença à rétrograder; ou, ce qui revient au même, que le Soleil y étoit en ce moment éloigné de 150 dégrés du point de son lever, & que par conséquent sa rétrogradation le ramena jusqu'à ce même point. Alors en posant Jérusalem avec le commun des Géographes au 57[e] degré de longitude, les 87[e] & 267[e] dégrés séparoient la partie de notre globe qui avoit le jour, de celle qui avoit la nuit, au moment où la rétrogradation du Soleil commença, c'est à dire, que l'Amérique, l'Afrique, l'Europe & l'Asie jusqu'à l'embouchure de l'Indus, ou environ, jouissoient alors

de la lumiere du Soleil, pendant que le reste du monde étoit plongé dans les ténébres de la nuit. Au contraire dans le moment où la rétrogradation du Soleil le ramena au même point d'où il étoit parti dix heures auparavant, le méridien qui passe par le 57ᵉ dégré de longitude, fit la séparation de l'hémisphère éclairé d'avec l'hémisphére obscur. Par-là, toute l'Asie, à l'Anatolie près, & presque toute la mer pacifique, eurent alors le jour; mais l'Amérique de même que l'Europe & l'Afrique eurent la nuit dans presque toute leur étendue. Les habitans du Mogol, des Indes, de la Chine, du Japon, &c. en un mot, tous les peuples qui habitent entre le 87ᵉ & le 237ᵉ dégré de longitude durent voir le Soleil se lever de nouveau sur leur horison au même point ou il s'étoit couché quelque temps auparavant, & se coucher après qu'il eut repris sa direction primordiale au même endroit où son mouvement rétrogradé l'avoit fait lever en dernier lieu.

Au contraire des deux côtés du premier méridien jusqu'au 57ᵉ dégré de longitude d'une part, & jusqu'au 264ᵉ de l'autre, en comptant suivant un ordre rétrograde; c'est à-dire, en Egypte, en Gréce, en Italie, &c. on dut voir le Soleil revenant sur ses pas se coucher précisément où il s'étoit levé, & peu après reprendre sa route ordinaire & se lever de nouveau où il venoit de se coucher. Entre le 57ᵉ & le 87ᵉ dégré, comme en Arabie & en Perse, le jour aura duré dix heures de plus qu'à l'ordinaire.

L'effet le plus ſenſible du miracle aura été une eſpéce de balancement du diſque ſolaire.

Nous ſommes extrêmement éloignés, au ſurplus, de donner cette explication comme préférable en elle-même à aucune des autres hypothéſes, qui peuvent, en aſſez grand nombre, ſatisfaire également au texte de l'Ecriture Sainte. On peut aſſigner au Soleil telle déclinaiſon ſeptentrionale ou méridionale qu'on voudra. On peut dire, qu'il étoit plus de quatre heures du ſoir à Jéruſalem, lorſque la rétrogradation du diſque Solaire commença. On peut même à la rigueur faire cette rétrogradation moindre de 150 dégrés, &c.

Mais de tous les cas propoſables nous avons choiſi celui-ci comme le plus ſimple, comme celui qui fournit la plus grande uniformité qu'on puiſſe concevoir dans les effets du miracle que nous examinons par rapport aux habitants de toutes les zones, & qui donne le calcul le plus facile de ſes Phénomènes. Il ſera fort aiſé d'en appliquer le détail, & d'en étendre l'explication aux autres hypothéſes que l'on voudra choiſir, en faiſant ſeulement quelques légers changements qui ne pourront jamais être ſujets à beaucoup de difficultés.

FIN DES DISSERTATIONS.



EXTRAITS

DES

HISTORIENS CHINOIS;

Par M. le Roux des Hautes-Rayes, Professeur Royal.

N v.

AVERTISSEMENT.

M. DES HAUTES-RAYES *que j'ai consulté sur les temps auxquels, à peu près, certains Arts pouvoient avoir été connus à la Chine, m'a fait la réponse suivante, & je profite d'autant plus volontiers de la permission qu'il m'a donnée de la rendre publique que j'ai fait assez fréquemment usage de ses sçavantes recherches.*



EXTRAITS
DES
HISTORIENS CHINOIS.

MONSIEUR,

Vous me faites l'honneur de me demander quel est le Livre Y-TSE : vous voudriez sçavoir l'époque à laquelle les Chinois ont connu l'art de travailler le fer, & sous lequel de leurs Empereurs il est dit que le soc des charrues n'étoit encore que de bois. Il n'est pas difficile de vous satisfaire ; mais lorsque l'on cite quelque chose de l'Histoire

Chinoiſe, il eſt abſolument néceſſaire de faire attention, 1°. aux temps fabuleux & purement mythologiques, 2°. aux temps douteux & incertains, 3°. enfin aux temps où l'Hiſtoire Chinoiſe conſtatée par des monuments inconteſtables, commence à marcher ſûrement.

On ne peut faire remonter les temps Hiſtoriques de la Chine tout-au-plus qu'à l'Epoque d'*Yao* : les temps douteux & incertains, commencent à *Fou-hi* & finiſſent à *Yao* excluſivement. Les Empereurs qui les précédent n'ont jamais exiſté : il ne reſte aucun monument ancien qui puiſſe nous atteſter la vérité des faits dont leur hiſtoire eſt compoſée. On n'a aucune certitude de la durée de leurs regnes ; & par le tiſſu de fables & de choſes incroyables qu'on en débite, il eſt, je crois, très-permis de rayer ces Empereurs

du nombre de ceux qui ont réellement existé. Tout homme qui pense & qui lit avec réflexion, ne pourra s'empêcher d'en convenir. Enfin tout ce qui précede *Fou-hi* est entiérement fabuleux & ne mérite aucune créance.

Comme vous avez cru devoir faire attention dans votre Ouvrage aux temps fabuleux des anciennes nations ; je parcourrai avec plaisir ces temps chez les Chinois ; ravi, si je puis vous être de quelque utilité, & contribuer, par rapport à la Chine, à l'exécution du plan que vous avez suivi. Je commence donc par l'examen des temps fabuleux ou mythologiques.

1°. *Des temps fabuleux.*

Quelques - uns *attribuent* à Tiene-hoang, un *Livre en huit Chapitres, qui contient l'origine des Lettres ; on ajoute que les ca-* TIENE-HOANG.

racteres dont se servoient les Sane-hoang étoient naturels, sans aucune forme déterminée, qu'ils n'étoient qu'or & pierres précieuses.

Lieou-jou, l'Auteur du Ouai-ki, dit que *Tiene-hoang, donna les noms aux dix* KANE *& aux douze* TCHI *pour déterminer le lieu de l'année :* il s'agit des caractères cycliques.

Tiene-hoang signifie l'Empereur du ciel. On le nomme encore *Tiene-ling*, le ciel *intelligent : Tsëe-jun*, le fils qui nourrit & embellit toutes choses, & enfin *Tchongtiene-hoang-kiune*, le souverain Roi du ciel du milieu, &c. Ce Tiene-hoang succéda à Pouane-cou.

TI-HOANG. Le *Ouai-ki* dit que *Ti-hoang* (l'Empereur de la terre), successeur de Tiene-hoang, *partagea le jour & la nuit, & régla que 30 jours feroient une Lune.* Le Livre Tong-li, cité dans Lopi, ajoute encore que cet Empe-

reur *détermina le solstice d'hyver à la 11e Lune.*

Une preuve que l'année Chinoise a été originairement très-informe, & que le cours n'en étoit réglé que par celui des saisons, c'est que pendant bien long-temps, pour dire *un an*, on disoit, *un changement de feuilles.*

Ce Ti-hoang étoit, dit-on, pere de Tiene-hoang & de Gine-hoang qui va suivre.

On donne à Gine-hoang (le Souverain des hommes) neuf freres; & on prétend qu'ils partagerent entr'eux le gouvernement: *ils étoient neuf freres* (dit Yuene-leao-fane) *qui partagerent entr'eux la terre, & bâtirent des Villes qu'ils entourerent de murailles.* Ce ne fut que sous ce Prince qu'*il commença*, (dit Lopi) *à y avoir de la distinction entre le Souverain & le Sujet: on but & on mangea, & les deux sexes s'unirent.* GINE-HOANG.

Le second Ki, ou la 2e période, nommée Ou-long.

Après ces trois Empereurs que nous venons de nommer, on place la période nommée Ou-long (les cinq *Long* ou dragons) composée de cinq familles différentes; mais on ne nous dit point leurs noms, ni la durée de leurs regnes. *Dans ce temps-là* (dit un Auteur) *les hommes habitoient le fond des antres, ou se perchoient sur les arbres comme dans des nids;* fait qui contredit l'invention de bâtir des Villes & de les entourer de murailles, qu'on place sous le regne de Gine-hoang : mais vous trouverez dans la suite bien d'autres contradictions semblables.

Le 4e Ki, ou période, appellée des Ho-lo.

On ne dit rien du 3e Ki. Sur le 4e nommé *Ho-lo*, & composé de trois familles, on dit, *que les Ho-lo apprirent aux hommes à se retirer dans le creux des rochers.* On n'en dit pas davantage : on ne dit rien non plus du 5e Ki, nommé Liene-tong, & com-

posé de six familles ; du 6[e] Ki, nommé Su-ming, & composé de quatre familles.

C'est une folie de s'attacher aux époques de ces six Ki ; rien n'est plus absurde. Lopi cite un écrivain qui leur donne libéralement 1100750 ans : Lopi lui-même dit, que les cinq premiers Ki, après Gine-hoang sont en tout 90000 ans.

Le 7[e] Ki, se nomme Sune-feï, & comprend vingt-deux familles. Mais on ne dit rien sous tous ces regnes qui ait rapport aux Sciences & aux Arts. Seulement sous le 22[e] & dernier, nommé, *Tsëe-che-chi*, on dit, *que ce ne fut qu'alors qu'on cessa d'habiter les cavernes.* N'est-ce pas une absurdité manifeste qu'au bout de tant de siécles & sous des Rois dont on raconte tant de merveilles, on n'eût pas encore trouvé l'art de construire quelques cabanes pour se ga-

Le 7[e] Ki, appellé Su-ne-fei.

rantir des vents & de la pluie.

Le 8e Ki, appellé Yne ti.

Le 8e Ki, nommé Yne-ti, renferme treize familles, ou Dinasties. Tchine-fang-chi, le premier de cette période, regna après Tsëe-che-chi, & fonda la premiere famille. On dit, *qu'au commencement, les hommes se couvroient avec des feuilles & des herbes; les serpens & les bêtes étoient en grand nombre; les eaux débordées n'étoient point encore rentrées dans leur lit, & la misere étoit extrême.* Tchine-fang *apprit aux hommes à préparer des peaux, à en ôter le poil avec des rouleaux de bois, & à s'en servir contre les vents & les frimats qui les incommodoient fort. Il leur apprit encore à faire comme un tissu de leurs cheveux, pour leur tenir lieu de parapluie. On lui obéissoit avec joie: il appella ses sujets*, Peuples habillés de peau: *il regna 350 ans.* A *Tchine-fang-chi* succéda *Chou-chane-chi*;

ensuite *Hai-kouei-chi*, dont on ne dit rien qui ait rapport à notre objet.

Le 4e Prince & celui qui succéda à Hai-kouei-chi, se nomme *Hoene-tune* : il fonda la 4e Dynastie, (car chacun de ceux que nous venons de nommer sont autant de chefs de famille ou Dynasties). A l'occasion de ce Roi, Lopi cite Lao-chene-tsëe, qui parle ainsi.

Les anciens Rois alloient les cheveux épars & sans ornement de tête. Ils n'avoient ni sceptre ni couronne, & ils gouvernoient l'Empire en paix. D'un naturel bienfaisant, ils nourrissoient toutes choses, & ne faisoient mourir personne. Donnant toujours & ne recevant rien, les peuples, sans les reconnoître pour maîtres, portoient au fond du cœur leur vertu. Alors le ciel & la terre gardoient un ordre charmant, & toutes choses croissoient à l'envi. Les oiseaux

faisoient leurs nids si bas qu'on pouvoit les prendre avec la main; tous les animaux se laissoient conduire à la volonté de l'homme. On tenoit le juste milieu, *& la concorde régnoit par-tout. On ne comptoit point l'année par les jours. Il n'y avoit ni dedans ni dehors, ni* mien *ni* tien. *C'est ainsi que gouvernoit* HOENE-TUNE.*Mais quand on eut dégénéré de cet heureux état; les oiseaux & les bêtes, les vers & les serpens, tous ensemble & comme de concert firent la guerre à l'homme.*

A la Dynastie de *Hoene-tune*, succéda celle de Tong-hou-chi; qui compte dix-sept Rois qu'on ne nomme point; à cette 5e Dynastie succéda la 6e qui a pour chef Hoang-tane-chi.

La 7e. La Dynastie de Kitonh-chi. *

La 8e. La Dynastie de Ki-y-chi. *

La 9e. La Dynastie de Kikiu-chi. *

La 10e. La Dynaſtie de Hiouei-chi. *

La 11e. La Dynaſtie de Yeou-tſao-chi.

La 12e. La Dynaſtie de Souigine.

La 13e. & derniere. La Dynaſtie de Yong-tching-chi.

De ces ſept Rois ou fondateurs de Dynaſties, dont il nous reſte à parler pour compléter le nombre des Dynaſties renfermées dans cette 8e période, on ne dit rien de ceux que j'ai notés d'une * qui ait rapport à notre objet.

Quant à Yeou-tſao-chi, fondateur de la 11e Dynaſtie, dont le regne a, dit-on, duré plus de 300 ans, & dont la famille, ajoute-t-on, a eu plus de cent générations pendant l'eſpace de 12 ou de 18000 ans : voici ce que l'on trouve.

Hane-tſée dit, *que dans ces premiers âges du monde, les ani-*

maux se multiplioient beaucoup, & que les hommes étant assez rares, ils ne pouvoient vaincre les bêtes & les serpens.

Yene-tsëe fut Ministre d'Etat sous trois Rois de Tsi, il étoit contemporain de Kouane-tse.

Yene-tsëe, dit aussi, *que les anciens, ou perchés sur les arbres, ou enfoncés dans des antres creux, possédoient l'univers* (Tiene-hia, c'est-à-dire, la Chine.) *Ces bons Rois,* (continue-t-il,) *ne respiroient que charité sans aucune ombre de haine. Ils donnoient beaucoup & ne prenoient rien. Le peuple n'alloit point leur faire la cour chez eux, mais tout le monde se rendoit à leurs vertus.*

Lopi & le Ouai-ki, disent presqu'en mêmes termes, *que dans l'antiquité la plus reculée, les hommes se cachoient au fond des rochers, qu'ils peuploient les déserts & vivoient en société avec toutes les créatures. Ils ne songeoient point à faire aucun mal aux bêtes, & les bêtes ne songeoient point à les offenser. Mais dans les*

Ages suivans, on devint trop éclairé, ce qui fit révolter tous les animaux : armés d'ongles, de dents, de cornes, & de venin, ils attaquoient l'homme, & l'homme ne pouvoit leur résister. Alors Yeou-tsao régna, & ayant fait le premier des maisons de bois en forme de nids d'oiseaux, il porta le peuple à s'y retirer, pour éviter les bêtes sauvages. On ne sçavoit point encore labourer la terre, on vivoit d'herbes & de fruits. On buvoit le sang des animaux, on dévoroit la chair toute crue, on avaloit le poil & les plumes. Voilà ce qu'on dit sur Yeou tsao-chi : après lui vient Soui-gine, fondateur de la 12e Dynastie.

Soui-gine-chi, passe pour l'inventeur du feu.

Soui-gine-chi.

Invention du Feu.

Sur le sommet du mont Pou-tcheou, dit un Auteur, *se voyent les murs de la Justice. Le Soleil & la Lune ne peuvent en approcher; il n'y a là ni différence de saisons*

ni viciſſitude de jours & de nuits. C'eſt le royaume de la lumiere, qui confine avec Si-ouang-mou [a]. *Un Saint*, (un grand homme) *alla ſe promener au-delà des bornes de la Lune & du Soleil : il vit un arbre, & ſur cet arbre un oiſeau, qui, en le bequetant faiſoit ſortir du feu. Il en fut frappé, il prit une branche de cet arbre & en tira le feu ; c'eſt de-là, qu'on appella ce grand perſonnage* Soui-gine.

D'autres Auteurs diſent auſſi, que *Soui-gine fit du feu avec un certain bois, & enſeigna à cuire les viandes. Par ce moyen il n'y eut plus de maladies, l'eſtomac & le ventre ne furent plus dérangés : il ſuivit en cela les ordres du ciel, & de-là, il fut nommé Soui-gine.*

[a] *Si-ouang-mou*, ſignifie mot à mot, *la mere du Roi d'Occident.* C'eſt le nom d'un Royaume que les Chinois placent à l'occident du *Tathſine*, du lac nommé, *l'eau foible* & du déſert, nommé les *ſables coulans*. Si *l'eau foible* eſt la mer morte, le *Si-ouang-mou* pourroit être l'Egypte.

On

On dit encore, que du temps de Soui-gine, il y avoit beaucoup d'eau sur la terre, & que ce Prince apprit au peuple à pêcher. Il faut conséquemment qu'il ait inventé les filets ou la ligne, ce qui se dira par la suite de Fou-hi. Invention de la Pêche.

Un Long-ma, *ou Dragon-cheval, apporta une espèce de table, & la tortue les lettres.* Soui-gine est le premier à qui on prête cet événement, mais la même chose se dira encore dans la suite de bien d'autres. Invention de l'écriture.

Soui-gine imposa le premier des noms aux plantes & aux animaux, & ces noms étoient si expressifs, (dit-on) *qu'en nommant une chose on la connoissoit : il inventa les poids & les mesures, pour mettre de l'ordre dans le commerce, ce qui ne s'étoit point vu avant lui.* Imposition des noms. Les poids, les mesures.

Anciennement (dit un Auteur) *les hommes se marioient à 30 ans* Régle le temps des mariages.

& les femmes à 30 : Soui-gine avança ce temps, & régla que les garçons se marieroient à 30 ans & les filles à 20.

Enseigne l'urbanité & la politesse.

Enfin le Liki dit, que c'est Soui-gine, qui a le premier enseigné aux hommes l'urbanité & la politesse.

YONG-TCHING-CHI.

Il nous reste à parler maintenant de Yong-tching-chi, fondateur de la 13e & derniere Dynastie de cette période.

Ecriture faite par le moyen des cordelettes nouées.

De son temps, on se servoit de petites cordes qu'on marquoit de divers nœuds, & cela tenoit lieu d'écriture (1). Mais comment, après l'invention des caractères, peut-on revenir à ces cordelettes, dont l'usage est fort grossier & infiniment borné. Tout cela, comme vous le sentez, implique contradiction.

9e Ki ou Période nommée CHENE-TONG.

Je viens maintenant au 9e Ki

(1) Les habitants du Pérou avoient l'usage de cette sorte d'écriture, avant que les Espagnols eussent fait la conquête de leur pays.

ou à la 8e période nommée Chene-tong; cette 9e période nous conduira jusqu'au temps de Fou-hi. Elle comprend vingt-un Rois, dont voici les noms.

1. Sse-hoang ou Tsang-hie.	10. Sohang-chi.
2. Pe-hoang-chi.	11. Nuei-touane-chi.
3. Tchonh-hoang-chi.	12. Hiene-yuene.
4. Taï-ting chi.	13. He-sou.
5. Kouene-liene.	14. Kai-tiene.
6. Yene-chi.	15. Tsune-liu-chi.
7. Taï chi.	16. Tcho-jong.
8. Tching-hoei chi.	17. Hao-yng.
9. Li-lou ou Hoei-chi.	18. Yeou-tsao-chi.
	19. Tchu-siang-chi.
	20. Yne-khang-chi.
	21. Vou-hoai-chi.

Liu-pou-ouei, dit clairement que Sse-hoang a fait les lettres. Ce Sse-hoang se nomme encore *Tsang-hie*. Des historiens le placent sous Hoang ti, dont ils le font Ministre, pendant que d'autres le font Prince Souverain, & bien antérieur à Hoang-ti comme vous voyez: mais c'est un point que je laisse à débrouiller aux Chinois.

SSE-HOANG, les caractères.

Le premier inventeur des lettres;

c'est Tsang-hie ; ensuite le Roi Vou-hai, les fit graver sur la monnoie, & Fou-hi les mit en usage dans les actes publics pour le gouvernement de l'Empire. Mais remarquez que ces trois Empereurs ont été même avant Chine-nong ; comment donc vouloir que les lettres n'ayent été inventées que sous Hoang-ti! Tel est le raisonnement de Lopi, à qui tous ces temps fabuleux avoient brouillé la cervelle.

On peut répondre à ce Critique : vous nous avez dit que les lettres avoient été inventées sous le regne de Soui-gine, 12e Roi de la 8e période ; comment donc prétendez-vous en faire honneur à Tsang-hie, qui, selon votre témoignage n'a paru que dans la 9e période ? Quoi qu'il en soit, Sse-hoang sçavoit (disent quelques exagérateurs) former des lettres au premier moment qu'il nâquit. Il étoit doué d'une grande sagesse, &c.

Après qu'il eut reçu le Ho-tou (1), *il visita le midi, alla sur le mont Yang-yu, & s'arrêta au bord du fleuve Lo. Une divine Tortue, portant sur ses écailles des lettres bleues, les lui donna : alors Sse-hoang pénétra tous les changemens du ciel & de la terre; en haut il observa les diverses configurations des étoiles; en bas, il examina toutes les traces qu'il avoit vues sur la tortue : il considéra le plumage des oiseaux, il prit garde aux montagnes & aux fleuves qui en sortent, & de tout cela il composa les lettres.* De très-habiles Chinois croyent que c'est l'ancienne écriture nommée *Ko-teou-chu*, qui dura, disent-ils, jusqu'au regne de l'Empereur Suene-ouang, c'est-à-dire, jusqu'à l'an 827 avant J. C.

Reçoit le Ho-tou.

Les caractères écrits sur le dos de la tortue.

(1) Le Ho tou est une espéce de table, sur laquelle sont représentés différents traits ou fils, dans lesquels se trouvent de distance en distance de petits cercles blancs & noirs.

Mais Cong-yng-ta remarque très-bien qu'*encore que la figure extérieure des lettres ait plusieurs fois changé en quelque chose, les six regles sur lesquelles Tsang-hié les forma, n'ont jamais souffert de changement* (1).

Alors (continue Lopi) *il y eut de la différence entre le Roi &*

(1) En général, je pense (contre le sentiment de M. Fréret) que les caractères Chinois étoient représentatifs des objets signifiés; les six regles même dont il est parlé dans ce passage en fournissent la preuve; & d'ailleurs c'est l'idée la plus simple & la plus naturelle que les hommes ayent pû imaginer: en un mot, les caractères Chinois & les Hiéroglyphes des Egyptiens, sont les mêmes quant à leur formation. On sçait que l'Ecriture sacrée dont les Hiérogrammes ou Ecrivains sacrés des Egyptiens se servoient, se sous-divisoit en Κυριολογικὴ & en Συμϐολικὴ, c'est-à dire, en caractères représentatifs des objets signifiés, & en caractères allégoriques, à quoi peuvent se rapporter les six régles Chinoises dont il est parlé ici. De même, encore que les Chinois disent des inventeurs de l'écriture, qu'ils considérerent le ciel, pour avoir des modéles de cette écriture, de même aussi Sanchoniathon dit de Thaaut ou Mercure, qu'il imita le ciel pour faire les caractères sacrés. *Apud* Euseb. Præp. Evang. l. 1. c. 10.

le Sujet, du rapport entre le fils & le pere, de l'ordre entre le précieux & le vil : les loix parurent ; les rites & la musique régnerent. Les châtiments furent en vigueur, ainsi Sse-hoang jetta les fondements du bon gouvernement, il établit des Officiers pour chaque affaire, les plus petites ne lui échapperent pas, & ainsi le ciel & la terre acquirent leur entiére perfection.

TCHONG-HOANG-CHI.

On ne dit rien du successeur de Sse-hoang qui ait rapport à notre objet ; mais on dit, que *sous le regne de Tchong-hoang-chi*, 3e Roi de cette période, *on se servoit encore de petites cordes pour l'écriture.*

Cordelettes.

HIENE-YUENE.

De ce Prince nous sautons tout-d'un-coup à Hiene-yuene, le 12e en ordre de cette période, parce qu'on ne dit rien de ses prédécesseurs.

On trouve beaucoup de choses sous le regne de ce Prince ;

parce qu'il est le même qu'Hoang-ti, ou du moins qu'on a confondu ces deux Princes ensemble.

Les Chars.

On attribue à Hiene-yuene *l'invention des Chars : il joignit ensemble deux pieces de bois, l'une posée droit & l'autre en travers, afin d'honorer le très-Haut* (1) ; *& c'est de-là qu'il s'appelle Hiene-yuene*. Le bois traversier se nomme *hiene*, & celui qui est posé tout droit, s'appelle *yuene*: Hiene-yuene *fit battre de la monnoie de cuivre, & mit en usage la balance pour juger du poids des choses. Par ce moyen il gouverna l'univers en paix*. *Ho*, signifie marchandises en général. Autrefois on écrivoit simplement *hoa*, qui veut dire *échange*. Ces marchandises consistoient, dit-on, en métal, *kine*, en pierres pré-

Monnoie de cuivre.

Les Balances.

(1) C'est ainsi qu'ori ginairement étoient construits les monuments Religieux des Grecs. Voyez *Plut*. t. 2. p. 478. A.

cieuses, *yu*, en yvoire, *tchi*, en peaux, *pi*, en monnoie battue *tsuene*, & en étoffes *pou*, &c.

On distinguoit alors la monnoie (comme cela se fait encore) par le nom de la famille régnante. Celle de Hiene-yuene avoit un pouce sept lignes, & pésoit douze *tchu* [le tchu est la 20e partie d'un yo, & un yo pésoit 1200 petits grains de millet] : on gravoit des lettres sur la monnoie comme on fait encore aujourd'hui, c'est pourquoi ven-tsée, *lettres*, veut dire aussi, piece de monnoie qu'on nomme encore kine & tsuene & tao.

Tcho-jong (16e Empereur de la 9e période) *écoutant à Canetcheon le concert des oiseaux, fit une musique d'union, dont l'harmonie pénétroit par-tout, touchoit l'esprit intelligent, & calmoit le cœur de l'homme, de maniere que les sens extérieurs étoient sains, les*

TCHO-JONG.

Musique.

humeurs dans l'équilibre, & la vie très-longue; il appella cette musique, *Tsie-ouene*, c'est-à-dire, la tempérance, la grace & la beauté (1).

Mais le but & en quelque sorte l'unique objet de l'ancienne musique des Chinois, à les entendre, étoit l'harmonie des vertus, l'urbanité extérieure, la modération des passions, en un mot, tout ce qui peut contribuer à la perfection d'un bon & sage gouvernement, &c. Car ils se persuadoient que la musique étoit capable d'opérer tous ces miracles; nous avons peine aujourd'hui à les en croire, surtout, lorsque nous considérons la musique, qui est à présent en usage chez eux : mais j'en ap-

(1) C'est ainsi que Lucrece dit que la musique fut modelée sur le chant des oiseaux.

At liquidas avium voces imitarier ore
Ante fuit multò, quam lenia carmina cantu
Concelebrare homines possent, aureisque juvare.

pelle aux Grecs, qui racontoient des effets auſſi ſurprenants de cette agréable invention; pendant que les Grecs d'aujourd'hui, comme la plûpart des Orientaux, n'ont pour toute muſique qu'une miſérable monotonie qui nous fait pitié. Au ſurplus, nous aurons occaſion ailleurs de traiter un peu plus amplement de la muſique.

Le 17ᵉ Roi de la 9ᵉ période ſe nomme Hao-yng. HAO-YNG

De ſon temps, on coupoit des branches d'arbres pour tuer les bêtes. Il y avoit peu d'hommes. On ne voyoit par-tout que de vaſtes forêts, & ces bois affreux étoient remplis de bêtes féroces. Que cela eſt contradictoire, & convient peu au temps où l'on veut que ce Prince ait régné!

Le 18ᵉ Roi de la 9ᵉ période ſe nomme *Yeou-tſao-chi*, nous avons vu dans la période précédente un Prince qui portoit le

même nom ; le Ouai-ki place ce Roi au commencement du dernier Ki, & lui donne pour successeur Soui-gine : ensorte qu'il se seroit écoulé neuf Périodes ou Ki entiers, avant que les hommes eussent pu avoir des cabanes pour se retirer, & eussent connu l'usage du feu. Lopi suit une autre méthode, il a rangé Yeou-tsao chi & Soui-gine dans le Ki précédent ; & bien que le Roi dont il s'agit maintenant porte le même nom, il en parle tout autrement.

Le 19e Roi de la 9e période se nomme *Tchu-chiang-chi.*

Instrument de musique à cordes.

On dit, qu'*il ordonna à Ssée-kouei, de faire une espéce de guitare à cinq cordes, nommée se, pour remédier au dérangement de l'univers, & pour conserver tout ce qui a vie.*

Le 20e Roi de la 9e période se nomme Yne-khang-chi.

De son temps, les eaux ne s'écouloient point, les fleuves ne sui-

voient plus leur cours ordinaire; *ce qui fit naître quantité de maladies*.

Yne-khang institua les danses, nommées *Ta-vou* (grandes danses). Il les institua par principe de santé ; car, comme dit Lopi, *lorsque le corps n'est point en mouvement, les humeurs n'ont plus un libre cours, la matiere s'amasse en quelque partie, & de-là, les maladies qui ne viennent toutes que de quelque obstruction.* La danse.

Les Chinois croient aussi qu'on connoît la vertu d'un homme par la maniere dont il touche du luth, & dont il tire de l'arc, &c.

Ainsi les Chinois rapportent les danses au bon gouvernement comme nous avons vu qu'ils y rapportent la musique, & le *Liki*, dit, *qu'on peut juger d'un regne par les danses qui y sont en usage.*

Le 21e & dernier Roi de la 9e Période, se nomme Vou

hoai-chi; mais on ne rapporte rien de ce prince qui mérite d'être remarqué.

Voilà tout ce que contiennent les temps fabuleux. Si ces temps ne peuvent servir à fixer au juste l'époque des diverses inventions, (les Chinois, étant si fort en contradiction sur le temps de ces differentes découvertes), on voit au moins par-là, que l'origine en a été à-peu-près la même chez eux que chez les autres peuples. Nous voici enfin arrivés à Fou-hi, que les Historiens Chinois regardent comme le fondateur de leur Monarchie; ce que l'on rapportera de ce Prince & de ses successeurs, a un peu plus de solidité que ce que l'on a vu jusqu'à présent.

FOU-HI.

Voici comme le Ouai-ki, cité dans les annales Chinoises,

décrit les mœurs des hommes d'alors : » Dans le commence-
» ment, la vie que les hommes
» menoient, ne différoit point
» de celle des animaux ; & com-
» me ils étoient errans çà & là
» dans les forêts, & que les
» femmes étoient communes,
» il arrivoit de-là que les enfans
» ne connoissoient que leurs me-
» res & jamais leurs peres : ils
» se livroient à l'amour sans pu-
» deur, & sans connoître les
» loix de la bienséance. Ils ne
» songeoient qu'à dormir & à
» ronfler, puis ils se levoient &
» soupiroient : la faim les pres-
» soit-elle ? ils cherchoient de
» quoi manger, & lorsqu'ils
» étoient bien rassasiés, ils jet-
» toient les restes ; ils man-
» geoient jusqu'aux plumes &
» au poil des animaux dont ils
» buvoient le sang. Ils se cou-
» vroient de peaux toutes ve-
» lues. L'Empereur Fou-hi com-

» mença d'abord par leur ap-
» prendre à faire des filets pour
La Pêche. » pêcher les poissons, & des las-
La Chasse. » sets pour prendre les oiseaux :
» c'est pourquoi ce Prince fut
» surnommé *Fou-hi-chi* : il leur
L'art d'apprivoiser les animaux domestiques. » apprit encore à nourrir des
» animaux domestiques & à les
» engraisser pour les tuer ensui-
» te ; c'est la raison pour laquelle
» on lui donna aussi le surnom
» de *Pao-hi-chi* ».

Il paroît constant que les premiers Chinois n'eurent d'abord pour toute habitation que les antres, le creux des rochers & les souterreins naturels : ils étoient alors incommodés d'une sorte d'insecte ou reptile nommé *iáng ;* & lorsqu'ils se rencontroient, ils se demandoient les uns aux autres, s'ils n'étoient pas incommodés des *iángs*. On se sert encore aujourd'hui de ce terme, pour s'informer de la santé d'une personne :

Coüei-iáng? Quelle maladie avez-vous ? Comment vous portez-vous ? *Vôu-iáng*, je suis sans *iáng*, c'est-à-dire, je suis gai & en parfaite santé, sans maladie.

Il seroit superflu de rapporter ici ce que les Chinois disent dans les annales, de l'invention des caractères & des *Coüa*, après ce que le P. Couplet & tant d'autres en ont dit. J'ajouterai simplement que le Traité *Hi-tsée* (1) porte qu'*au commencement on gouvernoit les peuples par le moyen de certains nœuds qu'on faisoit à des cordelettes. Qu'ensuite le Saint mit à la place l'écriture, pour servir aux Mandarins à remplir tous leurs devoirs, & aux peuples à examiner leur conduite ; & que c'est sur le Symbole ☰ Kouai qu'il se re-*

Les Coüa & l'invention des caractères.

(1) C'est le Traité en question. Il est de Confucius, c'est un Commentaire sur l'Y-king : on nomme ce Commentaire par honneur pour son Auteur, Ta-tchoüne, *la grande tradition*. On doit écrire Hi-tsëé & non pas Y-tsée.

gla pour exécuter son ouvrage.

Lopi, cet Ecrivain que nous avons déjà cité tant de fois, dit que *Fou-hi* tira du Symbole des six lignes tout ce qui concerne le bon gouvernement. Par exemple : ☲ *Li lui donna l'idée de faire les filets pour la chasse & pour la pêche, & ces filets furent une nouvelle occasion d'inventer la toile pour faire des habits.* Lopi ajoute : *c'est se tromper que de croire que, du temps de Fou-hi, on se servit encore de cordes liées & nouées, & que l'usage des livres ne vint que sous Hoang-ti.*

Les habits.

Fou-hi apprit au peuple à élever les six animaux domestiques [a], non-seulement pour avoir de quoi se nourrir, mais aussi pour servir de victimes dans les sacrifices qu'il offroit

Sacrifices.

[a] Les six animaux domestiques sont, suivant les Chinois, le cheval, le bœuf, la poule, le cochon, le chien, le mouton.

au *Chine* & au *Ki* (1). On prétend que c'est Fou-hi qui régla les Rits *Kiao-chene*.

Fou-hi régla aussi les mariages : auparavant, les deux sexes se mêloient indistinctement. Il ordonna les cérémonies avec lesquelles les mariages devoient se contracter, afin de rendre respectable ce premier fondement de la société : il ordonna que les femmes porteroient des habits différens de ceux des hommes, & ne permit pas qu'un homme se mariât avec une femme de même nom, parente ou non, Loi qui est encore actuellement en vigueur.

Réglement pour les mariages & la distinction de l'un & l'autre sexe.

Fou-hi créa divers Ministres & Officiers pour l'aider à gouverner l'Empire.

L'un de ces Officiers fit les Lettres, l'autre dressa le Calendrier, un 3e bâtit les Maisons,

(1) *Chine*, l'esprit du ciel, & *Ki*, l'esprit de la terre.

un 4e exerça la Médecine, un 5e cultiva les campagnes, un 6e fut maître des Eaux & Forêts.

On prétend que Fou-hi travailla beaucoup sur l'Astronomie. Le *Tcheou-pi-souane* dit qu'il divisa le ciel en dégrés. Lopi avertit que le ciel n'a point proprement de dégrés, mais que cela se dit par rapport au chemin que le Soleil fait en une année.

La période de 60 ans passe pour être dûe à Fou-hi. Le Tsiene-piene dit clairement que ce Prince fit un calendrier pour fixer l'année, & qu'il est l'auteur du *Kia-tse*. Le Sane-fene dit la même chose; & le Hane-li-tchi, dit que Foui-hi a fait le premier calendrier par le Kia-tse; mais le Chi-pene l'attribue à Hoang-ti : c'est une de ces contradictions si ordinaires dans les Historiens Chinois.

Loix pénales.

Le même Fou-hi fit, dit-on,

des armes & établit des supplices. Ces armes étoient de bois; celles de Chin-nong furent de pierre, & Tchi-yeou en fit de métal.

Fou-hi fit écouler les eaux & entoura les villes de murailles; cependant comme Chin-nong passe pour avoir été le premier qui en fit de pierres, il faudroit dire que les murs qu'éléva Fou-hi n'étoient que de terre battue ou de briques.

Fou-hi donna les regles de la musique. Ceux qui attribuent ce bel art à Hoang-ti, se trompent donc (*aut vice-versâ*). Après que Fou-hi eut institué la pêche, il fit une chanson pour les Pêcheurs. C'est à son exemple que Chin-nong en fit une pour les Laboureurs.

Fou-hi prit du bois de Tong, le creusa, & en fit un *kine* (une lyre, ou comme il vous plaira de traduire) long de 7 pieds 2

pouces : les cordes étoient de soie & au nombre de 27 ; il voulut qu'on nommât cet instrument *Li*. D'autres disent qu'il n'avoit que 25 cordes, d'autres 10, & enfin d'autres 5, (lesquels croire ?) D'autres encore ne donnent à cet instrument, que 3 pieds 6 pouces 6 lignes.

Instrument de musique nommé *Li*.

Fou-hi fit cet instrument, disent quelques-uns, pour détourner les maléfices, & pour bannir l'impureté du cœur.

Il prit du bois de *sang* & fit aussi une guitare à 36, ou bien 50 cordes. Cet instrument servoit à orner de vertus la personne, & à régler le cœur, &c. Enfin il fit un troisiéme instrument de terre cuitte nommée *huene*, après quoi, dit-on, les rites & la musique furent dans une grande élévation.

La monnoie dont Fou-hi voulut qu'on se servît, étoit de cuivre, ronde en dedans, pour

imiter le ciel, & quarrée en dehors, pour imiter la terre [a].

Il fit sur lui-même l'épreuve de plusieurs plantes médicinales. (Cela se dit plus souvent d Chin-nong. Mais on préter que Chin-nong acheva ce que Fou-hi avoit commencé).

Voilà tout ce qui se lit de *Fou-hi*. Vous remarquerez quantité de contradictions dans la plû-

a Les Chinois représentent la terre quarrée ; cette ignorance sur la conformation de notre globe, n'a rien d'étonnant, eû égard au peu de progrès que l'Astronomie a fait chez les Chinois. J'envisage au surplus cette erreur perpétuée dans le vulgaire Chinois, comme venant de ce que l'Empire de la Chine porte des dénominations qui ne conviennent qu'au globe entier de la terre. Telle est, par exemple, l'expression de *Thiene-hia*, mot à mot, *Ciel inférieur* ou *ce qui est sous le Ciel*, nom par lequel on distingue communément cet Empire dans les livres. Or sous les Empereurs Yao, Chune & Yu, on fit plusieurs divisions de cet Empire, & une entr'autres, par laquelle on le représentoit parfaitement quarré, afin de fixer par ce moyen la quantité & la nature des redevances. Les Chinois n'en sçavoient pas davantage,

part de ces traditions, & surtout lorsque vous verrez, par la suite, presque toutes ces inventions attribuées aux successeurs de Fou-hi. Je laisse à votre pénétration & à votre saine critique, à juger le cas qu'on doit faire des commencemens de l'histoire Chinoise.

Il me reste encore quelques regnes à parcourir pour terminer les temps fabuleux & incertains.

KOUNG-KOUNG. On dit de *Koung-koung*, qu'il employa le fer pour fabriquer des coutelas & des haches.

NIU-OUA. On attribue à *Niu-oua* (qui est l'Eve des Chinois) plusieurs instrumens de musique. Les instruments *seng* & *hoang* lui servoient, dit-on, pour communiquer avec les huit vents. Par le moyen des *koüene* ou flûtes doubles, elle réunit tous les sons à un seul, & accorda le Soleil, la Lune & les Etoiles, ce qui

qui s'appelle une harmonie parfaite. *Niu-oua* avoit une guitare (*se*) à cinq cordes, elle en fit une autre à 50 cordes, dont le son étoit si touchant qu'on ne pouvoit le soutenir, c'est pourquoi, elle réduisit ces cinquante cordes à 25 pour en diminuer la force.

L'Empereur *Chin-nong* est très-fameux chez les Chinois, par les grandes découvertes qu'il fit, dit-on, dans la Médecine & l'Agriculture, & même dans l'Art militaire, puisqu'on croyoit, du temps des *Han*, avoir un livre de ce Prince sur l'Art militaire. CHIN-NONG.

L'amour du merveilleux a fait dire à quelques-uns qu'à l'âge de trois ans, il sçavoit tout ce qui regarde l'agriculture. Le nom même de *Chin-nong*, signifie en Chinois, *esprit laboureur*. Chin-nong prit du bois fort dur dont il fit le coutre de la char-

rue, & du bois plus tendre dont il fit le manche. Il enseigna aux hommes à cultiver la terre. On lui attribue l'invention du vin. Il sema les cinq sortes de bled au midi du mont Ki, & les peuples apprirent de lui à en faire leur nourriture.

Chin-nong ordonna qu'on fût diligent à recueillir les fruits que la terre produit. Il enseigna tout ce qui regarde le chanvre, les mûriers, & l'art de faire les toiles & les étoffes de soie. On doit aussi à Chin-nong la poterie & la fonte; d'autres cependant attribuent la poterie à Hoang-ti, & l'art de fondre les métaux à Tchi-yeou.

Origine du commerce.

Chin-nong *inventa les foires au milieu du jour*; de-là l'origine du commerce, & les échanges mutuels. Il se servit de monnoie pour faciliter le commerce. Il institua des fêtes.

Chin-nong distingua les plan-

tes, détermina leurs diverſes propriétés, & s'en ſervit habilement pour guérir les maladies. On dit que dans un ſeul jour il fit l'épreuve de 70 ſortes de poiſons, parla ſur 400 maladies, & enſeigna 365 remédes; c'eſt ce qui fait la matiere d'un livre intitulé *Pouene-tſao*, qu'on lui attribue, & qui contient quatre Chapitres. D'autres prétendent, & avec raiſon, que ce livre n'eſt point ancien. On dit, avec auſſi peu de vérité, que Chin-nong fit des livres gravés ſur des planches quarrées.

Chin-nong ordonna à Tſiou-ho-ki, de mettre par écrit ce qui concerne la couleur des malades, & ce qui regarde le pouls, d'apprendre à bien examiner ſi ſon mouvement eſt réglé & bien d'accord, & pour cet effet de le tâter de ſuite, & d'avertir le malade.

Chin-nong compoſa des vau-

devilles ou chanſons ſur la fertilité de la campagne. Il fit une très-belle lyre, & une guitare ornée de pierres précieuſes, pour former la grande harmonie, mettre un frein à la concupiſcence, élever la vertu juſqu'à l'eſprit intelligent, & ramener l'homme à la vérité céleſte.

Chin-nong monté ſur un char traîné par ſix dragons, meſura le premier la figure de la terre, & détermina les quatre mers. Il trouva 900000 Lys eſt-oueſt, & 850000 Lys nord & ſud. Il diviſa tout ce vaſte eſpace en Royaumes (1).

HOANG-TI. Parmi les ſucceſſeurs de Chinnong, on place *Hoang-ti*, & le

(1) Sous ces meſures exagérées on parle de la Chine, ce qui eſt très certain par les quatre points cardinaux qu'on donne à cet Empire tels que Kiao au midi, Yeou au nord, Yang cou à l'orient, & San-ouei à l'occident, puiſque c'étoient là, au temps de Yao & de Chune, les limites ou extrêmités de la Chine.

rebelle *Tchi-yeou*, qu'on fait l'inventeur des armes de fer, & de plusieurs supplices. Tchi-yeou avoit le pouvoir d'exciter des ténébres & des brouillards extrêmement épais. *Hoang-ti* ne sçavoit comment l'attaquer & le vaincre. Il en vint cependant à bout, en fabriquant un char, sur lequel étoit une figure dont le bras se tournoit toujours de lui-même vers le midi, afin d'indiquer les quatre regions (1). Hoang-ti se servoit de la lance & du bouclier.

Tchi-yeou fit faire des sabres, des lances, des arbalêtres. On attribue à Hoang-ti le *kia-tse* ou cycle de 60 ans, ou du moins, Ta-nao le fit sous ses ordres.

Le mandarin Tsang-kiai, fut chargé de composer l'histoire. Yong-tcheng fit une sphére qui

(1) Quelques Auteurs modernes croient voir ici l'invention de la Boussole.

représentoit les orbes célestes, & découvrit l'étoile polaire.

Li-cheou régla les nombres, & inventa un instrument pour supputer, tel, ou le même que celui qui est encore aujourd'hui en usage à la Chine & aux Indes, & dont Martini, dans ses Décades, & la Loubére, dans son Voyage de Siam, nous ont donné le dessein & la description.

Ling-lûne, natif de Yuène-yu à l'occident du Ta-hia (c'est le Khorassan) prit des roseaux dans la vallée Hiài-ki, il en coupa deux également, & souffla dedans, ce qui donna lieu d'inventer les cloches. Il en ajusta douze pour imiter le chant du fong-hoang oiseau royal (c'est un des oiseaux fabuleux des Chinois). Il distingua ces roseaux en douze *lu*; six servoient à imiter le chant du mâle, & six celui de la femelle. Enfin cet

homme perfectionna la musique, & expliqua l'ordre & l'arrangement des divers tons. *Par le moyen de ces lu-lu, il gouverna le Khi de l'Yne & du Yâng, détermina le changement des quatre saisons, & donna des calculs pour l'Astronomie, la Géométrie & l'Arithmétique, &c.*

Yong-yuene, par ordre d'*Hoang-ti*, fondit douze cloches de cuivre qui correspondoient aux Lunes, servoient à accorder les cinq tons, à fixer les saisons, &c : fables.

Hoang-ti inventa une espèce de Diadême, ou bonnet royal, appellé *Miène*. Il se fit faire une robe bleue & jaune pour imiter la couleur du ciel & de la terre. Ayant vû l'oiseau *Hôei*, & considéré la variété de ses couleurs, ainsi que celle des fleurs, il fit teindre des habits de différentes couleurs, pour mettre de la distinction entre les grands &

Invention de la teinture des étoffes.

les petits, les pauvres & les riches.

Nin-fong, & Tche-tsiang, inventerent le mortier, pour broyer le ris, des marmites ou chaudieres; on inventa la fabrique des ponts, l'art de faire des chaussures; on fit des cercueils pour les morts; & les peuples retirerent un grand avantage de toutes ces inventions. *Hoei* inventa l'arc: *Y-méou* les flèches: *Khy-pe* donna le tambour, qui faisoit un bruit semblable à celui du tonnerre, des trompettes & des cors qui imitoient la voix du Dragon.

Kong-kou & Hòa-hû, par ordre de l'Empereur *Hoang-ti*, creuserent un arbre dont ils firent un navire, des branches de ce même arbre ils firent des rames, & par ce moyen on put pénétrer dans les lieux qui paroissoient inabordables & où l'on n'avoit point encore été.

Pour le tranſport des marchandiſes par terre, on inventa encore ſous ce regne les charriots, & on dreſſa les bœufs & les chevaux à les tirer.

Hoang-ti tourna auſſi ſes vues du côté des bâtiments & en donna des modéles. Il fit élever un temple appellé *Ho-kong* dans lequel il ſacrifioit au *Chang-ti*, ou à l'Etre ſouverain.

Dans la vue de faciliter le commerce, Hoang-ti fit battre la monnoie appellée kine-tao, *couteau de métal*, parce qu'elle avoit la forme d'une lame de couteau.

Hoang-ti ayant vu que les hommes mouroient avant le temps fixé par la nature, à cauſe des maladies qui les emportoient, donna ſes ordres à Yu-fou, Ki-pe & Lei-kong, trois célébres Docteurs d'alors, pour l'aider à déterminer les remédes propres à chaque maladie.

Si-ling-chi, principale épouse de cet Empereur, contribua de son côté au bien de l'Etat, & enseigna au peuple la maniere d'élever les vers à soie, & de filer les coucons, pour en faire des étoffes.

Le Ouai-ki, de qui je tire presque tout ceci, marque que Hoang-ti fit mesurer la Chine, qu'il partagea en Provinces ou Tcheou. Chaque *Tcheou* étoit composé de dix *Che*, chaque *Che* étoit composé de dix *Tou*, & chaque *Tou* contenoit dix *Ye* ou dix Villes; ces *Ye* ou Villes avoient chacune cinq *ly* ou rues, &c.

Cet Empire d'Hoang-ti, qui paroît avoir été considérable suivant cet Historien, s'étendoit du côté de l'orient jusqu'à la mer, & du côté de l'occident jusqu'à *Khong-tong*. Il étoit borné au midi par le Kiang, & au nord par le pays de *Hoene-jo*.

On ne voit rien qui ait rapport aux arts ſous le régne des trois Princes qui ſuivent Hoang-ti. C'eſt-à-dire, ſous les régnes de *Chao-hao*, qui régna 84 ans, de Tchouene-hio qui regna 78 ans, & enfin de Cao-ſine qui en regna 70. On marque ſeulement que Chao-hao fit battre les veilles avec un tambour; ce qui ſuppoſe qu'on avoit dès-lors l'uſage de quelque inſtrument pour marquer les heures. Le Se-ki, ajoute que cet Empereur applanit les chemins pour pénétrer ſur les montagnes, & qu'il rendit libre le cours des rivieres. Il fit auſſi une nouvelle muſique appellée *Ta-yuene*, pour unir les hommes & les génies, & accorder le haut avec le bas.

Le P. Gaubil & d'autres Sçavants, ont aſſez parlé des connoiſſances Aſtronomiques de l'Empereur *Tchouene-hio*, & des

changements qu'il fit dans la maniere d'observer les mouvements célestes, en inventant une machine qui servoit aux équations, aux ascensions, &c. Ainsi je me contenterai de vous renvoyer à leurs Ouvrages, dans lesquels vous verrez ce que les Chinois pensent, tant de cette ancienne Astronomie, que de la prétendue conjonction des cinq planetes dans la constellation *Che* arrivée, dit-on, sous ce Prince.

Après avoir dévoré l'ennui de toutes ces traditions fabuleuses, me voici enfin arrivé aux temps historiques; mais avant que de les entamer, il ne sera pas hors de propos de faire ici quelques réflexions absolument nécessaires, pour montrer le peu de cas qu'on doit faire de ces sortes de traditions. Je crois ces réflexions d'autant plus essentielles, qu'elles contribueront à

détromper quantité de gens de l'erreur où ils sont au sujet des antiquités Chinoises.

La Monarchie Chinoise a commencé par trois Princes désignés, sous le titre de *SANE-HOANG*, c'est-à dire, les *trois Augustes*. Ces *trois Augustes*, suivant l'opinion la plus généralement reçue, sont *Fou-hi*, *Chine-nong* & *Hoang-ti*. Les cinq Empereurs successeurs des Sane-hoang sont désignés par le titre de *OU-TI*, c'est-à-dire, les *cinq Empereurs*. Ces cinq Empereurs sont *Chao-hao*, *Tchouene-hio*, *Tico*, *Yao* & *Chune*. Cette division a été suivie par *Cong-ngane-coué*, arriere-petit-fils de Confucius, à la huitiéme génération, & l'un des plus célébres écrivains de la Dynastie des Hane. Elle a été adoptée aussi par *Hoang-fou-mi*, & par la plûpart des meilleurs Ecrivains. Les preuves de cette opinion

se tirent, d'une part, du livre *Tcheou-li*, ancien Rituel ou Etat de l'Empire, que quantité de personnes attribuent au célébre Tcheou-cong, Ministre & frere de Vou-vang, qui jetta les fondements de la Dynastie Impériale des Tcheou, onze cent & quelques années avant l'Ere chrétienne, & de l'autre des Commentaires de Tso-kieou-mine, sur le Tchune-tsieou de Confucius son maître. Dans ces deux ouvrages, il est parlé des livres *Sane-fene* & *Ou-tiene*, qu'on dit être l'histoire des trois *Hoang*, & des cinq *Ti*: Or les deux premiers Chapitres du Chou-king, qui contiennent un extrait des Histoires de Yao & de Chune, portoient le titre de *Tiene-yao, & de Tiene-chune*, d'où l'on conclut que Yao & Chune étoient deux des cinq *Ti*, conséquemment que Fou-hi, Chin-nong & Hoang-ti étoient

ce qu'on appelloit les trois Hoang ; & Chao-hao, Tchou-ene-hio, Tico, Yao & Chune, les cinq Ti.

Pour la certitude d'un fait historique tel que celui-ci, vous trouverez sans doute les preuves assez foibles ; mais ceux qui sont d'un sentiment contraire n'apportent rien qui autorise à les en croire préférablement à Cong-ngane-coué & à Hoang-fou-mi.

Hou-choüang-hou, dans une préface mise à la tête du Tsiene-piene de Kine-gine-chane, avoue qu'on trouve dans le Tcheou-li, l'existence du livre des trois Hoang, & de celui des cinq Ti ; mais il ajoute qu'on n'y trouve point les noms de ces huit Monarques ; que sous les Tsin, on parla de Tiene-hoang, de Ti-hoang, & de Gine-hoang, que Cong-ngane-

coué, dans sa préface du Chou-king, donne Fou-hi, Chine-nong, Hoang-ti, pour les trois Hoang, & qu'il prend Chao-hao, Tchouene-hio, Tico, Yao & Chune pour les cinq Ti; mais qu'on ne sçait sur quoi il se fonde, puisque Confucius dans le *Kia-yu*, désigne par le titre de *Ti*, tous les Rois depuis Fou-hi. La même chose se prouve par quelques passages du Tso-chi & du Liu-pou-ouei, d'où l'on conclut que Fou-hi, Chine-nong & Hoang-ti, ne sont point les trois Hoang, & qu'il n'y a point d'autres Hoang, que le Ciel, la Terre & l'Homme.

2° Opinion sur les San-hoang & les Ou-ti.

Tchine-huene retranchant Hoang-ti du nombre des Sane-hoang, mit à sa place Niu-oüa, qu'il rangea entre Fou-hi & Chine-nong. D'autres retranchent Niu-oüa & mettent Tcho-yong au lieu d'Hoang-ti. Niu-oüa étoit sœur de Fou-hi, & Fou-

hi régna, dit-on, 115 ans : à quel âge voudroit-on que cette Princesse eût monté sur le Trône, car on l'a fait succéder à son frere ?

Le fameux *Sse-ma-tsiene*, auquel les Chinois ont accordé par estime le surnom de *Tai-sse-cong* ou de *Pere de l'Histoire*, vouloit qu'Hoang-ti, Tchouene-hio, Cao-sine, Yao & Chune fussent les cinq Ti ; & il donnoit à ces Princes pour prédécesseurs Soui-gine-chi, Fou-hi & Chine-nong qui, selon lui, étoient les trois Hoang ; opinion qui depuis lui, a été embrassée par plusieurs autres Ecrivains qui se sont reposés plus sur son autorité que sur des preuves qu'ils ne pouvoient produire.

3e Opinion sur les San-hoang & les Ou ti.

Confucius dit dans son *Kia-yu*, que les Princes qui ont gouverné l'Empire, ont commencé à Fou-hi à prendre le nom de *Ti* ou d'Empereur ; le même Phi-

4e Opinion sur les San-hoang & les Ou ti.

losophe dit de plus dans le Traité *Hi-tsée*, ou Commentaire sur l'Y-king, qu'anciennement Fou-hi gouverna la Chine, que Chine-nong lui succéda, qu'après eux Hoang-ti, Yao, & Chune furent mis sur le Thrône. Sur un témoignage aussi décisif, Hou-ou-fong & plusieurs autres avec lui, n'ont pas douté que ces Princes nommés par Confucius ne fussent les *Ou-ti* ou les cinq Empereurs. Quant aux *Sane-hoang*, ils admettoient les Tiene-hoang-chi, Ti-hoang-chi & Gine-hoang-chi, comme trois chefs du peuple qui avoient gouverné l'Empire avant Fou-hi.

5[e] Opinion sur les San-hoang & les Ou-ti.

Comme c'est des Tao-sse que les différens Auteurs qu'on vient de citer ont emprunté l'idée de cette division chimérique des huit premiers Empereurs Chinois, en trois *Hoang* & en cinq *Ti*, il est nécessaire de rapporter

ce que ces Religieux en pensoient eux-mêmes. Ils ont, sur ces premiers temps de la Monarchie, des opinions qui leur sont particulieres. Ils croient qu'il y eût au commencement trois Augustes, *Sane-hoang*: ensuite cinq Empereurs, *Ou-ti*: puis trois Rois, *Sane-vang*: & enfin cinq Pa, *Ou-pa*: c'est-à-dire, cinq Chefs de *Regulos*.

Cet ordre si réguliérement observé de trois & puis de cinq qui revient par deux fois, montre assez que tout cela n'a aucune réalité, & que c'est un systême bâti à plaisir : c'est pourquoi Tong-tchong-chu, qui vivoit sous les Hane, expliquoit cela d'une maniere allégorique. Les trois Hoang étoient, selon lui, les trois puissances; (c'est-à-dire, le ciel, la terre & l'homme); les cinq Ti étoient les cinq devoirs (c'est-à-dire, les devoirs du Roi & du Sujet, du pere &

du fils, du mari & de la femme; des freres aînés & des cadets, des amis); les trois Vang étoient les trois clartés, c'est-à-dire, le Soleil, la Lune & les Etoiles; enfin les cinq Pa étoient les cinq montagnes, dont quatre sont situées aux quatre points cardinaux de l'Empire, & la cinquieme au centre. C'est ainsi que Tong-tchong-chu, allégorisoit cette prétendue succession des Rois; mais Lo-pi qui rapporte cette explication, ajoute qu'elle n'est point de lui; ce point de critique nous importe fort peu, qu'on l'attribue, si l'on veut, à un autre que *Tong-tchong-chu*, il sera toujours vrai de dire, qu'elle vient de quelque écrivain, qui vivoit dans un siécle peu éloigné de celui de Tong-tchong-chu, ce qui nous doit suffire pour le présent, puisque nous voyons par-là le peu de cas qu'on faisoit alors de

cette division qu'on regardoit comme chimérique.

On entreprendroit vainement de concilier tant d'opinions contradictoires ; tous ces regnes imaginaires sont de la façon des *Tao - sse* qui ont obscurci l'origine de la Monarchie Chinoise par leurs fables & leurs mystagogies : les dix *ki* ou périodes sont de leur invention ; ils leur donnent des deux & trois millions d'années de durée. Mais avant ces dix périodes ils placent trois Dynasties ; sçavoir, la Dynastie des Thiene hoangchi, celles des Ti-hoang-chi, & enfin celle des Gine-hoangchi. Si l'on a égard à la signification de ces noms, il faut les interpréter par le *Souverain* du *ciel*, *le Souverain* de la *terre* & le *Souverain* des *hommes* : on voit par-là que l'explication allégorique de Tong-tchong-chu, qui faisoit envisager les trois Hoang,

comme les trois puiſſances ; c'eſt-à-dire, le ciel, la terre & l'homme, n'eſt pas dénuée de vraiſemblance.

Ces trois Hoang ſuccéderent à Pouane-cou, autrement Hoene-tune, le cahos, l'origine du monde, que pluſieurs de ces Tao-ſſe prennent pour le premier homme ou le premier Roi qui ait gouverné la Chine.

La Dynaſtie des Thiene-hoang-chi, eut XIII Rois, qui regnerent, dit-on, 18000 ans ; enſuite vint la Dynaſtie des Ti-hoang-chi, dont les Rois au nombre de XI. donnent une pareille durée de 18000 ans. Enfin aux Ti-hoang-chi ſuccéderent les Gine-hoang-chi, dont la Dynaſtie compoſée de IX Rois, fournit une durée de 45600 ans. Ces trois ſommes réunies nous donnent préciſément 81600 ans ; mais ſi l'on ajoute à ces trois Dynaſties, celles qui ſont

comprises dans chacun des dix Ki, & qui se montent, selon le calcul de quelques-uns, à plus de 230, on trouvera que les prétentions des Chinois l'emportent de beaucoup sur celles des Chaldéens & des Egyptiens. Car si l'on en croit le calcul de divers Auteurs, depuis *Pouane-cou* jusqu'à la mort de Confucius, arrivée l'an 479 avant Jesus-Christ, il s'est écoulé 276000 ans, ou 2276000, ou 2759860; ou même 3276000; ou enfin, ce qui fait bien davantage, 96961740 années; car on trouve tous ces différents calculs.

Il est assez visible que ces nombres extravagants ne peuvent être autre chose que des périodes astronomiques, imaginées pour donner la conjonction des planetes dans certaines constellations, ou enfin des calculs qui peuvent avoir rapport aux idées

des Tâo-ſſe, concernant la fixation des deſtructions & des renaiſſances perpétuelles des mondes. Quelques-uns en effet ont tâché de faire accorder ces nombres avec la période de Tchao-cang-tſie, fameux Philoſophe du temps des Song, qui avoit entrepris de déterminer la période de la durée du monde; car le ſyſtême de la deſtruction & de la reproduction des mondes a beaucoup de cours, non-ſeulement dans la ſecte des Jû ou des Lettrés, mais encore chez les Bonzes Hochang ou Religieux de Fo, & chez les Tao-ſſe ou Sectateurs de Lao-kiune, c'eſt-à-dire, dans les trois grandes ſectes qui ſont les plus autoriſées dans l'Empire. Tchao-cang-tſie établit donc une grande période de 129000 ans appellée *Yuene*, compoſée de 12 parties appellées *hoei* ou conjonctions qui étoient chacune de

de 10800 années. Dans la premiere conjonction, le ciel, disoit-il, se forma peu-à-peu par le mouvement que le *Tai-ki* ou l'Etre suprême imprima à la matiere, auparavant dans un repos parfait. Pendant la seconde conjonction, la terre se produisit de la même maniere. Au milieu de la troisiéme conjonction l'homme commença à naître, & tout le reste des êtres, de la maniere que les plantes & les arbres sont produits dans les Isles, qui conservent ensuite leurs espéces par leurs semences. Au milieu de l'onziéme conjonction, toutes choses se détruiront, & le monde retombera dans son premier chaos, d'où il ne ressortira qu'après la douziéme conjonction expirée.

Il n'est pas difficile à présent de concevoir que les Tao-sse n'ont inventé ce nombre prodigieux de regnes antérieurs à

Fou-hi, que pour remplir l'intervalle, qui, selon eux, s'est écoulé depuis la production de l'homme jusqu'aux premiers commencements de la Monarchie Chinoise, c'est-à-dire, jusqu'au régne de Fou-hi : le même Calculateur déterminoit la moitié du *yuene* ou de sa grande période de 129000 années, au regne de Yao.

Ces Tao-sse, comme je l'ai déjà dit, posoient pour fondement incontestable dix âges ou dix Ki, chaque Ki comprenoit plusieurs Dynasties, dont ils fixoient la durée à leur volonté, & suivant les calculs dont ils s'étoient prévenus ; mais s'ils avoient la liberté d'augmenter ou de diminuer la durée des dix Ki, il n'en étoit pas ainsi de ce nombre de dix Ki, qui étoit en quelque sorte un des points fondamentaux de leur Secte, dont il ne leur étoit pas permis de s'écarter.

Quelques Missionnaires, auxquels cette doctrine des Tao-sse n'étoit point inconnue, crurent entrevoir dans ces dix Ki, les dix-générations antérieures à Noé; & comme des Ecrivains cités par Lo-pi & par Cong-ing-ta, disent que de ces dix Ki, six sont antérieurs à Fou-hi, & que les quatre autres lui sont postérieurs, ces mêmes Missionnaires se sont imaginés que Fou-hi étoit Hénoch. Il faut dire cependant que *Tchine-huene* & plusieurs autres n'observent pas le même ordre, qu'ils mettent Chine-nong dans le 9e Ki, Hoang-ti dans le 10e, &c. A ce compte Hoang-ti seroit Noé, & Fou-hi Mathusalé, ce qui contredit leur hypothése.

L'opinion qui fait envisager les dix Ki des Chinois, comme les dix générations qui ont précédé Noé, est très-ingénieuse, & ne manque point de probabi-

lité. Vers la fin du régne des Tchéou, environ 300 ans avant l'Ere chrétienne, il passa des Juifs à la Chine, qui ont pû y faire connoître les écrits de Moïse, & par conséquent les dix générations qui ont précédé le déluge : d'ailleurs cette connoissance étoit commune aux Chaldéens, qui ont pû pénétrer dans la Chine antérieurement aux Juifs.

FIN des Extraits des Historiens Chinois.





TAB

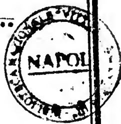
Pour la ... compre

3363	641	Josi		
3394	610	Joac	616	Nechos....
3394	610	Joas		
			600	Psammis....
3405	599	Jéko		
3405	599	Sede	594	Apriès.......
3416	588	Pri buch & le Les ⊦ & de font delà le Rc	569	Amasis.......
3468	536	C: breu: vien cond & fi men des pece le chef nift		

QUI

eux, jusqu'à Captivité.

			XIXe...... 624
			IIe...... 608
		AGESICLÉ	
		ARISTON.	
			VIe....... 566
			^{e}........ 560
			I^e........ 556
			X^e........ 544
		DÉMARATE	^{e}........ 540
			XIe.......



Fin du Tome V.

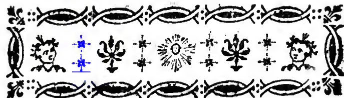


TABLE DES NOMS DES AUTEURS

Cités dans cet Ouvrage.

A

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

J.

K.



L.

M.

N.

O.

P.

S.

Fin de la Table des Noms des Auteurs.





